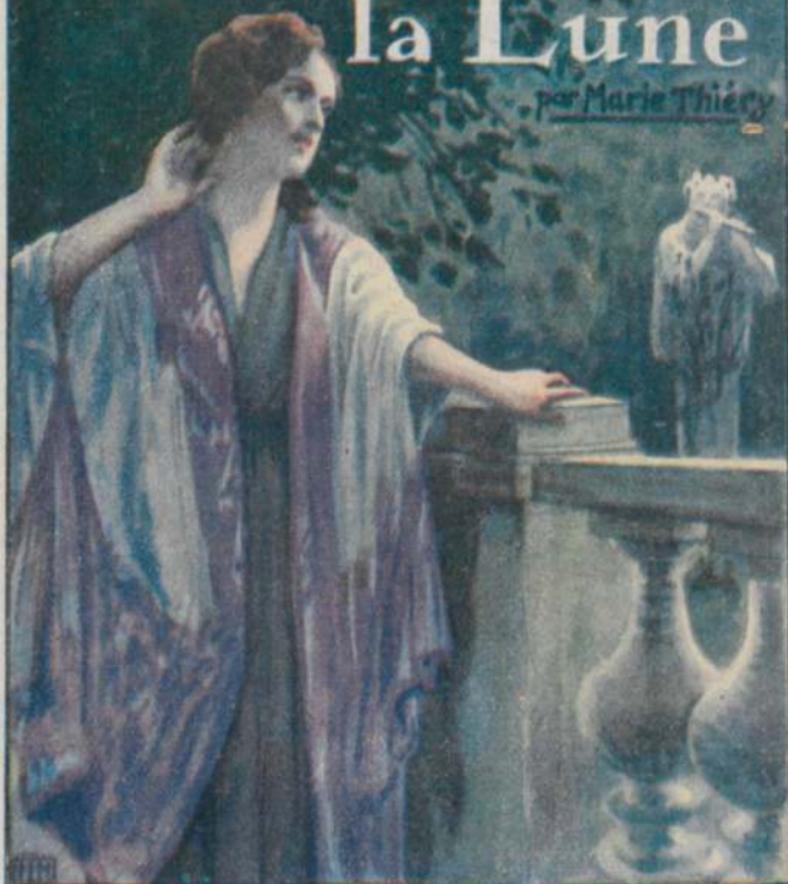


# Bonsoir Madame la Lune

par Marie Thiéry



PRIX :

1<sup>fr</sup>-50



Éditions du  
"Petit Écho  
de la Mode"  
7, Rue Lemaignan  
PARIS (XIV<sup>e</sup>)

## Les Publications de la Société Anonyme du "PETIT ÉCHO DE LA MODE"

### La Véritable Mode Française de Paris

Journal de demi-luxe, paraissant une fois par mois.

Chaque numéro contient une centaine de modèles inédits, et du goût le plus sûr. Les couturières et les femmes d'intérieur peuvent, grâce à eux, suivre :: :: aisément la mode parisienne. :: ::

Prix de l'abonnement d'un an : 12 fr. 50. Etranger : 15 fr.

### LA MODE SIMPLE

Cet album, qui paraît quatre fois par an, chaque fois sur 36 pages, donne pour dames, messieurs et enfants, des modèles simples, pratiques et faciles à exécuter. C'est le moins cher et le plus :: :: complet des albums de patrons. :: ::

Prix de l'abonnement d'un an : 3 fr. Etranger : 3 fr. 50.

### TOUTES LES NOUVEAUTÉS DE LA SAISON sont données par

### Les Albums des Patrons Français Echo

qui paraissent 4 fois par an :

Albums pour Dames : 15 Février, 15 Août.  
— Enfants : 15 Mars, 15 Septembre.

Chaque album se compose de 60 pages, grand format, dont un grand nombre en couleurs. Leur collection constitue un ensemble unique par la variété, le bon goût, l'élegance pratique des :: :: :: toilettes et des modèles. :: :: ::

#### PRIX DE L'ABONNEMENT :

Aux quatre Albums : FRANCE et COLONIES.	12 fr. 50
— ETRANGER.	13 fr. 50
Aux deux Albums : FRANCE et COLONIES.	6 fr. 50
— ETRANGER.	7 francs.

Adresser les commandes à M. ORSONI, 7, rue Lemaignan, Paris (XIV).

## La Collection "STELLA"

est la collection idéale des romans pour la famille et pour les jeunes filles. Son format allongé, d'une si jolie élégance, a été étudié spécialement pour tenir facilement dans un sac, dans une poche et... dans une petite main. Quand on voit, oublié sur la table, un volume de la Collection "Stella", on imagine nécessairement que la main qui l'a posé là est toute menue et toute fine.

## La Collection "STELLA"

constitue un véritable choix des œuvres les plus remarquables des meilleurs auteurs parmi les romanciers des honnêtes gens. Elle élève et distrait la pensée, sans salir ... ... ... l'imagination. ... ... ..

## La Collection "STELLA"

est une garantie de qualité morale et de ... ... ... qualité littéraire. ... ... ..

## La Collection "STELLA"

forme peu à peu à ses fidèles amies une bibliothèque idéale, très agréable d'aspect, sous ses claires couvertures en couleurs, si fraîches à voir. Elle publie environ un ... ... volume chaque mois. ... ..

## DANS LA MÊME COLLECTION :

1. **L'Héroïque Amour**, par Jean DEMAIS.
  2. **Pour Lui I** par Alice PUJO.
  3. **Rêver et Vivre**, par Jean de la BRÈTE.
  4. **Les Espérances**, par Mathilde ALANIC.
  5. **La Conquête d'un Cœur**, par René STAR.
  6. **Madame Victoire**, par Marie THIÉRY.
  7. **Tante Gertrude**, par B. NEULLIÈS.
  8. **Comme une Épave**, par Pierre PERRAULT.
  9. **Riche ou Aimée ?** par Mary FLORAN.
  10. **La Dame aux Genêts**, par L. de KÉRANY.
  11. **Cyranette**, par Norbert SEVESTRE.
  12. **Un Mariage "in extremis"**, par Claire GÉNIAUX.
  13. **Intruse**, par Claude NISSON.
  14. **La Maison des Troubadours**, par Andrée VERTIOL.
  15. **Le Mariage de Lord Loveland**, par Louis d'ARVERS.
  16. **Le Sentier du Bonheur**, par L. de KÉRANY.
  17. **A Travers les Seigles**, par Hélène MATHERS.
  18. **Trop Petite**, par SALVA du BÉAL.
  19. **Mirage d'Amour**, par CHAMPOL.
  20. **Mon Mariage**, par Julie BORIUS.
  21. **Rêve d'Amour**, par T. TRILBY.
  22. **Aimé pour Lui-même**, par G. BARR MAC CUTCHEON.
- 

1 volume, partout : 1 fr. 50 ; franco, 1 fr. 75  
Six volumes au choix, franco. . . . . 9 fr. 90  
Les volumes 1, 2, 3, 4, 5, dans un joli emboîtement recouvert  
d'un papier fantaisie. *Franco*, 8 francs ; *Etranger*, 8 fr. 75.  
Les volumes 6, 7, 8, 9, 10, dans un joli emboîtement recouvert  
d'un papier fantaisie. *Franco*, 8 francs ; *Etranger*, 8 fr. 75.  
Les volumes 11, 12, 13, 14, 15, dans un joli emboîtement recouvert  
d'un papier fantaisie. *Franco*, 8 francs ; *Etranger*, 8 fr. 75.  
Les volumes 16, 17, 18, 19, 20, dans un joli emboîtement recouvert  
d'un papier fantaisie. *Franco*, 8 francs ; *Etranger*, 8 fr. 75

---

*Adresser commandes et mandats-poste à M. ORSONI,  
7, rue Lemaignan, PARIS (XIV<sup>e</sup>)*

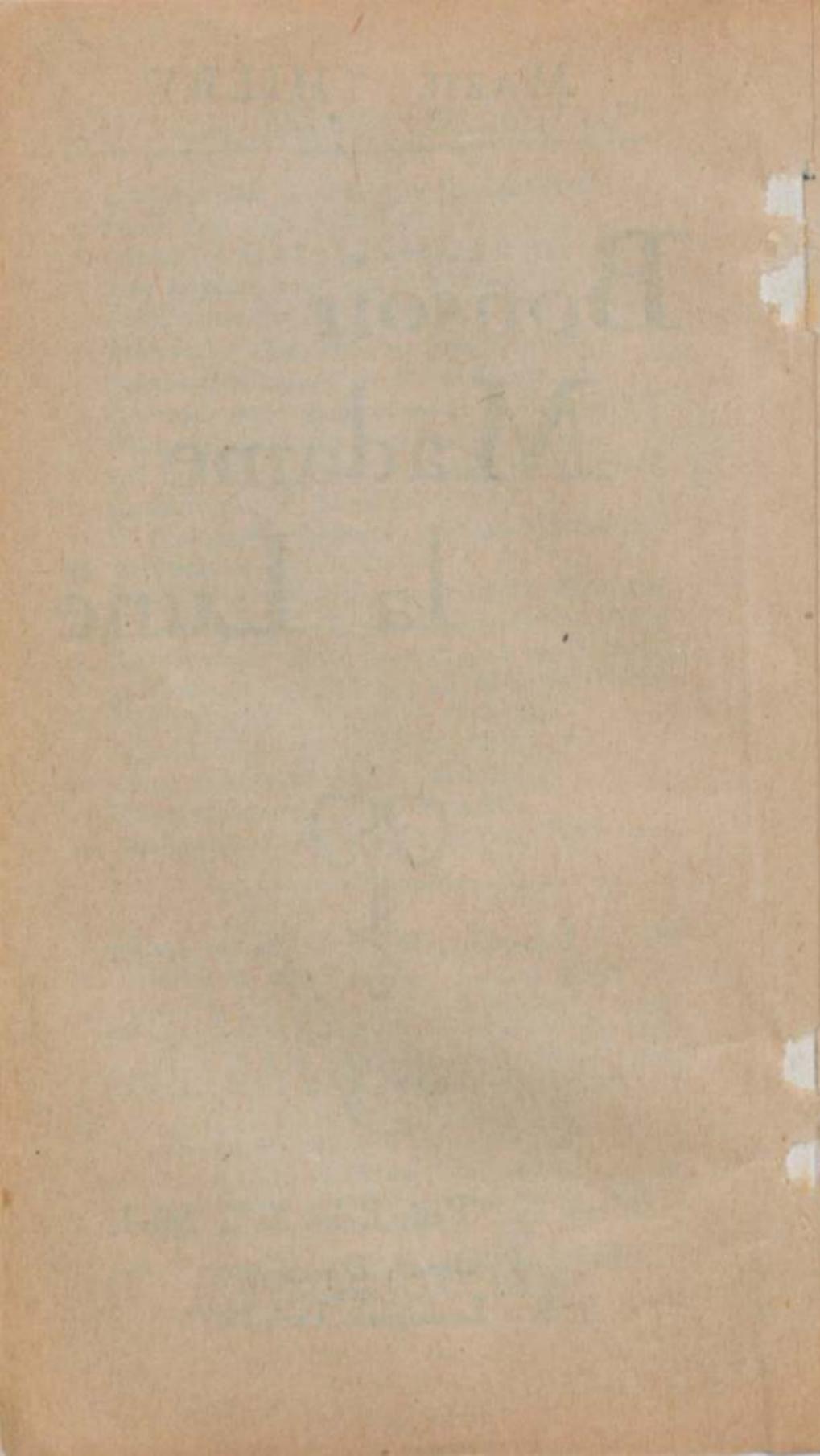
c92544

MARIE THIÉRY

# Bonsoir Madame la Lune



Editions du "Petit Echo de la Mode  
P. Orsoni, Directeur  
7, Rue Lemaignan, Paris (XIV<sup>e</sup>)



# Bonsoir Madame la Lune

---

Blanche et glacée durant les nuits d'hiver ; d'or rose aux soirs d'été ; mince croissant d'un azur pâle ; épanouie comme une face souriante entre des écharpes de brumé ; mystérieuse en un ciel d'orage dans le chaos des nuages entrechoqués, la lune toujours me fut amie.

Toute petite, je me laissais fasciner par elle et j'écoutais, en la regardant, les histoires merveilleuses qu'elle ne contait que pour moi. Ma vieille bonne m'a souvent répété que mes pires colères cédaient devant un rayon de lune. Ninou m'apportait, gigo-  
tante et en larmes, près de la fenêtre et me disait : « Regarde Madame la Lune ! » Tout de suite mes sanglots s'apaisaient ; je tendais les bras vers elle — non pour l'atteindre, à la manière des autres enfants qu'irrite l'éloignement de ce joujou prodigieux — mais afin de la saluer, ainsi qu'on m'enseignait à le faire pour les amies de ma grand'mère, lorsque j'avais l'honneur d'être admise au salon les jours de visites.

Un moment Ninou me permettait de contempler le ballon de lumière ou la saucille d'argent ; puis, me voyant calmée, redevenue sage — c'est-à-dire heureuse — ma bonne agitait la main, disant : « Bonsoir, Madame la Lune... Bonsoir ! » Je répétais, criant fort pour être entendue là-haut : « Bonsoir, Madame la Lune ! » et, docile, je me laissais coucher.

Un peu plus tard, je pris l'habitude de courir chaque soir saluer ma blasarde amie, avant de ret-

mettre à Ninou de commencer ma toilette de nuit. Ensuite, je priais ma bonne de me redire la très effrayante aventure de ce bûcheron qui, ayant commis le péché de travailler le dimanche, fut après sa mort transporté dans la lune et condamné, pour la plus grande édification des vivants, à s'y montrer jusqu'à la fin des siècles courbé sous le poids d'un fagot maudit.

Ainsi, par les soins de Ninou, j'appris que Madame la Lune était un lieu d'exil et de pénitence. En même temps, parce que je commençais à épeler les Contes de Perrault, j'en faisais une fée bienveillante et cependant terrible. Bienveillante pour moi — les fées ne le sont-elles pas toujours pour les petites filles abandonnées, qu'elles soient princesses, ou pauvres orphelines comme j'avais entendu dire que je l'étais ? Terrible, ma fée devait l'être envers les méchants, rois cruels, parents injustes. Et je ne pouvais m'empêcher de penser que ma grand'mère et mon oncle Jean quelque jour auraient des comptes à lui rendre. J'aurais été cependant bien empêchée de préciser mes griefs contre eux — c'était une confuse impression. Comment une fée pouvait-elle être en même temps *terre d'exil* ? C'est affaire aux grandes personnes de se troubler d'un tel problème. Ma cervelle d'enfant ne trouvait aucune difficulté à le résoudre, plutôt ne se le posait même pas. Age heureux où l'impossible paraît le plus simple, l'inviscéable le plus certain : Madame la Lune était pour moi une entité mystérieuse, transformable au gré de mon imagination, ou mieux, pouvant revêtir à la fois les natures les plus opposées.

Je ne sais trop comment ma grand'mère apprit — peut-être par Ninou qui trouvait la chose amusante — ce qu'elle nomma aussitôt « mon culte pour la Lune ».

— Cette petite deviendra folle, déclara-t-elle pêremptoirement.

Et elle confia devant moi ses craintes à mon oncle, qui haussa les épaules et murmura :

— De sa fille on peut tout redouter.

Ce que je ne compris pas et que Ninou refusa de m'expliquer, affirmant : « Ça ne veut rien dire. » Mais je vis qu'elle devenait toute rouge et avait envie de pleurer.

J'approchais alors de ce que l'on est convenu

d'appeler l'âge de raison et je commençais à me rendre compte de bien des choses. Cependant peu de scènes de cette époque se sont très nettement fixées dans ma mémoire. La prédiction de ma grand'mère, la réponse de mon oncle marquent le début d'une période durant laquelle je m'appliquai davantage à regarder autour de moi.

Je conservai de la phrase énigmatique d'oncle Jean une inquiétude qui me laissa désormais sur le quievive. Je n'avais encore souffert que vaguement de n'être pas aimée : les soins affectueux de ma bonne Ninou suffisaient à rendre autour de moi l'atmosphère respirable. De ce jour seulement je me sentis étrangère dans ma famille. Je suis surprise encore aujourd'hui d'avoir eu, avec tant de netteté, la révélation d'un état de choses que nul fait matériel ne pouvait à mes yeux confirmer. Si l'on nous assignait, à Ninou et à moi, un logement dans une aile longtemps inhabitée de la maison, « de l'hôtel », pour parler comme ma grand'mère, cette aile avait été au préalable restaurée. Les pièces qui nous furent réservées se trouvaient si éloignées des autres appartements que l'on aurait pu nous assassiner sans que nos appels fussent entendus ; mais n'est-il pas naturel qu'une femme âgée refuse de subir les cris et les jeux bruyants d'une petite fille ? Ma chambre, aérée par trois fenêtres, exposée au sud-est, témoignait aussi, par le confort de son mobilier, du souci qu'on avait de mon hygiène et de mon bien-être ; ce n'était certes pas là une prison d'enfant martyr. Je prenais mes repas, avec Ninou, dans une office claire et propre attenant à la salle à manger. Parfois le domestique en passant laissait la porte entr'ouverte ; je pouvais apercevoir le profil d'oiseau de proie de mon oncle Jean et, en face de lui, un autre profil si pareil qu'il en paraissait le décalque, sauf par les « anglaises » blanches qui l'encadraient, surmontées d'une coiffure en dentelle noire. C'était la marquise de Ville-Vieux, ma grand'mère. Si l'un d'eux venait à remarquer par l'écartement du battant mon visage curieux, une voix brève ordonnait aussitôt : « Fermez donc cette porte, Octave... » Et Octave, confus, se hâtait de rétablir la barrière entre ma famille et moi.

Octave offrait le type, devenu rarissime, du vieux serviteur dévoué. Entré tout jeune au service du défunt marquis lors du mariage de ce dernier, il resta

dans la maison après la mort de son maître, gardant aux Ville-Vieux une fidélité non sans mérite, car la marquise et l'oncle Jean ne lui témoignaient guère de bienveillance. Mais Octave devait être, ainsi que les chats, attaché au foyer plus qu'aux maîtres. Et puis, il faut le dire, je crois que le brave homme m'aimait bien et qu'il lui en aurait coûté de s'éloigner de la « petite Mademoiselle ». En y réfléchissant, je me demande s'il n'effectuait pas, en feignant d'oublier de fermer la porte de l'office, une tentative de rapprochement. Il échangeait, lorsqu'il lui fallait obéir au « fermez donc » impérieux, un coup d'œil d'entente avec ma bonne, et ses lèvres répondraient par un soupir muet au soupir non dissimulé de Ninou. A tout cela je n'avais point pris garde avant d'entendre cette phrase de mon oncle, qui me serrait le cœur sans que je pusse dire pourquoi : « De sa fille on peut tout redouter. »

Je ne savais rien de ma mère. De mon grand-père le marquis, je ne retrouvais en moi aucun souvenir, et cela me paraissait très étrange d'entendre Ninou, qui volontiers parlait de lui, me dire : « Il vous aimait tant ! » Comment mon grand-père avait-il pu m'aimer du moment que moi je ne l'avais pas connu ?

— Vous étiez trop petite, m'expliquait Ninou, vous ne vous rappelez pas.

Après l'éveil de ma curiosité, je demandai à ma vieille bonne comment était ma maman.

J'appris qu'elle avait de beaux yeux bleus, des cheveux blonds et l'air d'un ange.

« L'air d'un ange »... Cette comparaison me la rendit plus lointaine encore et plus étrangère. J'aimais mon Ange Gardien, à qui soir et matin je me recommandais sur les injonctions de Ninou ; mais je sentais bien qu'il fallait aimer autrement une mère. Je ne pouvais absolument pas attacher mon affection à ce portrait conventionnel que me traçait Ninou avec des sanglots dans la voix, et je m'étonnais de la voir se chagrinier du départ de maman pour le Paradis, où se trouve en somme la vraie place des anges. Et puis j'eus une autre idée. Peut-être que les habitants du ciel obtenaient du Bon Dieu la permission de se promener parmi les étoiles, comme parmi les fleurs brillantes d'un beau jardin et d'arriver ainsi jusqu'à Madame la Lune, qui leur offrait bien poliment d'entrer chez elle.

Le soir où cette pensée me vint, je guettai anxieu-

sement l'apparition de ma grande amie. Je comptais lui demander ce qu'il en était, car j'avais pris l'habitude de lui parler, et je n'ose affirmer qu'elle ne répondait pas. Ninou se moqua de moi lorsqu'elle me découvrit cachée derrière un rideau, le nez collé à la vitre. Inutile d'attendre Madame la Lune ce soir-là, ne savais-je pas qu'une semaine sur quatre elle disparaît ?

— Elle va en voyage, expliquait Ninou.

Je m'abîmai les jours suivants en de profondes réflexions. Je me regardais à tout instant dans la glace. Mes cheveux bruns, mes yeux sombres me désolaient. Quel dommage de ne pas ressembler à un ange, comme maman !... Peut-être alors me serais-je envolée au ciel ? J'en aurais été bien contente, car je ne m'amusais pas beaucoup sur la terre... Ma bonne me surprit en contemplation devant mon image et, sans le savoir, répondit tout de go à mes préoccupations en murmurant : « C'est tout le portrait de son père. »

Au fait, c'est vrai, je devais avoir un papa, moi aussi, comme l'oncle Jean, comme maman, comme Ninou elle-même qui parfois me parlait de « ses vieux ». Quelle chose extraordinaire de n'y avoir jamais pensé ! j'en écarquillais les yeux de surprise.

— Eh bien ! me demanda Ninon, qu'est-ce que vous avez à me regarder ?

Je ne répondis pas tout de suite, embarrassée par le flot de questions qui se pressaient sur mes lèvres.

— Est-ce que papa aussi est mort ? demandai-je enfin.

— Oui, ma petite fille, il est au ciel avec votre maman.

— Il était marquis, lui aussi ?...

Ma bonne parut contrariée, feignit de n'avoir pas entendu. J'insistai.

— Dis, Ninou, mon papa...

— Non, bien sûr, dit-elle de méchante humeur, s'il eût été marquis...

Je traduisis le sens inachevé de la phrase d'une façon évidemment absurde et qui cependant frappa Ninon de stupeur.

— Il ne serait pas mort !

— Peut-être, s'écria ma bonne. Mais comment pouvez-vous imaginer... voyez cette enfant !...

J'en conclus *in petto* que le titre de marquis conférait un brevet de longue vie, et qu'ainsi mon enfant

Jean deviendrait très âgé comme grand-père, qu'un portrait montre en cheveux blancs, un peu voûté, l'air las.

En regardant ce portrait j'étais contente de penser que grand-père m'avait aimée. Je préférais de beaucoup cet aïeul vénérable au bel officier si soigneusement peint par Devéria et qui représentait aussi le marquis, mais bien avant son mariage.

Cédant à cette paresse de formuler ma pensée qui me portait à des mutismes prolongés, je ne dis rien à Ninou de ces divagations ; ma phrase conserva donc pour elle un sens effrayant. Je l'entendis à dîner la répéter à mi-voix à Octave qui fit des yeux blancs et joignit les mains, et je me sentis pleine d'importance — un peu une enfant prodige — pour avoir si bien deviné que le marquisat prolongeait l'existence des gens.

— Est-ce que papa ressemblait aussi à un ange ?

— Ah ! dame non ! fit ma bonne.

Puis elle se mordit les lèvres. Il était trop tard, ma curiosité s'aiguillait sur la piste entrevue.

— Je comprends, m'écriai-je, il avait l'air d'un démon... et c'est à cause de lui que l'oncle Jean disait l'autre jour : « De sa fille on peut tout redouter. »

— Seigneur Jésus ! Seigneur ! gémit la pauvre Ninou.

Elle m'attira sur ses genoux, m'embrassa... visiblement elle se retenait de pleurer.

— Il ne faut pas croire des choses pareilles, ma petite chérie... Vous avez mal entendu, mal compris... Monsieur le marquis n'a pas pu dire ces mots-là... Et quant à votre cher papa, c'était le meilleur homme qu'on puisse rencontrer... et bien joli homme aussi... Des cheveux bruns, des yeux de velours noir... vous lui ressemblez ! Quand il jouait du violon, votre maman tombait comme en extase.

— Du violon ! Papa jouait du violon !... J'en jouerai aussi lorsque je serai grande...

— Oh ! mon Dieu, fit ma bonne de plus en plus épouvantée, qu'ai-je dit là !... Ecoutez-moi, Bérangère, vous voilà raisonnable, on peut avoir confiance en vous... Promettez-moi de ne parler ni à Mme la marquise ni à M. le marquis de tout cela... ça leur ferait du chagrin.

— Pourquoi ?

— Parce que... parce qu'ils ont eu beaucoup de

peine quand Monsieur et Madame sont morts... vous comprenez ?

— Non, mais ça ne fait rien, je t'obéirai. Seulement, Ninou, tu me raconteras des choses sur papa.

— Il vaudrait mieux...

— Quoi ?

— Rien.

Pauvre brave Ninou ! Je me rends compte aujourd'hui à quel point je la torturais.

Elle finit par me promettre de répondre à mes questions. Pour commencer, j'appris que le gendre de M. le marquis et de Mme la marquise de Ville-Vieux portait un nom sans éclat. Il se nommait Gérard Douve.

Ainsi je ne m'appelais pas Ville-Vieux. Ignorant l'orgueil nobiliaire, je fus satisfaite, je ne sais trop pourquoi, de ne pas avoir le même nom que mon oncle Jean.

Ma grand'mère recevait le jeudi. L'hôtel de Ville-Vieux se trouvant aux portes des faubourgs, on avait, en venant chez nous, l'impression de se rendre à la campagne. Les deux ailes de la maison et l'orangerie surmontée d'une terrasse à balustres où nul ne s'aventurait jamais, encadraient une très vaste cour pavée, séparée de la rue par une muraille coupée d'un portail plein.

Derrrière l'hôtel s'étendait un jardin d'agrément. On désignait ainsi une pelouse entourée de hêtres et de sapins, coupée d'allées savamment tortueuses et fleurie de massifs. Au fond, se détachant sur la masse sombre des arbres, une Diane, chastement vêtue d'une tunique à peine échancrée, tendait son arc. Au centre, une autre statue s'érigait ; je ne saurais dire quelle divinité elle personnifiait, un lierre pudique la revêtant tout entière. Seule la tête surgissait de cette gaine sévèrement taillée, et ce visage blanc aux yeux morts, sortant de ce suaire de feuillage, paraissait tendu d'angoisse, dressé, pour avoir un peu d'air, échapper au supplice de l'étranglement. Je n'aimais pas à m'approcher de ce spectre.

Les hêtres et les sapins plantés en trompe-l'œil donnaient l'illusion de la profondeur. En réalité, la grand'rue de Pont-au-Bourg à cet endroit devenant route, bornait à gauche le parc ; et il suffisait de s'enfoncer de quelques pas sous les arbres pour se

heurter au mur de clôture masqué par des bambous. En face de la maison, le parc se fondait avec les champs. La campagne commençait là, séparée de nous par une haie de lauriers renforcée d'un treillage de fer. À droite se dissimulaient les écuries devenues inutiles, les communs et un potager où se trouvait le vivier. C'était là que je passais mes heures les meilleures. Boniface, le jardinier, m'ayant abandonné grand comme un mouchoir de terre, j'y pratiquais les plus extravagantes méthodes de culture, avec un insuccès dont j'étais d'autant plus surprise que parfois au contraire Boniface leur paraît de merveilleux résultats. C'est ainsi qu'ayant enfoncé dans la terre en plein été des branchettes de géranium, je trouvai le lendemain mes boutures transformées en admirables plants faisant touffes et tous fleuris. Une autre petite fille aurait poussé des cris de joie ; mais je savais que d'élever la voix, « me faire remarquer » ainsi que disait grand'mère, m'était absolument interdit. Je courus donc, sans appels, à la recherche de Boniface qui s'extasia devant la merveille et, mis au courant par Ninou de mes superstitions, m'affirma que de Madame la Lune, sans doute, venait le prodige. Je lui répondis que je l'avais déjà pensé...

Boniface était petit, maigre, rachitique, laid comme un singe ; mais je le trouvais charmant, parce que lui aussi, comme Octave, m'accueillait d'un sourire, et je n'en recueillais pas tant...

Après le potager se dressaient les premières maisons de la ville, espacées encore, entourées de jardins. Plus loin les toits se rapprochaient. Le double clocher de l'église paroissiale, la flèchette dorée d'une chapelle s'embrouillaient des brumes salissantes que crachaient les cheminées de deux usines.

A côté du grand portail de la cour s'ouvrait une petite porte. C'est par là que le plus souvent on passait, depuis que la marquise, à la mort du marquis, avait vendu chevaux et voitures, non point assurément, s'appliquait-elle à répéter, par économie, mais parce que se complaisant dans ses regrets, elle comptait mener la vie la plus retirée. Par le fait elle n'était jamais sortie beaucoup, et son âge, sa situation, lui permettaient de s'acquitter suffisamment de ses devoirs mondains par une phrase de politesse. « Vous avez été bien aimable en venant me voir... revenez, je vous en prie, sans compter avec moi...

Je ne fais plus de visites... Jean ira vous remercier... »

La liste des familiers de l'hôtel de Ville-Vieux, au cours des ans, ne se modifiait guère.

La société de Pont-au-Bourg — celle du moins qui fréquentait *chez nous* — ne pouvait pas beaucoup varier ; l'élément flottant, c'est-à-dire les fonctionnaires, en étant bannis par définition. Cet ostracisme remontait bien avant la troisième république, plus loin même que le second Empire. En 1830, les Ville-Vieux de ce temps-là, légitimistes irréductibles, s'étaient avec une hautaine douleur retirés sous leur tente. On les y laissa naturellement ; mais il est juste de constater qu'ils ne faisaient aucune tentative pour se remettre dans le mouvement. Cette opposition aux gouvernements successifs était si bien entrée dans les mœurs de la famille, que la venue d'un Bourbon, si légitime fut-il, sur le trône de ses pères, n'aurait pu, je crois, rallier les Ville-Vieux à l'ordre existant. Le pli était pris. Il fallait pouvoir dire en soupirant : « Quand nous aurons changé tout cela !... »

La conspiration ne se précisait pas davantage. On gémissait sur le malheur des temps et l'iniquité des pouvoirs en jouant au whist ou aux échecs le dimanche avec M. le Doyen qui, de fondation, dinait à l'hôtel ce soir-là. Les jours de fêtes carillonées on l'invitait à amener son vicaire ; mais celui-ci, le plus souvent, se faisait excuser. Je ne sais ce qu'il redoutait le plus, des échecs où mon oncle, qui était de première force, le condamnait à être battu, ou bien d'avoir à repartir aux vaines doléances de la marquise évoquant un âge d'or, tel que depuis les époques les plus reculées l'histoire n'en put jamais enregistrer, puisque aussi bien rois, césars ou tribuns, les hommes ne sont que des hommes.

Naturellement je ne fis ces réflexions que beaucoup plus tard. Pendant de longues années je ne m'intéressai qu'à Madame la Lune, à moi — surtout à moi, — et à Ninou parce qu'elle me choyait.

Peu de semaines après les révélations de Ninou, je fus mandée au salon à l'heure des visites. Cela se produisait si rarement que ma bonne, ne le prévoyant pas, m'avait laissé ma blouse de tous les jours et permis d'aller jardiner sous la surveillance de Boniface. Cette surveillance se bornait à regarder de temps à autre si je n'étais pas tombée dans le vivier, qui servait aussi de bassin d'arrosage et où

je venais remplir mon petit arrosoir, cadeau de grand'mère. Car on me faisait des cadeaux ! Je n'ignorais pas la satisfaction de recevoir une poupée au jour de l'An et des bonbons à Paques dans un œuf en chocolat. A Noël je trouvais dans ma cheminée un livre d'images. Cela ne variait guère, aucune tendresse attentive ne s'efforçant de me messenger des joies plus imprévues. Mais enfin j'avais des joujoux, et lorsque M. le Doyen ou les demoiselles de Priselin me demandaient en caressant mes cheveux : « A-t-on été contente de ses étrennes ? » ou « Le petit Noël a-t-il visité Bérangère ? » je pouvais répondre un *oui* suffisamment enthousiaste ; et les personnes présentes de s'écrier en chœur : « C'est une petite gâtée ! » Ce mot-là n'évoquait rien pour moi. Je me rappelle en avoir demandé un jour l'explication à ma bonne. Elle répondit sans méfiance :

— Une enfant gâtée, c'est une enfant à qui l'on passe tous ses caprices, à qui l'on donne tout ce dont elle a envie, une enfant qu'on ne pense qu'à dorloter.

— Alors, dis-je sévèrement, M. le Doyen a menti.

Et, comme interloquée, Ninou me pressait de m'expliquer, je précisai.

— Oui, il ment, car il prétend que je suis une petite gâtée ! Et pour moi on ne fait rien de ce que tu dis.

Je ressentais de l'indignation pour l'injustice du Doyen, mais nulle amertume ; aussi je fus stupéfaite de voir Ninou fondre en larmes ! J'eus beaucoup de peine à la consoler.

Des amies de ma grand'mère, les demoiselles Priselin étaient celles qui, le plus fréquemment, me réclamaient le jeudi. Je ne leur en savais aucun gré, paraître au salon étant pour moi un supplice.

Si je me souviens très particulièrement de ce jeudi où l'on vint m'arracher aux douceurs de l'arrosoage, c'est qu'il marque une date importante dans ma vie.

Octave, affairé, s'avança dans le potager, appelant Ninou.

— A y est pas, répondit Boniface, elle a couru faire une commission... a m'a confié la petite... a va revenir...

— Bon. Où est-elle, la petite ?

— All'arrosose. Hepp ! psst ! Mam'zelle Bérangère...

Eh ben ! eh ben ! quoique vous inventez-là ?... si c'est possible !

Couchée tout de mon long au bord du vivier, dans la terre rendue boueuse par l'eau dégoustant des arrosoirs, j'avais tant bien que mal retroussé mes manches et j'enfonçais voluptueusement mes bras dans l'eau fraîche, prétendant saisir au passage un des petits poissons que je voyais filer, rapides, dès que l'eau n'était plus troublee. Je penchais la tête ; mes cheveux déjà longs, retombant de chaque côté de mon visage, effleuraient l'eau...

Octave leva les mains vers le ciel, tandis que Boniface, d'une poigne autoritaire, me remettait sur mes pieds.

— C'est du propre ! firent les deux hommes.

Je regardai mon tablier souillé, mes manches et mes cheveux mouillés... et je me mis à rire. Si j'étais peu choyée, j'étais du moins rarement grondée. Ninou gémirait un peu, voilà tout... la belle affaire !

Mais Octave, lui, ne riait pas, et je compris la gravité de la situation lorsqu'il m'annonça qu'il venait me chercher pour me conduire au salon, les demoiselles de Priselin désirant me voir... Que faire ?... Avoir en l'absence de Ninou recours à Zoé, la femme de chambre, pour me changer de robe, il n'y fallait pas songer, le mélange des attributions étant absolument interdit par la marquise, quels qu'en soient le prétexte ou l'excuse. Il n'y avait qu'à risquer l'aventure et à m'introduire telle quelle devant Mmes de Priselin. Tant bien que mal, avec une bonne volonté pleine de maladresse, Octave et Boniface m'épongèrent, secouèrent mes cheveux...

Je faisais bien piteuse mine en me glissant par la porte qu'Octave entre-bâillait pour moi. Il la referma bien vite, le lâche ! et je me trouvai seule en face du danger.

L'entrée dans le salon de la marquise un jour de réception paraissait une épreuve redoutable à de plus braves que moi. La pièce était grande, plus longue que large, sévèrement meublée de vieux meubles en bois doré et soie ponceau, rangés le long des murs. Débarrassée de tout encombrement, une vaste étendue de parquet en marqueterie, luisant comme un miroir, s'étendait devant l'arrivée. Il fallait franchir cet espace sans glisser, sans paratre gauche, gêné ou trop hardi. Là-bas, au bout du

salon — au bout du monde ! — la marquise trônait devant la cheminée, en toute saison. Elle tournait le dos au grand jour d'une porte-fenêtre et surveillait dès leurs premiers pas l'approche des nouveaux venus. Avant que la plus âgée des demoiselles de Priselin, assise à côté de ma grand'mère, eût signalé mon entrée, j'avais déjà vu le redoutable face-à-main de la marquise se braquer sur moi.

J'avancais à petits pas, les bras ballants, ne voulant plus regarder que mes souliers bien que leur vue me fit trembler, tant ils étaient humides et ternis.

— Venez vite, petite chérie...

— Ah ! cette chère enfant...

— Allons, allons, accourez, qu'on vous voie...

Sans relever la tête, je notais chaque partie de ce chœur d'accueil.

En outre de Sylvie et de Laure de Priselin, je reconnaissais la voix de Mme d'Oronges, du vieux M. d'Oseraie et des dames Poissonnier, m're et fille. Tant d'yeux pour constater le lamentable état de mes vêtements !... J'en aurais bien pleuré, d'autant que je ne paraissais jamais « dans le monde » que parée de broderies blanches l'été, de velours noir l'hiver, suivant des principes d'élégance dont ma grand'mère ne s'écartait pas. Cette somptuosité forfiait, autant que les cadeaux à dates fixes, la conviction que j'étais la plus heureuse des petites filles. Et aujourd'hui, devant ce nombreux aéropage, je me montrais en tablier de toile écrue, sali, avec des cheveux imbibés d'eau douteuse.

— Ah ! grands dieux, s'écria la marquise, en quel état vous voici !... D'où venez-vous... à quoi pense votre bonne ?

Je ne répondis rien et m'immobilisai, consternée. La voix brève de ma grand'mère me rappela à mes devoirs.

— Eh bien ! Et cette révérence ?... Ce n'est point une raison parce que vous vous présentez à l'état de sauvagesse pour faire preuve, en plus, de mauvaise éducation.

Cela aurait été au contraire très logique ; mais je n'eus pas la moindre velléité de le faire remarquer. D'un regard angoissé, je mesurai mes distances. Trois pas, et le plongeon exactement devant la marquise ; ensuite je devais recommencer autant de plongeons que l'honorable société comptait de

membres. Quelle épreuve ! Elle me fut abrégée par Mlle Poissonnier qui, sans se laisser impressionner par l'air désapprobateur de la marquise, m'accrocha au passage, m'attira près d'elle et m'embrassa sur les deux joues.

— Elle est gentille comme tout, cette pauvre petiote, avec ses mèches de noyée et son air confus... On dirait d'une gravure, sujet : « La réprimande »... mais on ne te grondera pas, va !

— Oh ! Pourquoi la gronder ?

— Elle s'amusa t...

— C'est si naturel...

— ... A son age.

Le chœur reprenait, bienveillant, et mon angoisse s'allégeait un peu. J'aimais bien Nini Poissonnier, peut-être par inconscient esprit d'opposition, parce que grand'mère ne l'aimait pas. Mais c'était alors tout instinctif, car l'anipaïtie de grand'mère pour les Poissonnier se dissimulait sous les dehors d'une affable condescendance. Je ne connus que plus tard la vérité sur ces sentiments. Nini — Ernestine de son vrai nom — me faisait très justement l'effet d'appartenir à un autre monde que la poignée de personnages figés qu'il m'était donné de connaître. Elle ne se laissait pas figer, elle. Une perpétuelle ébullition donnait de l'éclat à son visage irrégulier trop brun et d'un ovale certainement imparfait. Tout formait rondeur chez elle, son buste plein, ses hanches, ses joues, son menton troué d'une fossette et son drôle de petit nez toujours frémissant. Jolie ? Certainement non, pour qui analysait ses traits ; plus que jolie pour qui se laissait gagner sans discuter par le charme de l'ensemble et le rayonnement des larges yeux francs et railleurs. Malheureusement, Nini ressemblait à sa mère, et l'on pouvait voir en la personne de Mme Poissonnier ce que deviendraient toutes ces rondeurs aggravées par l'âge. Il valait mieux n'y pas songer. D'ailleurs l'hygiène dont s'était contentée la mère disposerait du tout au tout de celle qu'adoptait la très moderne Ernestine, et son agitation la préserverait peut-être de s'empêter aussi désastreusement.

Tandis que M. Poissonnier édifiait dans le commerce des alcools une fortune d'année en année croissante, Mme Poissonnier, après avoir connu au début de son mariage les longues heures somnolentes derrière un comptoir vitré, avait eu vite

l'orgueilleuse joie de laisser une mercenaire s'en-cager à sa place de comptable, tandis qu'elle-même poursuivait sa douce somnolence sur les fauteuils capitonnés de son salon bourgeois. Sans doute parce qu'issue d'une famille astreinte au travail sans relâche, Mme Poissonnier ne goûtait rien tant que le repos. « Elle ne se lassait pas de se reposer », pour employer ses propres expressions. En elle toute une lignée de pauvres femmes pliées au travail quotidien prenait sa revanche; par Nini la race commençait une autre étape. Vivre sans devoir gagner son pain ne suffisait plus à cette fille de parvenus : elle prétendait se sentir vivre et les plaisirs intellectuels ne la captivant point, elle trouvait l'épanouissement et l'emploi de son activité dans les exercices physiques.

Nageuse émérite, danseuse infatigable, — poussée à un certain degré de perfectionnement, la danse devient un sport comme un autre, — chasseresse habile, écuyère impeccable, sachant mener à quatre et parfaitement capable de manœuvrer sur un yacht; ramant à décourager des loups de mer, Mlle Poissonnier rêvait d'ajouter un nouveau fleuron à sa couronne par l'obtention du brevet de chauffeur : « Une automobile... jamais ! déclaraient avec ensemble M. et Mme Poissonnier. Pourquoi ne pas aller en ballon ?... »

Ils ne croyaient pas les dirigeables si proches... « Vous y viendrez, » affirmait leur fille.  
« Cette petite me fera mourir ! » soupirait la bonne Mme Poissonnier.

Dans son orgueil maternel, retouchant la proverbiale locution, elle confiait à ses amies : « Je suis comme une poule qui aurait couvé un œuf d'aigle ! »

On le suppose bien, ce n'était pas à Pont-au-Bourg que tant d'activité sportive se pouvait satisfaire. Les Poissonnier n'y séjournraient que deux mois par an. Ils avaient fait construire non loin de la ville endormie un de ces châteaux modernes où tout converge à réaliser ce double idéal des temps nouveaux, opulence et confort.

D'immenses étendues de chasse dans un pays giboyeux avaient décidé du choix de M. Poissonnier; il faisait arriver à grands frais des lièvres d'Allemagne, que les braconniers lui décimaient, et entretenait, pour défendre ses lièvres, des gardes qui ne gardaient rien, sauf durant les séjours des maîtres.

M., Mme et Mlle Poissonnier eussent goûté là une félicité sans nuages, l'un avec sa chasse, l'autre avec ses fleurs, et Nini avec ses chevaux, si l'on avait voulu leur faire le plaisir de désigner leur belle demeure de la simple et aristocratique appellation de « Château ». Hélas ! sans y mettre de malice on l'appelait « la Poissonnière » et ce nom-là, en dépit de toutes les objurgations, lui restait.

Nous étions en septembre. Les maîtres de la Poissonnière arrivaient chez eux pour la saison où il convient de massacrer les innocents lapins et les perdreaux étourdis. La première visite de ces dames était pour la marquise ; elles espéraient bien que ma grand'mère ferait en leur faveur une petite exception et se laisserait tenter par une journée à la campagne, la vraie campagne. Nini viendrait nous chercher avec ses poneys... « Il faut amener cette enfant, » ajoutait Nini en me souriant.

L'invitation se faisait au moment de mon entrée au salon et, sans me lâcher, Nini la reprenait, la fortifiant d'instances. Moi, j'en oubliais mon état de sauvageresse pour oser ce rêve fou, une promenade en voiture !

« Nous verrons, » répondit ma grand'mère, et, bien qu'elle eût pris sa voix des dimanches, je compris de suite que mon rêve aurait le sort de tous les rêves.

Mme Poissonnier écoutait avidement Mme d'Oronge qui lui décrivait un point de broderie.

Mme d'Oronge, veuve d'un colonel, endeuillée de la mort d'un fils unique, était venue emmurer son double chagrin à Pont-au-Bourg, sa ville natale. Toujours vêtue de noir, son col de crêpe blanc fermé par une croix de jais, coiffée d'un chapeau uni comme un bonnet, avec ses cheveux gris tirés à la chinoise, son visage mince d'une pâleur de cire et ses yeux qui jamais ne s'éclairent, elle me faisait une peur affreuse. Sa douleur, ainsi qu'il arrive souvent, tournait à l'aigre ; il ne faisait pas bon l'offenser, et elle possédait le génie de découvrir les plus petites tares dans la personne ou la conduite de son infortuné prochain. Son esprit critique était vraiment merveilleux et, comme un certain fond de justice l'arrêtait sur la limite, si indécise cependant, de la médisance et de la calomnie, ses jugements faisaient poids dans la balance du monde. Elle désirait au surplus l'amendement du pécheur et s'employait

avec un zèle glacial et pondéré à corriger ceux dont elle déplorait les faiblesses. Mme d'Orongé exerçait son éloquence sur trois sujets, à l'exclusion de tous autres. Critiquer autrui, sermonner ses interlocuteurs, et enfin décrire aussi minutieusement qu'un manuel d'ouvrages, les diverses sortes de broderies et de dentelles en l'exécution de quoi elle excellait.

Les gens même les moins charitables préféraient de beaucoup ce chapitre-là aux deux autres, le second étant assez désagréable, et le premier amenant généralement l'apôtre à entamer le second. C'est pourquoi, sans doute, la brave Mme Poissonnier, qui ne faisait œuvre de ses dix doigts, paraissait tellement empoignée par la leçon de *points* que lui octroyait Mme d'Orongé.

Une fois encore je répète que tout cela ne me frappait alors que d'une manière confuse; peu à peu j'ai appris à connaître et reconnaître la nature et l'humeur des familiers de ma grand'mère et mes impressions nouvelles se sont jointes, en me les expliquant, à mes impressions d'enfant.

Mlle Laure de Priselin tendit vers moi son long bras et une main gantée de filoselle grise m'éloigna des genoux de Nini Poissonnier pour m'attirer contre d'autres genoux, ceux-là bien anguleux et saillants sous la laine noire de la jupe. Je m'y appuyai, docile, résignée, les yeux baissés; des doigts gainés de fil jaune rejetèrent mes cheveux en arrière et je compris que Mlle Sylvie se joignait à sa sœur pour me témoigner une familière bienveillance. Je soupirai... j'étais sûre que ces deux demoiselles allaient m'embrasser sur le front, à tour de rôle, et les baisers des demoiselles Priselin étaient pour moi une rude épreuve.

Laure, très brune, possédait une petite moustache agressive, qu'elle coupait aux ciseaux de temps à autre, traitement qui avait pour résultat d'en augmenter la vigueur. Le baiser de Mlle Laure piquait; je le préférerais cependant à l'humide contact des lèvres de Sylvie. Oh! le jour où je m'étais essuyé le front après avoir été embrassée par elle, quelle épouvantable mercuriale je reçus de ma grand'mère! Je me gardai bien dès lors du moindre geste. Je fronçais seulement un peu le front, dégoûtée, malheureuse jusqu'à l'instant de la délivrance. Dès que la marquise prononçait les mots souhaités : « vous pouvez vous retirer, Bérengère, » je m'esquivais, me

retenant pour ne pas courir. Et parvenue dans le vestibule où en général Ninou m'attendait, je me précipitais vers ma bonne et frottais mon visage de toutes mes forces avec un coin de son tablier. Elle riait, sachant pourquoi...

Mais aujourd'hui Sylvie ne m'embrassa point; la caresse de son gant jaune fut le seul geste d'amitié dont elle m'honora. Ma grand'mère accaparait son attention en lui faisant part d'un projet, en suspens paraît-il depuis bien des jours et dont ma mauvaise tenue allait hâter l'exécution.

Ma grand'mère voulait me donner une institutrice.

— Vous feriez mieux, déclara Mme d'Oronge, dont une oreille toujours écoutait ce qui se disait autour d'elle, vous feriez mieux de mettre Bérengère en pension. Le frottement avec d'autres enfants exercerait son caractère : l'émulation la pousserait à s'instruire.

Le vieux M. d'Ozeraie, jusque-là silencieux, sursauta, et de ses lèvres minces et rasées, qui me faisaient songer à certains portraits d'ancêtres, jaiillit une diatribe véhément contre l'éducation des pensionnats. Mme d'Oronge voulut savoir d'où venait à ce vieux garçon une opinion aussi arrêtée sur la meilleure façon d'élever les petites filles. Il ne répondit pas et, se levant, il prit congé. Après son départ, ma grand'mère donna la cause de cette aversion, qui n'était que rancune. Cela remontait à la prime jeunesse de M. d'Ozeraie. Fiancé à sa cousine deux ans avant l'époque où elle devait terminer ses études au couvent, il avait vu celle-ci, au moment de quitter les religieuses, refuser de rentrer dans le monde. Et, quoi qu'on ait pu faire, malgré les conseils même de ses éducatrices, effrayées de la voir rompre ses engagements, la petite fiancée refusa les joies humaines pour s'ensevelir dans l'austère paix du cloître. M. d'Ozeraie, désespéré, demeuré fidèle à ses regrets, conservait de l'aventure une haine qui, se généralisant, englobait toutes les maisons d'éducation, religieuses ou laïques.

J'écoutai, très émue, l'histoire de M. d'Ozeraie et je songeai que si je pouvais aller au couvent, moi aussi je voudrais y rester. J'aurais un voile, un grand chapelet qui, à chacun de mes pas, tintenterait avec un bruit de chainettes. Je chanterais à la chapelle et je cultiverais des fleurs pour l'autel. Je...

— ... Elle a une cinquantaine d'années environ et, je puis vous l'assurer, est de tous points recommandable. Elle a tous ses brevets, naturellement.

De qui donc parlait Mme Poissonnier ?...

Perdue dans mes rêveries, je n'étais plus à ce qu'on disait.

— Nini l'aimait beaucoup, poursuivit la bonne dame, n'est-ce pas, Nini ?

— Beaucoup ! affirma celle-ci, et je serais bien contente pour elle que vous la prissiez, madame, contente aussi pour Bérengère... elle serait en très bonnes mains.

Mais de qui parlait-on ?

Je ne devais pas le savoir ce jour-là. Ma grand'mère m'adressa le sacramental :

— Vous pouvez vous retirer, Bérengère...

Et je m'en allai perplexe.

Le lendemain, Ninou, tout en larmes — elle pleurait volontiers — m'apprit que la marquise mettait près de moi une institutrice, une vieille demoiselle qui avait fait l'éducation de Mlle Poissonnier et, depuis lors, vivait à Paris en donnant des leçons. Elle vivait mal, parce qu'on n'aimait pas confier des enfants à de vieilles gens ; mais on ne se souciait guère de mettre de la gaieté autour de moi... Cette personne voudrait tout morigéner ici, et me rendre la vie plus triste encore...

Ninou devait être bien montée contre ma grand'm're pour se permettre ce discours révolutionnaire. Je l'écoulais surprise, mais non consternée : l'arrivée d'un élément nouveau, quel qu'il fut, ne pouvait me déplaire et, habituée à ne jamais voir de jeunesse, je ne redoutais pas les cheveux gris.

— On dit que je vous élève mal, sanglotait ma bonne, parce que vous étiez crottée hier comme un barbet pour aller au salon. On en conclut que je ne m'occupe pas de vous... C'est bien à eux de parler ! Et une étrangère va me commander et m'éloigner de vous... et je ne serai plus trouvée capable de rien. Mais nous verrons... nous verrons !...

Je ne savais que répondre, jugeant les lamentations de Ninou exagérées et déjà éprouvant qu'avec les meilleures intentions du monde, les gens qui nous aiment le plus peuvent quelquefois nous aimer très mal et devenir fort ennuyeux.

Mlle Nora Demène arriva chez nous quinze jours plus tard.

Ce n'était pas la vieille femme prévue par moi. À peine si une neige légère estompait ses cheveux d'un blond pâli ; à deux pas on l'aurait crue poudrée. La teinte un peu blafarde de son visage, les meurtrissures de ses paupières, voilà vraiment tout ce qu'elle pouvait reprocher au travail des années. Sa taille demeurait souple et mince, sa démarche harmonieuse, et je m'aperçus vite qu'elle soignait avec coquetterie la plus jolie main du monde.

« Mademoiselle » nous fut amenée de la gare par mon oncle Jean qui avait été la chercher en fiacre. (Oh ! les fiacres de Pont-au-Bourg !) Il faisait un temps abominable, du vent, de la pluie mêlée de grésil. « Mademoiselle » descendait du chemin de fer après un long voyage et, quand elle fut débarrassée de son ample voile et de son manteau, elle apparut aussi nette, aussi impeccable dans sa mise et dans sa coiffure que si elle sortait à l'instant de son cabinet de toilette. Cela plut beaucoup à la marquise. Mon oncle partagea cette favorable impression ; je le voyais à l'expression moins désagréable de son visage d'oiseau de proie.

Avec une audace inusitée, je m'étais aventurée jusqu'au vestibule pour voir, dès son entrée, mon institutrice.

— Voici, dit mon oncle en me poussant vers Mlle Demène, la sauvagesse dont je vous ai parlé.

Ni son geste très brusque, ni son accent n'atténuaient le sens exact de la phrase. J'étais bien à ses yeux une sauvagesse peu sympathique. — Pourquoi ?...

Mademoiselle le regarda surprise, puis reporta sur moi ses beaux yeux lassés, encore si lumineux, et tout de suite je pensai que nous allions nous aimer beaucoup.

Elle me tendit les bras. Gauchement, j'offris mes joues à ses baisers. Elle murmura : « Ma petite enfant !... » et il me sembla qu'elle m'adoptait ; singulier instinct, qui dès ce premier abord nous rapprochait ainsi !

Mon institutrice arrivait près de moi édifiée sur les habitudes de la maison ; j'ai su que ma grand'mère lui avait longuement et nettement écrit à ce sujet. Mlle Demène savait donc que les principes d'éducation de la marquise ne lui permettaient point de me laisser partager familièrement l'existence de mes parents. Mon institutrice devait vivre

à l'écart avec moi et ne pas s'éloigner de son élève d'un seul instant ; cela pouvait devenir un esclavage pour toutes deux, elle ne prévoyait certainement pas qu'il n'y aurait là pour nous que douceur.

On installa Mlle Démène dans une chambre séparée de la mienne par le cabinet où couchait Ninou. Le fait de rester le plus près de moi pendant la nuit consola un peu ma bonne.

Les premières semaines de ma nouvelle existence me parurent à la fois délicieuses et pesantes un peu — pesantes aux heures, si courtes cependant et si espacées, des études, délicieuses le reste du temps. Mademoiselle ne me quittait pas. Nous nous promenions ensemble. Avec elle j'allais jusqu'au fond du parc, n'étant plus condamnée à tourner sur moi-même à la façon d'un écureuil en cage, entre le vivier où je barboiais et « mon jardin ».

La venue de Mademoiselle ayant coïncidé avec la disparition de ma bonne amie Madame la Lune, et les deux semaines suivantes le ciel étant resté couvert, mon culte pour Phébé ne fut pas connu tout de suite de Mlle Dem'ne. Un jour enfin, je poussai un cri de joie : toute pale dans la pâleur du ciel, *elle* montait à l'horizon.

— La revoilà ! m'écriai-je.

Et, comme je me sentais déjà en grande confiance avec mon institutrice, je lui dis ce qu'était à mes yeux l'astre des nuits. Elle m'écouta, émue autant qu'amusée, parce qu'elle démêlait sagement à quel point il fallait qu'eût été délaissé mon cœur d'enfant pour l'avoir ainsi rempli de rêve à l'âge où d'ordinaire on ne songe qu'à jouer.

Madame la Lune devait tenir dans ma vie un rôle important. En avais-je le pressentiment lorsque je me sentais attirée vers elle comme vers un génie protecteur, ou faut-il admettre que cet astre mystérieux qui fut toujours si cher aux amoureux et aux poètes est doué d'une vie consciente et sait reconnaître le culte de ses fervents ? Ayant confié à Mademoiselle à quel point j'aimais Madame la Lune, je lui en reparlai souvent. J'éprouvai combien il est doux de s'entretenir de ce qui vous charme. Il aurait suffi d'un mot sévère ou railleur pour me faire me replier sur moi-même et clore en mon cœur cette naïve passion. Mademoiselle s'en rendait trop bien compte pour ne pas l'éviter ; et la condescendante bonté qu'elle apportait à recueillir

mes divagations achevait de me la rendre chère. Elle bénéficiait, en me laissant lui parler de ma céleste amie, d'un peu de la tendresse émerveillée que celle-ci m'inspirait. Mais ce serait mal connaître l'esprit droit, la sûre raison de Mlle Demène que de supposer qu'elle m'encourageait à ces réveries exagérées. Elle s'absténait de m'en blamer par prudence; très doucement, très patiemment, elle s'efforçait de mettre en moi le goût des réalités précises et de m'apprendre à reconnaître et à juger les féeries de mon imagination. Ninou, sous de vagues prétextes, entrat souvent dans ma chambre aux heures des leçons. Elle m'examinait avec inquiétude, toujours persuadée que « l'étrangère » allait me rendre malade à vouloir faire de moi une savante. Je lui souriais afin de la rendre contente.

J'aurais donné beaucoup pour voir cesser l'initié que Ninou opposait à la bonne grâce de Mademoiselle. Je les aimais toutes deux, avec la conscience de ne faire tort ni à l'une ni à l'autre, et je désirais de tout mon cœur les voir s'aimer aussi pour l'amour de moi. Mademoiselle se montrait inaltérablement patiente envers Ninou. Les fréquentes apparitions de ma bonne pendant les leçons devaient certainement l'irriter; elle n'en laissait rien voir. Parfois même elle adressait la parole à l'indiscrète, comme pour la mêler à notre entretien ou la rendre juge de mes progrès. Elle lui disait par exemple : « Bérengère commence à mieux tracer ses lettres, » ou bien : « Nous apprenons l'Histoire sainte. » Et comme je paraissais joyeuse, Ninou, momentanément rassurée, hochait la tête d'un air important et se retirait majestueuse, sans insister.

Ce matin-là Mademoiselle dit gaiement à Ninou :

— Bérengère apprend les phases de la lune.

— Ah! fit ma bonne; « sa Madame la Lune »... m'en a-t-elle assez rompu les oreilles!... mais c'est d'héritage chez elle, cet amour-là... Désunt Monsieur son papa avait écrit là-dessus une poésie que j'ai trouvée en rangeant les affaires de Madame, et que je gardais pour la donner à la petite quand elle saurait lire.

— Oh! donne-la, tout de suite, Ninou... tout de suite!

— C'est pas si pressé, riposta ma bonne, faut que je recherche le papier.

Elle se repentait d'avoir parlé de mon père devant

Mademoiselle : je le compris, parce que j'avais encore présente à la mémoire son hésitation à me répondre lorsque je l'avais questionnée sur mes parents. Pourquoi cette répugnance à les rappeler ?... J'eus le cœur gros et plissai les lèvres, prête aux larmes. Ninou le vit et sa volonté chancela aussitôt. Elle se hâta de me dire qu'elle allait « chercher ça » et s'en alla en claquant la porte.

Mademoiselle, me voyant très émue, se mit à me gronder doucement sur mon impatience. Il ne fallait pas exiger ainsi l'immédiate satisfaction de mes caprices... Je l'écoutais mal, tendant l'oreille aux bruits venant de la chambre de Ninou. Je l'entendais ouvrir et fermer les tiroirs, secouer des cartons où tringlaient des choses métalliques. Je connaissais bien ce que Ninou pompeusement dénommait sa cassette. C'était une boîte recouverte de papier écossais glacé, pouvant se fermer à clef et que je rêvais depuis longtemps de fouiller à ma guise. Mais cela m'était interdit. J'avais seulement vu que la cassette renfermait des boutons dorés, deux ou trois broches peu artistiques et des feuillets de papier jauni : Certainement, les vers sur Madame la Lune écrits par mon pauvre papa !

Mademoiselle, jusqu'à l'instant où Ninou revint, apportant le sonnet de mon père, ignorait jusqu'à mon nom, parce que le pli était pris de me désigner sous celui de grand'mère.

Ce fut à moi que Ninou remit le papier et, bien que terriblement empêchée encore pour déchiffrer les écritures, je me mis à annoncer à haute voix.

Mademoiselle me laissa aller jusqu'au bout sans m'interrompre. Lorsque j'eus fini, déçue de n'avoir pas très bien compris, je levai les yeux sur mon institutrice, attendant une approbation. Je la vis plus blanche qu'un linge... Les yeux fixés sur le feuillet que je tenais toujours, elle avait une expression singulière, surprise, épouvante, joie... je ne démêlai pas alors quelle émotion l'agitait. Ninou heureusement ne regardait que moi ; elle sortit dès que j'eus fini, s'essuyant les yeux du coin de son tablier. Evidemment, les vers, qu'elle ne comprenait pas plus que moi, ne causaient point son trouble ; mais elle admirait ma science. Elle soupira en refermant la porte :

— Si son pauvre papa l'entendait !

La main de Mademoiselle se tendit vers le papier :

— Donnez, voulez-vous, Bérengère ?

Elle s'en saisit et lut à haute voix la signature : *Gérard Douve*. Elle répéta le nom deux fois.

Je me taisais, saisie par une inexplicable angoisse qui pourtant n'était pas douloureuse. J'aurais voulu pleurer et ne savais pourquoi. Tout à coup je me sentis serrée dans les bras de Mademoiselle ; elle m'embrassa plus tendrement qu'elle ne l'avait fait encore, et moi je me blottiissais contre elle, heureuse... Mais ce fut très rapide. Elle se redressa et de sa voix calme reprit :

— Nous allons maintenant continuer notre leçon. Nous disions donc...

Le lendemain étant un dimanche, on me fit venir au salon pour saluer M. le Doyen. Je m'y rendis, conduite par Mademoiselle. M. le Doyen me tapota les joues, traça sur mon front, de son long pouce très blanc, un signe de croix et me donna une image de sainte Catherine dont je portais aussi le nom. J'appris avec intérêt que ma patronne était fille de roi, savante, et docte en ses discours, que l'Enfant Jésus avait daigné lui apparaître et lui offrir l'anneau symbolique de leurs célestes fiançailles. Tout en me contant ces choses, M. le Doyen regardait Mlle Demène. La marquise ayant quitté un instant le salon, il termina brusquement le panégyrique de sainte Catherine par cette conclusion inattendue :

— Plus j'y réfléchis, Mademoiselle, plus je suis convaincu que la Divine Providence veut votre présence auprès de cette enfant.

Mlle Demène murmura un hâtif « merci » tout vibrant de gratitude et dont je ne devais comprendre la raison que bien plus tard. Ce soir-là, je savais seulement que dans la journée, tandis que j'étais confiée à Ninou, Mlle Demène, avec l'autorisation de ma grand'mère, s'était rendue à la cathédrale avant l'heure des vêpres, afin de faire une visite à M. le Doyen. Comment aurais-je pu soupçonner une corrélation entre le poème à la Lune, la visite de Mademoiselle au presbytère, et l'exclamation du Doyen !

..

Ma vie se poursuivait paisible et toute ouatée de tendresse à présent. Car je ne pense pas que jamais plus chaude affection puisse unir une enfant et son institutrice.

Comment, pauvre petite abandonnée, n'aurais-je pas adoré cette créature exquise, uniquement occupée de me choyer ! Pour l'amour de moi elle entreprit la conquête de Ninou. Quel art fait de douceur et de patience elle sut employer ! Elle parvint à apaiser cette farouche jalouse, et ce fut bien un vrai prodige accompli par une douce fée, car sauf pour les soins matériels que Mademoiselle abandonnait, j'échappais presque complètement à ma bonne. Elle en vint à accepter peu à peu le fait accompli et témoigna sa satisfaction de me voir devenir une « demoiselle comme les autres ».

Je pense qu'elle s'illusionnait et que je n'ai jamais pu être tout à fait « comme les autres », celles qui ont eu une enfance épanouie, entourée d'affections attentives. Je me serrais contre le cœur de Mademoiselle à la façon des petits enfants effrayés qui cherchent un refuge. J'avais vaguement l'impression que sa présence me sauvait d'un danger.

Je passe rapidement sur les temps qui suivirent, aucun événement ne les marqua. Je veux dire aucun événement se rattachant à la trame de ma vie.

Je fis ma première communion. Mademoiselle me conduisait au catéchisme, et grâce à ses leçons je fus bientôt la meilleure élève de M. le vicaire, car c'était le brave, l'excellent et trop timide abbé Laurent qui se chargeait de nous apprendre les grands mystères. Je le vois encore, long, maigre, voûté, avec des joues si pâles et si creuses qu'il me semblait, lorsqu'il passait devant la fenêtre, voir le jour au travers. Je l'aimais pour son air doux, un peu triste, son regard lointain et comme « tourné en dedans ». On racontait de lui des traits d'une charité aussi admirable qu'imprudente et qui m'émerveillaient comme un chapitre de la légende dorée.



Je venais d'atteindre mes douze ans. Rien n'était changé dans l'allure de la maison. Je rendais chaque jour mes devoirs à la marquise et à mon oncle, que le temps ne modifiait guère. Ma grand'mère demeurait droite, sèche, sévère, hautaine. Mon oncle, à vrai dire, s'assombrissait davantage. Il éprouvait — depuis des années, je le sus plus tard — une admiration passionnée pour Nini Poissonnier, et cette admiration, maintenant connue de tous, lui gonflait

le cœur de mélancolie, car la jeune personne qui collectionnait les demandes en mariage et refusait, refusait sans se lasser, peureuse de changer son sort certainement enviable d'enfant gâtée contre un autre plein d'aleas, la jeune personne ne semblait même pas s'apercevoir des attitudes penchées de cet amoureux grisonnant. Mais on disait tout bas que l'oncle Jean gardait malgré tout des chances, ayant pour lui la bonne Mme Poissonnier à qui il n'aurait point déplu de pouvoir dire : « Mon gendre, le marquis... »

Ma grand'mère traitait Mme Poissonnier avec cette amabilité tombant de haut qui était la sienne, mais s'humapisait avec Nini, qu'elle appelait « chère enfant » et embrassait volontiers. Je ne soupçonnais pas que ces baisers-là se seraient facilement changés en morsures. Il ne fallut ni plus ni moins qu'un danger de mort pesant sur moi pour éclairer sous leur vrai jour les sentiments de la marquise.

Je me souviens, comme si cela datait d'hier, de notre veillée de ce soir de Toussaint. La visite au cimetière m'avait particulièrement impressionnée — je ne sais pourquoi, car, chaque année, elle se répétait identique : La marquise, mon oncle et moi nous nous rendions, après les vêpres, sur la tombe des Ville-Vieux. Je suivais modestement à quelques pas ma grand'mère, qui allait, appuyée au bras de son fils. Avant l'arrivée de mon institutrice, Ninou me donnait la main ; à présent c'était Mademoiselle. Seule de mes parents, maman dormait sous notre belle dalle somptueusement armoriée, papa n'étant point mort sans doute à Pont-au-Bourg.

Je ne me figurais pas du tout ma jolie maman couchée sous ces pierres, écrasée sous ces ornements pompeux ; j'aimais bien mieux me l'imaginer en robe légère d'azur et d'argent, comme en ont les anges des vitraux, et flottant dans le ciel d'étoile en étoile. De là venait mon peu d'émotion pendant cette visite annuelle au cimetière.

Je gardais, ai-je dit, pour la première fois, une impression d'angoisse de notre visite à la nécropole ; et la lente sonnerie des glas qui se répondaient du clocher de la cathédrale aux clochers des deux chapelles de la ville, achevaient de m'impressionner. Oh ! quelle tristesse dans ces notes espacées, toujours pareilles, inlassablement jetées dans la nuit !

Nous étions remontées dans ma chambre après

le dîner, Mademoiselle et moi. Ninou, à sa coutume, rôdait autour de nous, ayant à cette heure le prétexte de tout préparer pour la nuit. De temps à autre, en réponse aux cloches désespérées, elle poussait un profond soupir et murmurait un verset du *de profundis*. — C'était mortel ! Mlle Demène mélancoliquement contemplait le feu. Il faisait froid, et Ninou, toujours persuadée que je courrais le risque de mourir de congélation, s'était acharnée à bourrer de bois la vaste cheminée. Il se produisait au milieu des bûches à demi consumées des écroulements merveilleux d'or en fusion, de pourpre liquéfiée. Moi aussi, comme Mademoiselle, je regardais les féeries de la flamme ; mais si mon institutrice résignée aux deuils de la vie soupirait sans amertume, j'éprouvais, moi, une tristesse irraisonnée, une terreur sans nom, qui peut-être n'était que le pressentiment de ce qui allait venir.

Tout à coup je fondis en larmes, m'écriant : « Oh ! ces cloches, ces cloches !... faites-les taire !... » Aussitôt Ninou courut à moi et Mademoiselle, arrachée à ses songeries, s'empressa, inquiète. Elle n'aimait pas les nervosités... Comme elle avait raison ! Je fus donc par elle tendrement réprimandée pendant que Ninou s'empressait de fermer plus strictement persiennes et rideaux, afin d'empêcher, s'il se pouvait, ces voix désespérées de venir jusqu'à moi. Mais elle n'y pouvait rien. Le bronze puissamment gémissait, ses lamentations me tombaient sur le cœur, pesantes à l'écraser. Et je pleurais aussi, sans savoir pourquoi.

Mlle Demène m'obligea à me coucher, tandis que Ninou me préparait une infusion calmante.

Bientôt la tiédeur du lit et l'influence du tilleul largement additionné d'eau de fleurs d'oranger m'apaisèrent. Je m'assoupis.

Bien avant dans la nuit un rêve affreux précéda mon réveil. Il me semblait être ensevelie sous le gros bourdon de la cathédrale, et son grondement se continuait, martelant mes oreilles ; son battant à coups pressés frappait mon front. J'aurais voulu me soulever, échapper à cet écrasement... J'étouffais... Tout à coup je m'éveillai haletante, les yeux brûlés d'un éclat rouge. Ma chambre était en feu ! Je ne m'en rendis pas compte d'abord, suffoquée par la fumée, à demi défaillante, puis je compris... Je voulus crier, ma gorge contractée s'y refusa et je retom-

bai en arrière, battant l'air de mes bras... je m'évanouis.

Quand je revins à moi, je fus lente à reconnaître ce qui m'entourait. J'étais roulée dans une couverture sur un lit sans draps. Je vis des rideaux de damas jaune et des colonnes à mon chevet... Alors je reconnus la plus belle des « chambres à donner », où d'ailleurs la marquise n'hospitalisait jamais personne, ayant l'horreur des invités à demeure. Maman, je le savais, avait habité cette pièce. Une lampe posée sur la cheminée laissait mon lit dans l'ombre. J'entendis une voix masculine déclarer : « La voilà revenue à elle... nous en serons quittes pour la peur ; » arrivant de très loin, me semblait-il, je distinguais des cris, des appels, des pas pressés.

— Ma chérie, oh ! ma chérie !

Mlle Demène m'embrassait en pleurant. La voix masculine parla encore... puis j'entendis Mademoiselle ordonner :

— Ninou, reconduisez le docteur et prévenez Mme la marquise que Bérengère a repris connaissance.

A la vérité cette connaissance était bien vague encore. J'avais l'impression d'être enveloppée d'un nuage épais. Au fond de ce nuage, les visions et les bruits extérieurs ne m'arrivaient que confusément. Je souffrais de la tête, mais non d'une manière aiguë — c'était plutôt une lourdeur qui m'entraînait plus avant dans mon nuage.

Je fermai les yeux. La main légère de Mademoiselle souleva une compresse attiédie sur mon front et la remplaça. Une odeur acidulée picota mes narines, allégeant le poids anormal de mon cerveau.

— Elle s'est, je crois, paisiblement endormie.

Mlle Demène donnait à ma grand'mère cette explication rassurante. Dans le vague où je flottais, j'avais perçu le pas de la marquise et je la sentais se pencher sur moi. Je n'eus pas la moindre velléité d'ouvrir les yeux et de démentir mon institutrice. Je demeurai immobile, sans la précise volonté de feindre le sommeil, cédant simplement à une lassitude accablante.

— Allez donc voir, Mademoiselle, comment cela se passe là-bas... Tout est bien éteint maintenant, mais il faut épuiser l'eau... elle coule jusque dans votre chambre.

Mademoiselle sortit. Une autre personne entra,

qui, à voix basse, s'informa de mon état : c'était mon oncle Jean.

— Il n'y paraîtra bientôt plus, affirma la marquise. — Après un silence très court, elle ajouta : grace à Dieu !

— Un instant plus tard, dit mon oncle, on la trouvait asphyxiée.

— Oui...

La marquise soupira et plus bas prononça ces mots :

— En ce cas, tu n'aurais pas été contraint d'épouser une Nini Poissonnier.

— Oh ! fit seulement mon oncle.

En y réfléchissant, je pense que son indignation n'allait pas au regret trahi quoiqu'elle en eût par l'accent de la marquise, mais à la façon méprisante et haineuse dont elle avait nommé la charmante Nini.

Je ne sais à quel motif j'obéis en ouvrant alors tout grands mes yeux. Mon regard rencontra celui de la marquise qui devint cramoisie, puis blême. Cependant il ne devait, ce pauvre regard d'enfant presque mourante encore, exprimer que la terreur et la supplication.

Oui, j'ai eu très peur en écoutant ma grand'mère... une peur irraisonnée. Le petit Poucet, lorsqu'il entendit l'ogre aiguiser son couteau, ne devait pas avoir le cœur battant plus fort.

C'est affreux à dire, j'avais compris que la marquise regrettait que je ne sois pas morte ! Je me mis à crier, à crier éperdument, comme si les flammes me menaçaient encore.

On crut à du délire, et la marquise en fut certainement heureuse : elle pouvait penser que je n'avais rien entendu ! De fait, le délire vint bientôt, et les heureux pronostics du docteur se trouvèrent en défaut ; je fus très malade pendant bien des jours.

Peu à peu je repris mon calme sous l'influence de ma chère Mademoiselle. Je n'osai jamais, retenue par une sorte de honte, lui dire ce que je savais du cœur de la marquise ; mais je l'aimai davantage — davantage je me serrai contre elle, peureusement... J'étais vraiment la petite Princesse orpheline aux mains de méchants génies.

Ma bonne Ninou pleurait nuit et jour de façon bien touchante, mais bien ennuyeuse aussi ; elle pleurait de remords d'avoir failli causer ma perte. Il paraît

qu'avant de quitter ma chambre, Mademoiselle s'était appliquée à relever les bûches dans le fond de la cheminée et à repousser contre la plaque les charbons incandescents. Ninou l'en blâmait; certainement, étant un peu souffrante, j'aurais froid pendant la nuit. En catimini, longtemps après le départ de Mademoiselle, Ninou revint dans ma chambre, reconstruisit le feu, y ajoutant même d'autre bois... L'édifice en se consumant croula jusqu'au tapis... Un fauteuil était proche... Le feu gagna vite du terrain. Pauvre Ninou! « Et moi, s'écriait la brave fille se heurtant la poitrine, moi qui me jetterais au feu pour ma petite Bérengère, voilà que c'est elle que j'ai failli griller! »

Je restai dans la chambre jaune tout le temps que durèrent les réparations de la pièce incendiée. Mademoiselle dut faire apporter son lit près de moi : je ne voulais plus qu'elle me quitte. Deux fois par jour la marquise et l'oncle Jean venaient appuyer leur long nez sur mon front. Je redoutais jusqu'à l'angoisse ce cérémonial, dont l'apprehension me rendait la fièvre.

J'avais de douloureuses insomnies. Pour me complaire on dut laisser ouverts les rideaux des fenêtres. La lune à ce moment-là se trouvait dans son plein, et lorsque sa blanche clarté venait jusqu'à moi, toute inquiétude nerveuse s'apaisait. Je me tournais vers ma grande amie, et puérilement je lui parlais, sans remuer les lèvres, du fond de mon cœur.

Et puis éblouie, malgré moi je fermais les yeux et m'endormais enfin, rassurée et plus heureuse.

\* \* \*

A l'instigation de Mademoiselle, qui découvrit combien j'étais sensible à la musique, la marquise consentit à me laisser commencer le piano. On débute bien plus jeune en général, mais j'eus vite rattrapé le temps perdu : j'avais un tel désir d'égaler dans le plus bref délai Nini Poissonnier!

Nini ne jouait presque exclusivement que des valses tziganes avec cette façon arbitraire de scander les temps qui leur donne de l'étrangeté et un charme un peu malsain. Oh! la façon de jouer de Nini ne ressemblait en rien à celle de mon professeur, M. Frantz Popfer!

Les parents de M. Popfer ayant opté pour la France lors de l'annexion, la misère des exilés avait été pour eux, comme pour tant d'autres, la récompense de leur noble fidélité au drapeau vaincu : Ils étaient morts à la peine ; et M. Frantz, avec son très réel talent, gagnait, en tenant l'orgue de la cathédrale, à peine littéralement de quoi ne pas mourir de faim.

Pauvre M. Popfer, que je vous ai trouvé disgracieux et morose la première fois que je vous vis ! Vous étiez recommandé à la marquise par notre bon vicaire qui croyait ainsi ne faire qu'une œuvre pie, vous procurer des leçons. En réalité, l'abbé en parlant de vous à grand'mère, servait d'émissaire à la Providence, qui de loin — de très loin — songeait maternellement au bonheur d'une petite orpheline. Mon cher M. Popfer ! Lorsque je vous connus, j'ignorais votre dénuement. Je fus un peu surprise de vous voir du linge effrangé et une redingote plutôt verte que noire. Mais je n'en sus pas déduire votre pauvreté. J'avais, au cours de quelque lecture, recueilli cet aphorisme : « L'artiste dédaigne les soins matériels. » Vous étiez artiste, donc négligent de votre mise. Cela ne me choquait point ; mais j'aurais mieux aimé autour d'un visage moins jaune des cheveux moins ternes et moins longs. Les lunettes teintées qui plaquaient de chaque côté de votre nez trop retroussé deux disques troubles, inquiétants, au fond desquels clignotait une lumière me causaient un malaise qui m'eût absolument paralysée si je ne m'étais appliquée à ne jamais les regarder. Excellent M. Frantz ! Si j'avais connu la vérité, j'aurais aimé vos cheveux filasse, vos lunettes fumées, votre face terreuse et vos longues mains si maigres, qui me faisaient songer, lorsqu'elles parcourraient le clavier, à de monstrueuses araignées aux pattes agiles.

Après une demi-heure passée à me faire exécuter des gammes et des exercices, vous preniez ma place sur le tabouret et vous jouiez de très savantes choses, afin, disiez-vous, de me donner le goût de la « belle » musique. Elle m'ennuyait beaucoup, votre belle musique, M. Popfer... Je pensais, tandis que vous labouriez le clavier du détestable piano, aux valses à la fois entraînantes et mourantes que Nini jouait si délicieusement. Vous n'aimiez, vous, M. Popfer, que le classique, Beethoven était votre Dieu, et dès que je fus de force à les écorcher, il me

fallait aborder des Sonates... L'une d'elles me fut chère parce qu'elle avait pour titre « Clair de Lune » et que les années, en passant, n'atténuaien guère mon culte pour ma grande amie. Je ne la croyais plus fée, sachant exactement tout ce qu'on peut — ou croit — savoir sur cet astre mort; mais cette science dépoétisante je l'oubliais, lorsque je contemplais « Madame la Lune » si pure dans les ciels d'hiver, si douce, si tendrement douce dans les nuits d'été! — Je savais par cœur les vers de mon père.

O douce confidente, ô lune bienheureuse,  
Dont le même rayon vient, en les rapprochant,  
Caresser le front pur de la triste amoureuse  
Et le front, lourd d'ennui, de son lointain amant!

Il se passa nombre d'années avant que cette incantation prît pour moi un sens réel. Je la répétais par une double piété : piété filiale — et paternelle piété pour l'antique Phébé.

Je menais à peu près la vie d'une pensionnaire, avec les vacances en moins, ces joyeuses vacances où de naïves idylles s'ébauchent, que l'année suivante on ne comprendra plus. Je ne fréquentais pas de jeunesse. Les Poissonnier, qui réunissaient pendant l'été tout ce que ces dames pouvaient découvrir de société à dix lieues à la ronde, m'avaient souvent invitée à me rendre à leurs réunions, mais la marquise se montrait inébranlable dans son refus. « Une jeune fille ne doit point aller dans le monde avant que son éducation ne soit terminée. »

Aller dans le monde!

Ces mots représentaient pour moi une aventure à la fois délicieuse et redoutable. Mon imagination vagabondait, brodant sur les thèmes que me fournissaient les quelques romans — bien innocents, bien démodés — qui avaient formé la bibliothèque de maman avant son mariage. Mademoiselle corrigeait de son mieux mes fausses interprétations et tâchait de m'apprendre, à l'aide de ses propres souvenirs, ce qu'était ce « monde » dont mon jeune âge m'interdisait l'accès.

Les descriptions, si elles ne devaient pas exciter mon impatience, n'étaient point faites cependant pour me donner le dégoût des rapports de société. Mlle Demène, de sa course déjà longue à travers la vie, ne gardait ni rancune, ni amertume. Quoi qu'elle parlât peu d'elle-même, je devinais qu'elle

connaissait la souffrance, mais en souffrant elle ne s'était point aigrie, au contraire. Je pense que son indulgente bonté, son désir de voir du bonheur autour d'elle s'en étaient accrus. N'est-ce pas Maeterlink qui dit que la douleur épouse la forme de l'âme comme l'eau épouse la forme du vase ?... Une âme très noble ne peut receler qu'une noble douleur.

Si naïfs que fussent les romans dont la jeunesse de maman avait été charmée, on y parlait d'amour. L'héroïne, toujours pleine de mérites, rencontrait infailliblement un jeune homme admirable en tous points, qui lui offrait — après quelques péripéties d'ailleurs peu compliquées — son cœur, sa main, son titre et sa fortune. Car l'auteur n'hésitait pas à doter son héros de tous les avantages non seulement physiques et moraux, mais matériels, surtout au dernier chapitre ; et moins l'héroïne paraissait avoir de chances de bonheur, plus ce bonheur était grand, merveilleux... et comme il arrivait à point ! précisément lorsqu'on devait en désespérer.

Donc, suivant les livres destinés à former le cœur des jeunes demoiselles et à leur donner une juste idée de l'existence, une orpheline isolée du monde, comme je l'étais, devait immanquablement voir venir à elle à travers une forêt d'obstacles, ainsi qu'il en advint pour la Belle au bois dormant, le Prince charmant tenant dans sa royale main la clef de tous les paradis.

Comment aurais-je échappé à l'illusion prestigieuse, dont s'éblouissent au cours des âges tous les cœurs ?... Un jour vint où je donnai un sens aux paroles du poème longtemps répétées sans y songer : En offrant « mon front pur » aux baisers de Madame la Lune, je me demandais en quel pays, proche ou lointain, se trouvait le fiancé « au front lourd d'ennui », c'est-à-dire lourd de chagrin de n'être pas près de moi.

Mon cœur battait de l'aile aux barreaux de sa cage et rêvait d'essor. Je m'enhardis enfin à interroger Mlle Demène. Pensait-elle que je devais me marier ? Je ne reçus pas la réponse immédiate et définitive que j'attendais. Mademoiselle réfléchit et ses yeux s'attristèrent. Elle me dit enfin que si le mariage devait assurer mon bonheur en ce monde et dans l'autre, je pouvais être certaine que Dieu aurait soin de mettre sur ma route un époux digne de mon affection. Mais je ne devais pas croire que dans le

mariage tout ne fut que félicité ; il y a dans cet état, plus qu'en tout autre peut-être, bien des épines à supporter et force mérites à gagner. Elle me cita le mot de Mme de Maintenon qui savait — royalement — à quoi s'en tenir et disait du mariage « qu'il n'y a pas là de quoi rire ».

Mademoiselle paraissait très convaincue ; mais moi, en l'écoutant, je pensais : « Qu'en sait-elle, puisqu'elle n'y a point passé ? » Et pour la première fois, je reçus d'un cœur incrédule les leçons de mon institutrice. Elle continua en m'exhortant à ne pas chercher à devancer l'avenir par des rêves impatients qui me dégoûteraient de ma vie présente.

— Vous avez à peine dix-sept ans, Bérangère ! hier vous jouiez encore à la poupée, et vous envisagez le mariage comme un jeu nouveau dont l'inconnu vous attire !

Je ne répondis rien, fâchée d'être prise si peu au sérieux. Mademoiselle poursuivit avec un léger soupir :

— Dix-sept ans ! Je ne puis y croire... Je vous revois telle que vous étiez lorsque votre oncle vous présenta à moi : un baby tout à fait... Vous vous êtes jetée dans mes bras avec tant de confiance !... De ce jour-là, Bérangère, je vous ai adoptée. Et pourtant je ne savais pas...

— Que ne saviez-vous pas, Mademoiselle ?

— Mais... combien je pourrais m'attacher à vous !

— Vous avez été pour moi une seconde maman ! m'écriai-je, soudain très émue, songez-vous à ce que je serais devenue si l'on m'avait donné une méchante institutrice ?... Il doit y en avoir.

— Mais non !

— Si ! Et même une institutrice pas méchante, mais... enfin qui n'aurait été que mon institutrice, au lieu de m'<sup>me</sup> adopter », comme vous disiez tout à l'heure... ô chère, chère Mademoiselle !

Elle me serra contre elle, et je sentis tomber des larmes sur mon front.

— Vous pleurez !

Si maîtresse d'elle-même toujours, Mlle Deméné cédait cette fois à son émotion.

— Je pense, dit-elle, que dans un an, peut-être deux, votre grand'mère sera en droit de juger votre éducation terminée... et alors...

— Voulez-vous dire qu'on nous séparera ? oh ! je ne veux pas, je ne veux pas, je ne veux pas !

Epouvantée par mon exaltation, Mademoiselle s'efforça de me rassurer. Elle ne me quitterait pas, c'était promis, juré. Elle en faisait son affaire.

Pauvre Mademoiselle ! Elle aurait donné beaucoup pour rattraper sa phrase imprudente ; mais le mal était fait. Les yeux agrandis de terreur, il me semblait voir devant moi un abîme sombre où je m'enfoncerais seule, désespérée... Et puis tout à coup du fond de cet abîme une lueur jaillit : Il me sembla que le Prince charmant se dressait à l'horizon et me criait : « Eh bien ! et moi ? ne suis-je pas là ? » J'allais oublier le Prince charmant ! Je n'avais rien à redouter. Si l'on me séparait de ma chère institutrice, il viendrait vite à mon secours, m'arracherait à ma prison et me mènerait vers elle, afin que ma joie soit parfaite.

..

Le lendemain du jour où Mlle Demène entrevoyait la possibilité de devoir se séparer de moi, elle reçut une lettre timbrée d'Italie qui avait fait de nombreux crochets avant de lui parvenir, car l'enveloppe portait plusieurs adresses biffées. Mademoiselle la regarda sans émotion.

— Qui donc, me dit-elle en souriant, peut se rappeler mon adresse d'il y a vingt ans... A cette époque j'étais dame pensionnaire dans un couvent. Voyez, c'est là qu'en premier lieu a été envoyée cette lettre avec la mention : « faire parvenir ». Je donnais des leçons... Sans doute, une de mes anciennes élèves s'est souvenue de moi...

A ce moment Ninou vint me chercher. La couturière était là, m'apportant une robe, et « Madame la Marquise » me faisait dire de me rendre chez elle, où aurait lieu l'essayage. Car le genre d'intérêt que me portait ma grand'mère ne variant point avec les années, une sorte d'élégance pompeuse m'était imposée — ce dont je me serais bien passée. Pour paraître au salon le jeudi, et quelquefois, depuis que j'étais grande, le dimanche soir, il me fallait être habillée au goût de la marquise, qui certes n'aurait pas été le mien.

Je suivis Ninou, sans éprouver la moindre curiosité de cette lettre qui, avant de parvenir à Mlle Demène, avait fait tant de chemin.

L'essayage se prolongea. La marquise, braquant son face-à-main sur ma personne devenue manne-

quin, ordonnait une correction, réprouvait un ornement. Et la couturière, tantôt agenouillée, tantôt redressée, épingleait, tirait, décousait, prenant, sans tourner la tête, les épingles que Ninou lui présentait.

Moi je pensais à autre chose, n'ayant même pas la distraction de me contempler dans la glace; l'essayage se faisait près du fauteuil de ma grand'mère, loin de tout miroir : Est-ce que mon opinion importait ? que la marquise fut satisfaite, cela devait suffire.

Lorsque libérée enfin je revins dans ma chambre, je retrouvai Mlle Demène assise à la même place, immobile, les yeux perdus dans le vague. L'enveloppe bariolée gisait sur le tapis, et dans les mains de mon institutrice je vis un feuillet où n'étaient tracées que quelques lignes.

A mon entrée Mademoiselle tressaillit, me regarda avec une sorte d'effroi et s'écria par deux fois : « Ah ! mon Dieu ! Oh ! mon Dieu ! » Puis se levant brusquement, elle replia la lettre, passa la main sur son front et murmura :

— Moi qui m'attarde... Moi qui m'attarde !...

Effrayée, je n'osais la questionner. Elle m'attira dans ses bras, m'embrassa et me dit sans préambule :

— Aidez-moi à préparer ma valise, Bérengère, je crois qu'il y a un train dans une heure.

— Vous partez ?

Sans en savoir davantage, j'éclatai en sanglots.

— Bérengère, voyons... ne pleurez pas ! Oh ! je vous en supplie, ne pleurez pas... Je suis déjà si bouleversée... ayez pitié de moi !

— Vous me quittez, Mademoiselle, vous m'abandonnez...

— Mais non ! — Je vous reviendrai, je vous le jure... Mon absence sera...

Elle s'arrêta hésitante, puis acheva :

— Je n'ose affirmer qu'elle sera très courte, cependant, hélas ! je le crains.

Je crus que son esprit s'égarait.

— Vous craignez de revenir... vous le craignez, Mademoiselle !

— Je veux dire... Ma chérie, je suis appelée auprès d'une personne très, très malade... si malade qu'elle ne sera peut-être plus de ce monde lorsque j'arriverai... là-bas. En ce cas je vous reviendrai immédiatement. Sinon je resterai auprès de cette personne jusqu'à sa fin, ou — si Dieu permet un mi-

racle — jusqu'à saguérison. Vous comprenez maintenant, Bérengère, pourquoi je crains de revenir très vite.

Je pleurais toujours. Je ressentais une enfantine et absurde peine à songer que Mlle Demène avait de par le monde quelqu'un qu'elle aimait assez pour me quitter sans un regret, à son appel, et — je le voyais bien — être bouleversée à la pensée de sa mort, au point de ne pas se préoccuper de mon chagrin. Déjà elle passait dans sa chambre, sonnait Ninou, et confiant à ma bonne le soin de préparer son bagage, elle s'en allait, pressée, annoncer son départ à grand'mère.

Une demi-heure plus tard, Mlle Demène montait en voiture. J'aurais bien aimé la conduire à la gare, mais elle ne le voulut point. Je restai impuissante à tarir mes larmes, malgré toute ma volonté et agacée à en crier par les efforts que tentait ma pauvre bonne pour me distraire. Au fond, quoiqu'elle n'eût plus d'hostilité contre mon institutrice, elle ne pouvait s'empêcher — je le voyais — de se réjouir d'un éloignement qui allait nous remettre en tête à tête.

Lorsque sonna la cloche du déjeuner, je me rendis, comme chaque jour, à l'office où je n'avais pas cessé de prendre mes repas; mon couvert n'était pas mis. Discrètement triomphant, le vieil Octave m'apprit que désormais, d'après les ordres de Madame la marquise, je prendrais place à table auprès de mes parents. Je dois avouer que cette *heureuse* nouvelle me consterna; mais la pensée de discuter la décision prise n'effleura même pas mon esprit. Je passai dans la salle à manger. Ma grand'mère et l'oncle Jean ne s'y trouvaient pas encore. Je me tins debout derrière la chaise préparée pour moi, me sentant l'appétit coupé autant par l'intimidation dont à l'avance je souffrais que par le chagrin d'avoir vu partir ma chère Mademoiselle.

Les murs de la salle à manger étaient entièrement revêtus de boiseries en chêne ciré. Le plafond à caissons portait, en reliefs dorés, les armoiries des Ville-Vieux alternant avec des fleurs de lis héraldiques; des filets d'or bruni soulignaient les moulures des panneaux. Les meubles avaient la même couleur que les boiseries, et des rideaux de panne chamois, encadrant les deux fenêtres, assombrissaient encore la sombre pièce. D'antiques magots chinois grimaçaient sur les consoles et les dressoirs

parmi des plats d'émail ou d'argent. Les chaises étaient hautes, carrées, recouvertes en cuir de Cordoue. L'ensemble ne manquait pas de beauté, mais c'était une beauté triste... Je regrettais l'office claire et gaie, avec ses vitres sans rideaux, son pavé de briques rouges et son sommaire mobilier de faux acajou. Je regrettais surtout ma compagnie, souriante et amicale, et dont l'inépuisable causerie faisait paraître brèves toutes les heures.

Octave, sous prétexte de mettre le dernier coup de main à son couvert, tournait autour de moi avec de bons sourires encourageants. S'il l'eût osé, l'excellent homme m'aurait tenu un petit discours de bienvenue; il ne put tout à fait s'en priver, et le résuma en une simple phrase murmurée d'un accent ému.

— Je suis bien content de voir Mademoiselle, enfin! à sa place... ou presque.

J'allais lui demander l'explication du mot *presque*, bien singulier, je n'en eus pas le loisir. Des pas lents, mais fermes, d'autres plus lourds, quoique plus rapides, sonnèrent sur les dalles du vestibule. Octave s'élança, ouvrit la porte à deux battants, et j'assisstai à l'entrée solennelle de Madame la marquise, ma grand'mère, et de mon oncle le marquis.

La marquise m'examina, fronça les sourcils et, de sa voix coupante, proféra :

— Depuis quand vient-on à table avec son tablier?

Je rougis jusqu'aux oreilles, et fébrilement détachai mes bretelles. Octave s'empressa de me débarrasser de ce pauvre chiffon de toile rose dont la vue offusquait grand'mère. Oncle Jean m'accorda un sourire et voulut bien excuser mon inadvertance. Je ne savais pas... on ne m'avait point prévenue.

— Ce soir, dit la marquise, vous aurez la bonté de changer de robe pour le dîner. Vous pourrez paraître aux déjeuners comme vous voilà.

— Bien, grand'mère.

Je mangeai mes œufs brouillés sans lever les yeux. Une pauvre petite roturière admise à la table de ses suzerains ne se fût pas sentie plus intimidée que moi — elle aurait sans doute été plus contente.

Peu à peu je repris mes esprits. Ma grand'mère s'étant assurée que je me tenais convenablement, ne coupant pas mon pain, n'essuyant pas mon assiette avec de la mie, ne buvant pas la bouche pleine, etc., se désintéressa vite de moi; elle et mon

oncle causèrent sans plus s'inquiéter de ma personne que des bonshommes chinois, remuant la tête du haut en bas quand Octave venait à frôler leur console. Je me pris à aimer ces vilains magots, à cause de ce hochement de tête qui avait l'air de s'adresser à moi. — C'était un signe d'amitié : « Bonjour, petite... On t'a donc arrachée à la nursery ? Il est plus que temps, te voilà grande ! » A part moi je répondais : « O vénérables mandarins, et vous, jeune dame en tunique verte, presque aussi laide que vos compagnons, comme vous devez trouver les heures longues sur vos étagères... et quel ennui pour vous de contempler deux fois par jour régulièrement la marquise et le marquis assis l'un en face de l'autre ! Evidemment cela doit vous amuser de me voir ici : je suis un visage nouveau. » Monologue absurde qu'un mot de l'oncle Jean interrompit. Il parlait de Mlle Poissonnier.

— J'ai l'intention d'aller aujourd'hui au château, annonça mon oncle en se servant à boire.

Il s'appliquait fort à ne point laisser tomber sur la nappe la facheuse gouttelette dont les maladroits constellent les abords de leur verre ; c'était un motif suffisant pour ne pas lever les yeux vers la marquise, et je pense qu'il le faisait durer. Moi je le regardai. Ses lèvres minces se serrèrent, plus minces encore. On eût dit que son nez s'allongeait, augmentant la courbe facheuse qui rappelait un bec d'oiseau de proie. Ma grand'mère, me semblait-il depuis que j'étais en âge de me rendre compte des choses, ne changeait pas — ou si peu ! Mon oncle, au contraire, me paraissait de plus en plus un mari d'âge disproportionné, quand j'évoquais, en le voyant, l'image toujours charmante de Nini Poissonnier. Il se voulait ; ses yeux qui jamais ne furent beaux, se ternissaient, striés de veines rouges ; ses cheveux, grisonnant fort aux tempes, disparaissaient sur le haut du crâne ; chaque jour leur débandade s'affirmait et mon oncle « ramenait » désespérément sans pouvoir masquer les désastres.

Mon pauvre oncle Jean ! Je ne ressentais aucune pitié pour votre vieillissement, d'abord parce que je ne vous aimais pas beaucoup, — pourquoi vous aurais-je aimé ? mon instinct d'enfant m'avertissait trop que vous ne m'aimiez pas. Le manque de pitié chez moi venait aussi de ce que, à l'âge où j'étais, le souci qu'ont les personnes mûres de se prolonger

paraît inutile et risible. Pour moi, oncle Jean a toujours été un vieux monsieur... Alors que pouvait lui importer de le paraître davantage !...

Par une miséricordieuse et condescendante bonté de la Providence, les limites de la jeunesse sont fées, et paraissent reculer devant nous à mesure que nous en approchons. Il en est ainsi, je pense, afin que les très jeunes se hâtent d'utiliser le temps de la jeunesse qui leur semble si court et aussi — et surtout — pour que le goût, le courage de vivre se renouvelle dans les cœurs après les premières étapes, et qu'on ne ressente pas trop tôt la désolante certitude de n'avoir plus devant soi que le chemin du retour. Ainsi longtemps, longtemps on peut croire aller de l'avant encore... et qu'on aura loin à aller.

— Ces femmes... murmura la marquise.

Elle n'acheva point sa pensée, qui devait être sans bienveillance, ma grand'mère songeant aux dames Poissonnier.

Oncle Jean proposa :

— Si j'emménais Bérengère ?

— Tu es complètement fou, répondit la marquise. Je fus un peu de son avis, tant cette proposition de mon oncle était imprévue, allait à l'encontre de tout le passé.

Moi sortir avec le marquis et pour aller chez les Poissonnier, alors qu'on a toujours refusé à Nini de m'envoyer au château parce qu' « une jeune fille ne va pas dans le monde tant qu'elle n'a pas terminé son éducation » ? A quoi songeait donc le marquis ?

— J'ai mon idée, dit-il.

J'aurais voulu la comprendre, cette idée ; elle m'inquiétait. Elle inquiéta aussi la marquise, dont le regard perçant cherchait les yeux de son fils. Mais lui, obligé d'abandonner la carafe, s'obstinait à présent dans l'examen de son rond de serviette en argent armorié, comme si pour la première fois il en voyait les ciselures.

— J'ai commandé une voiture, reprit le marquis ; la promenade est jolie, cela procurerait une distraction à Bérengère.

— Une distraction ! Depuis quand lui faut-il des distractions ?

Ma grand'mère suffoquait.

Octave, si ses gestes se poursuivaient corrects, précis, tels que les réclamait son service, ne pouvait

commander à son visage ; et son bon regard de chien fidèle se posait sur moi effaré, trahissant son émoi. Nous étions tous les trois aussi stupéfaits, aussi bouleversés, pour des raisons différentes, de la proposition du marquis.

Il tenait à cette mystérieuse « idée », car il insista de nouveau.

— Cette enfant ne peut toujours rester dans les jupes de sa bonne ; son éducation doit être achevée, elle sera toujours assez savante. D'ailleurs son institutrice partie...

— Elle reviendra ! répondit ma grand'mère, dès que la personne au chevet de laquelle on l'a appelée sera hors de danger... ou morte.

— Qui est cette personne ? Une parente ?

— Je n'ai pas voulu questionner Mlle Demène. Après que nous l'avons eue tant d'années sous notre toit, je n'en suis plus à la suspicion vis-à-vis d'elle. M. le Doyen l'a en très haute estime : cela me serait un garant de plus s'il en était besoin. Ses secrets de famille, ne pouvant m'inquiéter, ne m'intéressent pas.

Je baissai la tête pour tâcher de cacher les larmes qui me gagnaient au nom seul de Mlle Demène. Mon Dieu, où était-elle à cet instant, ma chère, mon unique amie... Hélas ! dans ma hâte de repousser le tablier proscrit, j'y avais laissé mon mouchoir et mes larmes jaillissaient malgré moi ! Ce fut une catastrophe.

La marquise vitupéra contre la sensiblerie, les exagérations de sentiment et les enfants mal élevées qui se mouchent dans leur serviette. Je l'entendis affirmer que si « cette personne » me permettait d'avoir pour elle une affection si sollement excessive que je ne puisse supporter un éloignement momentané sans pleurer comme une sotte, cet éloignement serait rendu définitif.

Je me demande comment je ne ripostai pas aussitôt par la phrase qui me monta aux lèvres et me paraissait l'expression juste — sinon réfléchie — de ma volonté. « Si Mademoiselle ne revient pas, je partirai. »

Fort heureusement je ne dis rien, et la marquise ne soupçonna point la révolte qui bouillonnait en moi. Elle me congédia au dessert, et je me sauvaï dans ma chambre où Ninou, prévenue par Octave, me rejoignit pleurant aussi, sans savoir pourquoi,

sans doute pour ne pas perdre l'occasion de pleurer.

Je séchais mes yeux, la suppliai de se consoler et je décidai d'écrire à Mademoiselle. J'allais lui conter ce qui s'était dit... oui, tout ce qui s'était dit... Je voulais tenir pour ma chère absente une sorte de journal, précis jusqu'aux moindres détails, et que je lui enverrais dès qu'elle m'aurait, suivant sa promesse, écrit elle-même; pour l'instant je ne savais pas son adresse. Je m'aperçus que j'ignorais jusqu'au nom du pays où elle se rendait... et je me sentis glacée à la pensée qu'il me serait pour l'instant impossible de la rejoindre.

Je venais à peine de commencer ma lettre lorsque — fait inusité — Octave se présenta chez moi. Il venait de la part de la marquise m'apporter l'ordre de revêtir ma toilette des grands jours et de me préparer à accompagner mon oncle chez les Poissonnier.

Je restai sans voix! Le marquis avait donc convaincu sa mère de l'excellence de son « idée ».

J'ai avoué n'avoir pas beaucoup chéri mon oncle; je fus cependant charmée de l'accompagner. Eût-il été cent fois plus antipathique, peu m'importait. Il m'arrachait à ma réclusion, m'ouvrirait la porte de l'inconnu... Il brisait ma cage!

En un moment je fus prête, coiffée de mon mieux, ne souffrant pas trop de l'élégance surannée de ma mise, faute de comparaison.

Mon oncle m'attendait dans la cour. Il tenait à la main une rose qu'il m'offrit avec une grâce un peu vieille-cour tout à fait réussie; lui-même avait fleuri sa boutonnière d'un géranium ponceau. J'attachai la rose à mon corsage et remerciai mon oncle sans timidité. Je ne sais d'où me venait l'impression que tout à coup les rôles changeaient, et que la petite fille recluse et délaissée prenait l'avantage sur ce marquis autoritaire et dédaigneux. Je ne me trompais pas. Le changement si soudain d'attitude chez mon oncle Jean venait de son « idée »; et son idée était que je pouvais beaucoup — que je pouvais tout — pour lui, moi chétive.

Il ne me le dit pas, naturellement; mais je ne tardai guère, mise en éveil par tant d'amabilité, à le comprendre, dès les premiers mots qu'il m'adressa lorsque nous fûmes installés dans la victoria de louage qui nous attendait devant le portail; mon oncle me complimenta sur ma bonne mine : « Je

devenais une jeune fille, — une gentille jeune fille, il se plaisait à le constater. Jusqu'à présent mes leçons, les promenades faites avec mon institutrice suffisaient à remplir ma vie ; les enfants d'ailleurs ignorent l'ennui. Mais en grandissant je ne pourrais manquer de trouver monotone et sombre l'existence entre ma grand'mère, excellente mais austère, Mlle Demène, une vieille femme aussi, et mon oncle, lui-même... »

Ici le marquis se reprit pour constater que de cœur et d'esprit, du moins, il avait su garder sa jeunesse ; c'est pour cela qu'il compatissait mieux à la mélancolie qui ne pouvait manquer de m'atteindre, puisqu'elle l'atteignait bien, lui, cependant un homme raisonnable.

J'écoutais ahurie, me demandant où le marquis voulait en venir. Une idée folle traversa mon esprit : est-ce qu'il allait me proposer un mari par hasard ? Allions-nous rencontrer au château un beau jeune homme ? voilà ce que l'on gagne à lire des romans... Je savais qu'à partir de sa quinzième année une jeune personne est autorisée par la loi à convoler. Naturellement, je n'admis pas une seconde l'idée de voir le marquis m'imposer un mari de son choix, — je le supposais déjà odieux, — et ne laisserais pas prendre ainsi la place du beau Prince Charmant que le destin me tenait en réserve ; mais enfin, quoique résolue à repousser le protégé de mon oncle, je ne fus pas outrée contre lui. J'étais une petite fille qui pour la première fois se voyait prise au sérieux. Malgré moi j'étais flattée.

Enfoncée dans la voiture, le nez levé vers le ciel délicieusement bleu, clignant des paupières, j'évitais de regarder mon voisin qui s'embrouillait dans ses phrases. Je songeais : « Est-ce là « l'idée » dont il parlait à table et que grand'mère a trouvée bonne, puisque je suis ici de par sa volonté ? » Je pensais aussi : « Que dirait Mademoiselle de tout cela ? »

Le marquis, prenant son parti d'être moins obscur, précisa son discours. Il m'avertit qu'il allait m'honorer d'une très mystérieuse confidence : un secret qu'il me conjurait de ne divulguer à quiconque et que nul ne soupçonnait certainement.

J'abaissai les yeux sur mon oncle. La curiosité me désarmait ! un secret, un mystère... confié à moi seule, entre tous et toutes, par mon oncle ! Cela devenait passionnant — et déroutant. — Allais-je

apprendre qu'un inconnu, m'ayant aperçue à la promenade, se mourait d'amour pour moi? — ô les romans.

J'avais grand tort de m'émuvoir, le marquis remit les choses au point. Il songeait simplement à mettre un peu de joie, un peu de gaieté dans notre demeure, en donnant à grand'mère une charmante belle-fille qui pour moi serait une compagne, une amie.

— Ah! m'écriai-je sans ménagements, Nini!

Oubliant qu'il venait de m'annoncer la révélation d'un mystère inconnu de tous, mon oncle ne put point autrement consterné de me voir deviner si vite le nom de sa bien-aimée.

Oui, il pensait que Mlle Poissonnier ferait une délicieuse marquise... mais il craignait que l'austérité de la maison, la sévérité de la marquise n'effarouchassent la jeune fille, et il pensait que ma présence serait capable peut-être de la rassurer, surtout si je voulais bien lui témoigner l'amitié qu'il savait que j'avais pour elle, et lui dire que mon oncle était... n'était pas...

Fallait-il qu'il fut épris, le malheureux, pour se confier ainsi à moi! A moi que, jusqu'alors, il avait traitée si froidement, en étrangère — que dis-je! en intruse.

— Ne serais-tu pas contente, Bérengère, d'avoir près de te<sup>z</sup> cette jolie tante qui t'aime déjà?

— Très contente, mon oncle.

C'étaient à peu près les premiers mots que je prononçais depuis notre départ de l'hôtel, ma première réponse à toutes ses phrases embrouillées. Certes, ce n'était point un engagement et mon accent manquait d'enthousiasme. C'est que je me rappelais les paroles de la marquise penchée sur le lit où elle me croyait évanouie, la nuit de l'incendie : « Asphyxiée... tu ne serais plus forcé d'épouser une Poissonnier. »

Heureusement nous arrivions au château.

Au tennis, installé le long de l'avenue, près de l'entrée, Mlle Poissonnier et un groupe de jeunesse s'activaient à lancer des balles. En m'apercevant, Nini laissa tomber sa raquette et courut vers la voiture que mon oncle faisait arrêter. Elle m'accueillit avec un tel élan, m'e fit une telle fête, que ma timidité s'envola et que j'oubliai tous les discours du marquis, ma rancune contre lui et la raison de ma venue; je me contentai d'être joyeuse et je rendis

à la bonne Nini ses baisers avec une effusion sans calculs.

— C'est moi, disait M. de Ville-Vieux, essayant de tourner vers lui l'attention de la dame de ses pensées, c'est moi qui ai eu l'idée d'amener cette enfant... Ma mère s'y opposait; mais il me semble qu'un peu de distractions ne peut que lui être favorable. Et puis, je savais, mademoiselle Ernestine, vous faire plaisir; vous aimez Bérengère et, de son côté, elle a pour vous une admiration... elle vous adoré!...

Il me sembla — je n'en jurerais pas cependant — que mon oncle vénérable achevait dans un murmure uniquement destiné à Mlle Poissonnier : « Elle n'est pas la seule! »

L'après-midi s'écula pour moi comme un rêve. Je ne connaissais pas les jeunes joueurs de tennis, mais au salon, où Nini m'entraîna bientôt, je retrouvai des visages de connaissance. Il y avait les demoiselles de Priselin, à peine plus vieilles, si pareilles à toujours que l'on aurait pu les croire enchantées comme la Belle au bois dormant, sur qui les années passaient sans apporter une ride. Leurs vêtements, leurs chapeaux aussi, semblaient bénéficier du prodige; car si l'usure de leur garde-robe les contraignait à la renouveler, elles s'appliquaient à recopier si parfaitement les toilettes abandonnées qu'on s'apercevait peu du changement.

Je vis aussi Mme d'Ornge, plus pâle, plus glacée, plus sévère que jamais. Son regard inquisiteur ne m'abandonna pas une seconde. Je tremblais à la pensée qu'elle recueillait chacune de mes paroles, guettait chacun de mes gestes afin de les rapporter à grand'mère, lors de sa prochaine visite à la marquise.

J'eus la malencontreuse idée de demander à Nini de jouer pour moi ses valses. Elle y consentit le plus gentiment du monde; mais chacune des jeunes filles présentes dut faire montre de son talent réel ou supposé. Il y avait là Madeleine Onoch, la fille du médecin, qui chantait avec un petit filet de vinaigre très exercé; Janie Brunot, une grosse personne rougeoade, vulgaire, amie d'enfance de Nini, qui chantait, en s'accompagnant, des airs d'opéra; elle avait un fort contralto et, le morceau achevé, répondait aux compliments par des soupirs résignés, disant qu'elle avait manqué sa vocation qui l'appelait à la scène. Moi je trouvais tout cela

admirable et me sentais au septième ciel, lorsque Nini — la cruelle — me jeta aux enfers. Ne prétendait-elle pas me faire exécuter mon petit morceau, moi aussi ? Je me défendis en désespérée.

— Bérengère, dit Ernestine, a comme professeur M. Popfer, vous savez, ce petit bonhomme blondasse qui a l'air d'un Allemand...

Je surpris des moues de dédain.

— Oui, il a l'air d'un Allemand, dit Mme d'Oronge, et j'ai toujours regretté que Mme de Ville-Vieux l'ait donné comme maître de piano à Bérengère. Cette chère amie s'est laissé entraîner par le désir de faire une bonne action, le pauvre homme est dans la misère. Mais je suis persuadée qu'il enseigne fort mal.

Je me levai sans hésiter davantage; je n'avais presque plus peur.

— Madame, osai-je dire, M. Popfer est Alsacien. Mlle Demène, qui s'y connaît, je crois, lui trouve beaucoup de talent, mais je suis, je le crains, une très médiocre élève et je ne voudrais pas que vous jugiez par moi du professeur.

J'avais débité mon petit discours tout d'une haleine. Réprimant les battements de mon cœur, j'allai m'asseoir au piano. Je jouai de mémoire, selon l'habitude que m'en donnait ce brave M. Popfer, une « Réverie-fantaisie » composée par lui. Il y avait de tout dans ce morceau : de la joie triomphante et du désespoir, des chants dans la nuit et des carillons de cloches, des soupirs et des rires. Enfin chacun y pouvait trouver l'écho de son humeur. Et c'est pourquoi, je pense, il plut.

Je ne sais vraiment par quel miracle j'eus le courage d'affronter ce public considérable pour moi. Le désir de défendre la réputation d'artiste de M. Popfer me donnait aussi bien de la force. J'étais dans l'arène.

On m'applaudit. Des dames m'embrassèrent ; mon oncle lui-même s'approcha pour approuver. Il est vrai qu'à ce moment Nini se trouvait à côté de moi.

— Vous devriez, nous dit le marquis, faire de la musique ensemble.

— Je ne demande pas mieux, assura Mlle Poissonnier, nous jouerons à quatre mains.

Je vis briller les petits yeux de mon oncle Jean ; son « idée » positivement avait du bon : Comme

trait d'union je pouvais rendre des services appréciables.

— M. Popfer, dis-je, désireuse de ramener l'admiration à mon professeur, joue aussi du violon ; il va me donner bientôt des leçons d'accompagnement.

— Mais j'en prendrai, affirma Nini.

— Moi aussi, déclara Mlle Brunot.

Que j'étais contente !

Tant de nouveauté, tant d'émotions imprévues ne me faisaient point oublier Mlle Demène, et ma pensée, à tout instant, poursuivait la voyageuse.

Je me demandais : « Où est-elle ?... songe-t-elle à moi ? »

Sans doute pour le récompenser de m'avoir amenée, Nini se montrait particulièrement aimable envers le marquis. Cela fit que le pauvre vieil amoureux prolongea outre mesure notre visite au château.

Les usages provinciaux autorisent, du reste, ces installations chez autrui durant les après-midi entières, surtout lorsqu'on est « à la campagne », cette campagne serait-elle aux portes de la ville. Nous revînmes à la nuit tombante.

Oh ! le délicieux retour pour tous deux !... Assis côte à côte et séparés par l'abîme de nos songeries, nous ne parlions pas. Mon oncle devait se remémorer tous les motifs d'espérance puisés dans l'inhabituelle affabilité de Mlle Poissonnier. Et moi, renversée sur les coussins de la victoria, je guettais au ciel pâlissant la première étoile, et me croyais emportée par une course féerique vers un horizon merveilleux. Je ne me reconnaissais plus... Le fait, si banal, si peu intéressant pour toute autre, d'avoir passé quelques heures en contact avec mes semblables, d'avoir frôlé d'autre jeunesse, d'avoir osé parler à des étrangers, démontrant être mise en évidence, tout cela constituait pour moi, pauvre recluse, un ensemble de nouveautés troublantes, grisantes. Je me sentais différente de la petite Bérengère dédaignée que j'étais ce matin encore. On m'avait applaudie, trouvée charmante : propos recueilli sur les lèvres d'un jeune homme blond, confiant cette opinion, assez haut pour que je l'entendisse, à Mlle Onoch à qui cela ne parut causer aucun plaisir.

Si je n'ai point parlé de la partie masculine de la

société, c'est qu'elle ne m'intéressait guère. Outre le vieux M. d'Oseraie et deux ou trois cavaliers à peine plus fringants, il y avait là quelques jeunes gens, — les premiers dont j'approchais, — et qui, pour cette raison, auraient dû me paraître fort bien. Mais non, j'avais compris de suite, au premier coup d'œil, que parmi eux ne se trouvait pas mon beau Prince Charmant. Ils n'entraient pour rien dans la griserie de cette journée.

Nous suivions une route droite, étirée comme un ruban gris entre les liserés verts de ses haies très basses. A notre gauche la plaine s'étalait embrumée de vapeurs argentées qui montaient des prés humides. A droite, un mamelon boisé, tel un animal fantastique, arrondissait sa sombre échine irrégulièrement hérissée de taillis, sur l'horizon rose encore du couchant. En face de nous pointaient les clochers de la ville.

Nous croisions du bétail qu'on ramenait des champs. Des jeunes filles, en groupes rieurs, nous hélaient, audacieuses. Un peu de vent passait, chargé de cette odeur indéfinissable qu'avive la fraîcheur du soir. Et soudain, au-dessus de la ville, dans le ciel devenu plus clair, un globe empourpré surgit, s'éleva, pareil à une monstrueuse orange.

Madame la Lune !...

Elle monta, monta... et, à mesure, son or s'atténua.

Madame la Lune ! Je l'aimais toujours de tendre, de puérile dilection, l'idéale confidente de mon enfance délaissée. Il me parut qu'elle me souriait, heureuse de me voir heureuse et, sans plus songer à la présence de mon oncle, ainsi que lorsque j'étais toute petite, j'envoyai un baiser, là-haut.



J'écrivis à mon institutrice une lettre-journal dont j'accumulais tristement les feuillets dans un tiroir.

Mademoiselle, manquant à sa promesse, ne me donnait pas signe de vie... Une semaine entière s'écoula sans nouvelles.

Enfin je reçus une simple carte postale de Mlle Demène. Peut-être allait-elle ainsi au-devant des rigueurs de ma grand'mère, qui n'aurait probablement pas toléré qu'une lettre me parvint sans être

auparavant ouverte et lue par elle. Mais alors je ne songeai point à cela, et j'éprouvai une déception d'autant plus vive de la banalité de ce message que Mademoiselle n'y joignait aucune adresse. « Je ne vous oublie pas, ma petite Bérengère, m'écrivait-elle, et serai bien heureuse de vous revoir; mais je ne puis encore vous donner la date de mon retour. » Elle terminait en m'embrassant. Si le timbre m'apprenait qu'elle était en Italie, par une taquine complicité du Destin le cachet de la poste, tout à fait brouillé et empâté, ne me permit pas d'en savoir davantage. On aurait dit, vraiment, que Mademoiselle avait suborné l'employé pour que rien ne puisse me permettre de percer le mystère dont elle s'enveloppait.

Mlle Demène ne désirait donc pas recevoir de mes nouvelles, bien qu'elle me témoignat tant d'affection?... Je fus sur le point de douter d'elle et, dans ma colère, je mis en miettes ma trop longue et inutile missive; après quoi je sanglotai de désespoir de l'avoir détruite. Il me restait la ressource de la recommencer, ce que je fis sur l'heure, bien entendu. Cela m'occupa heureusement.

Une semaine encore s'écoula. Je me mourais d'ennui! Par un scrupule de convenance, ma grand'mère avait trouvé bon d'interrompre mes leçons de piano pendant l'absence de mon mentor. Pauvre innocent M. Popfer! Il perdit ainsi quatre cachets, et mon isolement en fut plus lourd. Le jeudi Mme Poissonnier vint seule, Nini avait la migraine. Tout se réunissait pour me navrer.

Le dimanche soir, je fus admise un instant au salon après le dîner. On tardait à se mettre au jeu; une certaine effervescence régnait dans le petit cercle, il s'agissait de M. le Doyen. Une fois de plus cet excellent homme venait de refuser de l'avancement, préférant ne pas quitter ses ouailles.

— Je n'ai aucun mérite, je vous assure, répondait-il aux félicitations, aux élans de gratitude dont on l'accabloit. Mon refus d'un peu plus d'honneurs ne me gagnera pas le ciel, puisque je ne le fais point en esprit de pénitence!

Je me sentis heureuse pour ma part de penser que notre vénérable Doyen ne nous quittait pas. Il m'avait connue tout enfant, s'intéressait à moi et je savais que Mlle Demène l'appréciait fort. Ce serait bien assez de perdre le bon abbé Laurent. On

parlait depuis quelque temps pour lui d'une petite cure en un pays perdu, où son tendre cœur d'apôtre trouverait certes à exercer la charité sans mesure, telle qu'il la comprenait. Je crois que notre Doyen, effrayé de voir cette candide générosité livrée à elle-même sans une volonté impérieuse pour la modérer, usait de son influence en haut lieu pour conserver le plus longtemps possible son vicaire, et ce n'est pas le pauvre abbé qui protesterait jamais. Ici ou là, en attendant le Paradis, peu lui importait, du moment qu'il avait à sa portée du bien à faire.

Ayant enfin tout dit pour l'instant au sujet de l'avancement refusé par notre pasteur, on se décida à battre les cartes. Tandis que les partenaires s'installaient, sur un signe de ma grand'mère je m'esquivai, remontai dans ma chambre que la lune éclairait encore. Elle allait bientôt disparaître, déjà tout « ébréchée », comme disait Ninou, et je pensais au disque rayonnant qui avait paru me sourire à mon retour du Château-neuf. Ce soir-là, je me croyais pour toujours échappée de ma prison, libérée... et cela n'avait été qu'un éclair à l'horizon, une fenêtre vite refermée... J'étais replongée dans mon cachot dont nul ne viendrait m'arracher ; tous m'y abandonnaient, tous, même Mlle Demène !

Le lendemain, une carte, datée cette fois de Nice, m'annonçait le retour prochain de Mademoiselle et, deux jours plus tard, une lettre adressée à la marquise nous apprenait que mon institutrice serait là le samedi soir.

Dans cette lettre que grand'mère voulut bien me communiquer, pas plus que sur les cartes par moi reçues, Mademoiselle n'avait transcrit son adresse.

Cette semaine me parut interminable. Mon oncle ne sachant comment interpréter la « migraine » de Nini, craignant sans doute un parti pris de l'éloigner, n'osa retourner au château ; et mon espoir d'y aller sans tarder s'évanouit. Cela m'eût été bien agréable de me distraire de mon attente ! Comme il faisait très beau, je descendais souvent au jardin ; j'allais revoir mon ancienne plate-bande dont je conservais la propriété en titre, mais que j'abandonnais aux soins plus éclairés et moins audacieux du jardinier. Ah ! qu'il vieillissait donc, le pauvre Boniface ! Il parvenait à enlaidir encore chaque jour un peu plus, ce qu'on aurait cru depuis longtemps

impossible; mais je n'y prenais point garde. Je l'aimais bien; avec ses fleurs, son vivier où je barbotais et sa brouette dans laquelle je m'étais si souvent fait traîner le jeudi, lorsque grand'mère et l'oncle Jean, retenus au salon, ne pouvaient me voir et nous gronder tous les deux, Boniface représentait les bribes de gaieté, les pâles plaisirs de ma morose enfance. Et maintenant, c'était moi qui mettais de la joie dans l'existence du bonhomme.

Vieux garçon, vivant rechigné dans une bicoque attenante à l'orangerie, ne fréquentant les autres domestiques que pour les repas, notre jardinier devenait, je crois, misanthrope au milieu de ses fleurs qu'il chérissait pourtant. Mais son visage renfrogné s'éclairait toujours pour moi d'un sourire de tendre admiration, de pitié aussi peut-être, qui sait... Et au risque d'affronter les foudres de la marquise, les roses les plus superbes, les premiers échantillons d'espèces nouvelles étaient pour moi. Il me les envoyait par Ninou; adroite complice, elle leur faisait traverser, sous le voile de linge empesé ou dans les plis de son tablier, la zone dangereuse du rez-de-chaussée où errait fréquemment la marquise. Une fois dans ma chambre, les fleurs ne risquaient plus de courroucer le regard de ma grand'mère; jamais, au grand jamais, Mme de Ville-Vieux ne franchissait mon seuil.

Mademoiselle n'ayant pas spécifié l'heure de son arrivée, je vécus la journée du samedi tout entière dans une fièvre d'impatience. Vers le soir je fus tout à fait persuadée qu'elle avait manqué son train ou changé d'avis; peut-être ne la reverrions-nous plus!... Une dépêche allait nous l'apprendre... Mais non! A l'instant même où Octave mettait en branle la cloche pour le « premier coup » du dîner (du souper, comme disait la marquise), Mademoiselle survint! Octave, qui d'avance avait ses ordres, l'avertit que son couvert serait mis désormais à la salle à manger en face du mien. Mademoiselle eut tout juste le loisir de quitter sa robe de voyage, bien gênée par mes effusions, que je n'entendais pas remettre. Toute ma joie en fut gâtée. Pour elle, je suis certaine à présent que cette diversion lui fut agréable; elle pensait bien que je l'accablerais de questions dès que nous serions seules.

— Et vous, petite fille, qu'êtes-vous devenue pendant mon absence?

— Vous le sauriez, méchante, si vous n'aviez pris soin de me cacher votre adresse. Je n'ai pu vous envoyer la longue lettre, le journal, que j'écrivais pour vous, presque heure par heure!

— Vous me le donnerez, Bérengère, et je le lirai avec plaisir.

— Pourquoi n'avoir pas envoyé votre adresse ? insistai-je un peu boudeuse.

— Vraiment, je ne vous l'ai pas envoyée ! c'est extraordinaire... voici le second coup de cloche... descendons bien vite.

Lorsqu'elle fut assise en face de moi, je considérai mieux ma chère institutrice. Elle me parut très fatiguée, le visage creusé, les traits tirés; mais ses yeux étaient plus lumineux encore et plus tendres lorsqu'ils se posaient sur moi. Mon oncle, je dois lui rendre cette justice, fut envers elle parfait de courtoisie; ma grand'mère dissimulait mal un air harassé. Après lennui de ma présence auquel on commençait à s'habituer, cette présence étrangère devait l'horripiler. Mlle Demène sut être causeuse sans excès, intéressante sans discourir.

— En somme, où êtes-vous allée ? demanda la marquise, oubliant sa profession de foi de discréption absolue.

Mlle Demène parut surprise que nous l'ignorions. Elle avait été à Rome, appelée par son frère très malade, ne l'avait-elle pas dit ? J'eus un sursaut, la marquise elle-même ne cacha point son étonnement et le marquis s'écria, presque choqué :

— Quoi, Mademoiselle, vous aviez un frère ?...

— Je l'ai encore, grâce à Dieu, répond en souriant Mademoiselle. Je craignais, d'après ce qu'on m'en écrivait, de n'arriver près de lui que pour assister à ses derniers moments; mais on s'était exagéré le danger, le voici remis. Mon frère vient de passer de longues années à l'étranger; maintenant il est à Nice où je suis allée l'installer avant de revenir.

— Est-il marié ? demanda la marquise.

Je suis persuadée qu'elle posait cette question sans y attacher la moindre importance; et cependant les traits de Mademoiselle s'altérèrent. Elle eut une hésitation, une légère hésitation que je fus seule à remarquer, parce que j'étais seule à l'écouter avec un intérêt passionné. Je la remarquai aussi parce que les yeux d' mon institutrice rencontrèrent les miens, et qu'ils ne parurent anxieux, presque interro-

gateurs. On eût dit que Mlle Demène attendait de moi l'indication de ce qu'elle devait répondre.

— Il n'est pas marié.

— J'avais cru comprendre, reprit ma grand'mère, qui décidément renonçait à sa dédaigneuse indifférence, que vous n'aviez plus de famille.

— Je n'ai que mon frère.

— Comment s'appelle-t-il ? demandai-je.

C'était bien une curiosité de petite fille ! Voilà qui, pas plus que la question de grand'mère « est-il marié ? », n'était fait pour embarrasser, et cependant je vis le pâle visage de Mademoiselle se colorer. Elle s'efforça de rire.

— Cela vous intéresse, Bérengère ?

— Quelle sorte interrogation, dit mon oncle ; comment se nommerait le frère de Mlle Demène, sinon Demène ?

Ne quittant pas du regard Mademoiselle, je vis au fond de ses yeux s'allumer une petite lueur malicieuse et je pensai qu'elle se moquait de moi. En y songeant aujourd'hui je comprehends qu'elle se moquait plutôt du marquis.

— Je voulais dire son nom de baptême...

Cette fois, Mademoiselle répondit sans hésiter :

— Jacques.

Et puis, voulant en finir d'un coup avec ces curiosités harcelantes, Mademoiselle nous apprit brièvement que ce Jacques était son cadet, que — pas très vieille cependant — leurs parents étant morts, elle lui avait tenu lieu de mère. Elle dit sa joie profonde à le savoir hors d'affaire — et de toutes façons — car il rapportait de ses voyages une petite fortune assurant son avenir.

— Peut-être voudra-t-il vous appeler près de lui ?

Je crus démêler dans l'accent de mon oncle une sorte d'espoir. En quoi donc le gênait ma chère Mademoiselle ? J'eus envie de sauter aux yeux de M. de Ville-Vieux, griffes dehors. Eh bien ! qu'il rappelle sa sœur, ce M. Jacques qui aurait mieux fait de rester au bout du monde, et il sera bien étonné de me voir arriver avec elle... Oui, je la suivrai si elle s'en va ! une fois de plus je me l'affirmai, tentée de le proclamer à haute voix.

— Oh ! non, répond en souriant Mademoiselle, il ne me rappellera pas... à moins qu'il ne retombe malade, ce qu'à Dieu ne plaise !

— A la bonne heure, m'écriai-je, qu'il vienne plutôt vous voir ici...

La marquise me regarda, l'air suffoqué de ma hardiesse. Depuis quand les jeunes personnes parlaient-elles avec ce ton décidé?...

— Hélas! soupira Mademoiselle, je ne pense pas qu'il vienne... du moins de bien longtemps, peut-être jamais.

On se levait de table, et Mademoiselle ne fut plus interrogée sur ce frère si soudainement révélé.

..

Je repris mes leçons de piano et je crois vraiment que je fus en danger d'être embrassée — oh! bien paternellement — par ce cher M. Popfer, qui ne savait comment me témoigner sa gratitude. Après m'avoir entendue chez les Poissonnier et sur ce que j'avais dit du talent de violoniste de mon professeur, Mlle Brunot vint lui demander des leçons d'accompagnement et deux amies de Mlle Brunot allaient, la prochaine semaine, suivre cet exemple.

— Je n'oublierai jamais ce que je vous dois, mademoiselle Bérengère! Et si je pouvais, si je pouvais un jour... si j'étais assez heureux pour vous être utile, à mon tour, en quoi que ce soit... s'il m'était donné de vous rendre ne fût-ce qu'un léger service...

Un léger service, monsieur Popfer! vous ne vous doutiez pas de ce que serait ce léger service... et que vos grandes mains aux doigts spatulés à force d'avoir frappé des touches et pincé des cordes, devaient m'apporter le bonheur... tout le bonheur! Vous avez été l'envoyé du ciel, vous avez remplacé les séraphins aux ailes de lumière des époques bibliques, qui transmettaient aux humains les messages du bon Dieu. Oui, monsieur Popfer, en dépit de votre physique, vous tîntes à un moment de votre vie un rôle de séraphin, ô cher, cher et ridicule et sublime monsieur Popfer!

Mais suivons l'ordre des faits...

Mmes Poissonnier revinrent voir ma grand'mère, tout exprès, me confia Nini, pour obtenir d'elle la promesse de m'envoyer désormais au château tous les mardis sans y manquer; le mardi était le jour de réception de ces dames. Nous avions devant nous de longues semaines de voisinage, les Poissonnier, cette année, ayant avancé au mois de juillet

leur séjour à la campagne et devant le prolonger plus longtemps que de coutume. Bonne fille, Nini acceptait gaiement cette décision.

— Mon père, disait-elle, prétend que nous avons tellement dépensé cet hiver, qu'il nous faut faire des économies pour rattraper cela.

Comme elle annonçait la chose en riant et que Mme Poissonnier haussait les épaules en murmurant : « la folle ! » on se garda bien de croire un mot de cette abracadabrante nouvelle : les Poissonnier contraints de faire des économies ! Leur fortune grossie par la légende, ainsi qu'il en arrive presque toujours, était la gloire du pays ; grâce à eux, Pont-au-Bourg possédait son petit Crésus. Les Poissonnier étant étiquetés archi-millionnaires, archi-millionnaires ils devaient demeurer. L'idée d'un ébranlement possible dans cet édifice doré ne fut pas admise un instant. D'ailleurs il tombait sous le sens que s'il se fut agi du vrai motif de leur prolongation de séjour à la campagne, Mlle Poissonnier, au lieu de l'avouer, aurait pris la peine de choisir un prétexte, tandis que c'était cela le prétexte, restait à découvrir la véritable raison ; elle apparut aux Pont-au-Bourgiens précise, aveuglante comme toute vérité : M. et Mme Poissonnier contraignaient leur fille à demeurer dans le voisinage du marquis, avec l'espoir que cette petite coquette finirait par se laisser toucher et consentirait à devenir marquise. D'aucuns hasardaient que le consentement était déjà donné par la jeune fille sans qu'on voulût le dire, et qu'entre ces promis mal assortis commençaient des fiançailles secrètes. Je recueillis ces potins de la bouche de Ninou, qui les tenait de la cuisinière. *Tout le marché*, paraît-il, s'occupait de l'événement, les opinions des cordons bleus et des bonnes étant le fidèle écho des opinions de leurs maîtres. Ninou ajoutait que notre cuisinière désapprouvait ce mariage qui n'apporterait que du « tintouin » ; tandis qu'elle, Ninou, en aurait été satisfaite, la « demoiselle de la Poissonnière » paraissant une gentille personne qui m'aimerait bien. Ninou ne pouvait s'empêcher de glaner ainsi à mon intention des cancans. Il est de bon ton en ce cas d'imposer silence au serviteur trop bavard et de rétablir les distances ; mais quelle distance pouvait exister entre la chère vieille, si longtemps seule à me choyer, et le pauvre petit oiseau tombé du nid

qu'elle avait réchauffé contre son cœur ! L'on n'a vraiment pas grand mérite à mépriser les nouvelles montées des offices, lorsqu'on fréquente les salons ; il ne faut pas oublier que j'étais exclue du commerce de mes pairs et que, sauf les rares échantillons fidèles aux jeudis de la marquise, la « société de Pont-au-Bourg » m'était totalement inconnue. C'est du reste à cause de cela que je désirais y pénétrer. Les prisonniers s'intéressent aux bruits du dehors quels qu'ils soient et d'où qu'ils viennent. Or, ma visite au Château-Neuf avait été une brève échappée sans lendemain. Je ne comptais plus y retourner.

Cependant ce jeudi-là, en écoutant les instances de Nini, je reprenais un peu d'espoir. Hélas ! la marquise se montra irréductible :

— Une jeune fille de l'âge de Bérengère ne peut sortir ainsi chaque semaine ; ses études souffriraient de trop de « dissipation ». (J'ai retenu ce mot qui m'a choquée.) Je vous l'enverrai cependant quelques fois, puisque vous êtes assez aimable pour insister.

Eh bien ! et « l'idée » du marquis, qu'en faisait-on ? Mme de Ville-Vieux, après avoir paru l'approuver, ne l'approuvait-elle plus ? N'ai-je pas su tenir convenablement l'emploi de trait d'union ?... Je regardai le marquis ; il me parut piteux, son grand nez allongé encore retombant sur sa moustache de plus en plus noire — ce qui tout de même ne le rajeunissait pas. — Mais cela changea. Le nez sembla se relever, la moustache frémît dans un sourire, les prunelles ternies brillèrent...

Nini venait de tourner vers mon oncle son joli visage suppliant. Et, parce qu'il importe peu à une femme que ses yeux en disent un peu plus que sa pensée, s'il faut pour gagner le procès exagérer leur éloquence, Nini octroya au malheureux marquis un regard tel que jamais, au grand jamais, il n'en avait obtenu d'elle.

— Monsieur Jean !... vous qui êtes si gentil quand vous voulez... vous obtiendrez de Mme de Ville-Vieux la permission de nous amener Bérengère ?

Elle l'appelait « Monsieur Jean » ! et avec ces yeux-là ! En dépit de ce que venait d'alléguer la marquise, mon oncle, tout frémissant et belliqueux, osa répondre qu'il me conduirait au Château-neuf dès le prochain mardi... C'était promis... juré !

— Merci, mon oncle !

Cette petite Nini nous donnait à tous un reflet de son audace : voici que je me risquais à témoigner de la joie !

Ma grand'mère jugea diplomatique de baisser pavillon.

Il ne faudrait jamais se réjouir à l'avance. Le mardi une véritable tempête s'abattit sur Pont-au-Bourg. Pluie torrentielle, vent furieux, grésil, coups de tonnerre... Il ne pouvait être question de se hasarder sur la grand'route. Je passai une partie de l'après-midi derrière ma fenêtre à pester contre les éléments. Mademoiselle, en d'autres temps, m'eût empêchée de rester ainsi oisive, et j'aurais dû, bon gré mal gré, m'occuper à autre chose qu'à remâcher ma déception ; mais Mlle Demène avait reçu le matin même des nouvelles de Nice, et le soin de répondre à son frère l'absorbait de son côté. Chaque fois que lui arrivait une lettre je remarquais en Mademoiselle une sorte d'agitation inquiète qu'elle ne parvenait pas à dominer tout à fait. Elle n'aimait guère à parler de ce frère, pourtant si aimé ; et — précaution bien étrange — ses lettres aussitôt lues étaient brûlées. Souvent, sans avoir vu le courrier de mon institutrice, je comprenais qu'elle venait de recevoir une épître de « Monsieur Jacques » à ceci qu'au fond de la cheminée, vide de bûches en cette saison, je distinguais la cendre encore gonflée et craquante d'un papier récemment flambé.

Pour me consoler de mes déboires, Ninou apporta dans ma chambre un goûter selon mes préférences : du chocolat, des brioches, du pain beurré et — régal inusité — des sandwichés au foie gras.

— Vous n'auriez pas eu mieux à la Poissonnière, me dit ma bonne.

Et j'étouffai ma peine sous des brioches, je la noyai dans le chocolat bien mousseux.

Taquin, le temps se remettait au beau à présent que l'heure de se rendre au château était de beaucoup dépassée. Mlle Demène acheva de me rasséréner en m'offrant d'aller avec elle jusqu'à la poste où elle voulait porter sa lettre.

J'acceptai, contente. Jamais elle ne confiait à personne le soin d'expédier son courrier ; cela joint aux lettres immédiatement brûlées et aux réticences de Mlle Demène lorsque j'essayais de la faire parler de son frère, ne pouvait manquer d'exciter ma curiosité.

En dépit des efforts de mon institutrice pour assagir en moi la folle du logis, j'étais romanesque comme le sont toutes les jeunes filles, celles-mêmes qui s'en défendent ; peut-être l'étais-je plus qu'une autre, et je n'avais pas tout à fait tort ! Ma destinée, étrange dès mon enfance, allait le devenir encore davantage par un extraordinaire et providentiel enchainement de circonstances. Je ne me doutais guère que moi-même, ce jour-là, d'un mot je devais — si j'ose employer cette rhétorique de roman-feuilleton — déclencher le ressort du Destin.

Comme, après avoir déposé sa lettre, Mademoiselle s'apprêtait à revenir sur ses pas, c'est-à-dire à reprendre la grand'rue qui tout droit ramenait chez nous, je lui proposai de prendre le chemin des écoliers.

— Allons, dis-je, jusqu'à la Vivette.

La Vivette est un mauvais petit ruisseau parfois presque à sec l'été, débordant d'une eau boueuse sitôt que des pluies un peu fortes grossissent l'égout des coteaux au pied desquels elle déroule ses anneaux irréguliers. Car j'ai oublié, je crois, de dire que Pont-au-Bourg, étalé dans une plaine sans pittoresque, s'adosse à des mamelons couverts de taillis et de paturages. Au bord de la Vivette sont installés les deux lavoirs rivaux où se remue tout le linge sale de la ville, au figuré comme au littéral, car là viennent aboutir et grossir tous les potins, médisances, calomnies, qui suintent des petites villes engourdies dans leur ennui stagnant, comme, sur les terres jamais remuées et pourrissant à l'ombre, croissent les moisissures empoisonnées et les champignons vénéneux.

Je ne prétends pas dire que l'on soit, dans ce qu'on est convenu d'appeler les petits trous, plus méchant qu'ailleurs ; mais on vit trop les uns sur les autres, l'esprit n'y est point assez distrait du trantran journalier pour ne pas se laisser glisser au tatillonage curieux qui s'acharne à fouiller l'existence du prochain. On ne vaut pas mieux dans les grands centres, j'en suis persuadée, mais on a moins le temps d'être mauvais.

Il y a aussi au bord de la Vivette une guinguette où l'on mange de la friture, et où, pendant la belle saison, la folle jeunesse de Pont-au-Bourg vient pécher à la ligne et faire danser, aux sons d'un piano mécanique, les demoiselles de magasin. Ce

ne sont ni les lavoirs, ni la guinguette, comme on peut le penser, qui m'attiraient sur les bords de la Vivette, mais certain chemin tout à fait pittoresque longeant la rive, par endroits escarpée, s'abaissant parfois jusqu'au bord de l'eau; un sentier charmant et romantique, ombragé de platanes, de chênes et d'osiers blancs. Quelques maisons entourées de jardinets aussi carrés que possible et enclos de murs, prolongeaient de ce côté Pont-au-Bourg. On appelait ce lieu pompeusement le « quartier des villas » et mon joli sentier « chemin des villas ».

Ces horribles petites maisons heureusement finissaient bientôt; il n'y avait plus au long de la Vivette que des enclos sans constructions, avec seulement la menace d'en voir s'élever lorsque la ville s'étendrait, ainsi que le faisaient redouter des panneaux de bois balafrés de lignes rouges annonçant des terrains à vendre « par lots ».

En attendant l'herbe y croissait et jusqu'à du maïs ! Ailleurs c'étaient des vergers; parfois, simplement des ronces, parmi lesquelles s'amoncelaient des détritus.

Lorsque j'entraînais Mademoiselle à la Vivette, nous suivions le chemin jusqu'à sa croisée avec la grand'route, que nous prenions alors pour revenir à la maison. Cela faisait une longue promenade que nous entreprenions plus souvent depuis que Mlle Demène tenait à jeter elle-même sa correspondance à la poste. Ce jour-là nous étions sorties si tard que Mademoiselle trouvait plus sage de rentrer directement; elle finit cependant par me céder et vite, vite, je l'entraînai.

Nous quittâmes « les beaux quartiers » pour des rues étroites et sans trottoirs. Par les fenêtres du rez-de-chaussée ouvertes ou entr'ouvertes s'envoyaient des voix, des rires, et des romances alanguies, chantées par des soprani suraigus et tremblotants de jeunes couturières. A notre passage, rires, voix, chansons se taisaient, nous traversions un silence bruissant de curiosité. A peine avions-nous dépassé la fenêtre qu'un chuchotement nous parvenait : on parlait de nous un moment, puis les chansons reprenaient.

Nous allions parvenir à la Vivette lorsqu'un éclair nous éblouit : l'orage recommençait. Nous n'avions pas pris garde aux nuages qui de nouveau s'annonçaient.

laient à l'ouest et rapidement s'élevaient, reformant une voûte lîvide.

Le mieux eût été de rebrousser chemin — je dis le mieux, au point de vue immédiat d'un prompt retour au logis. C'était l'avis de Mademoiselle ; mais la Providence ayant résolu de se servir de moi pour précipiter les événements, m'inspira la pensée de prendre une ruelle que je supposais devoir rejoindre en diagonale la grand'rue. Je me trompais ! La ruelle brusquement tournait allant vers la gauche, alors que la grand'rue devait être à notre droite.

— Tant pis, décida Mademoiselle, allons toujours, nous finirons bien par retrouver la bonne voie.

Maintenant nous longions des murs du faîte desquels retombait une frange de lierre. En passant devant une grille déteinte et rouillée, j'aperçus la plus singulière bicoque que j'aie jamais vue. Je la fis remarquer à Mademoiselle.

— Mon Dieu, s'écria-t-elle, la maison de l'Olympe !

— La maison de l'Olympe... vous la connaissez, Mademoiselle ?

Mademoiselle ne me répondait pas ; elle s'était arrêtée, en dépit de la pluie et des coups de tonnerre de plus en plus rapprochés. Elle appuyait son front à la grille et répétait : « C'est là... c'est là... »

L'émotion extraordinaire de Mademoiselle retenait mon attention, détournant ma curiosité de l'objet même de cette émotion.

La maison de l'Olympe est cependant des plus étranges. Placée de guingois, elle présentait à sa grille d'entrée un de ses angles. Cela permettait de voir, au moins d'apercevoir en lignes fuyantes deux façades, sur lesquelles les mêmes ouvertures se trouvaient reproquées en symétrie parfaite : trois fenêtres à l'unique étage ; au rez-de-chaussée un peu surélevé trois portes-fenêtres cintrées, celle du milieu donnant sur un perron de briques. Les murs étaient enduits d'un badigeon rose délayé et, sur ce fond, entre les fenêtres, des peintures blanches en trompe-l'œil figuraient des statues dans leurs niches. Je reconnus Junon trônant auprès de son paon, Minerve casquée, Vénus drapant autour d'elle une écharpe et tenant la colombe symbolique, Diane tendant son arc. Ces pauvres déesses plus grandes que nature me parurent effrayantes de laideur. Peut-être jadis furent-elles un peu moins hideuses, lorsqu'

leur visage et leurs bras ne s'écaillaient pas comme rongés de l'âpre, lorsque leurs manteaux et leurs voiles n'étaient pas changés en haillons par des éboulements de l'enduit, laissant à nu le mortier gris des murs.

— Quelle horreur ! Qui donc habite là ? Vous le savez, Mademoiselle ?

— J'ai entendu parler de cette maison... elle est inhabitée, et sans doute depuis longtemps. Les volets sont fermés et tout paraît à l'abandon.

— Oui... et le jardin n'est plus qu'un amas de broussailles... Cependant il y a des roses fleuries... tout un buisson !

— Venez, Bérengère, rentrons vite.

Mademoiselle m'entraînait, comme pressée maintenant de s'éloigner de la maison de l'Olympe. Je comprenais ce nom justifié par les lamentables déesses ; mais j'étais fort intriguée de ce fait que Mademoiselle connût cette maison, quand moi j'ignorais son existence. Je la questionnai à ce sujet ; elle me répondit avoir entendu mentionner la maison de l'Olympe chez les Poissonnier, lorsqu'elle s'occupait de l'éducation d'Augustine.

Je lui demandai si à cette époque elle était venue au château — elle me dit que non : pendant le séjour de la famille Poissonnier à la campagne, Mlle Demène reprenait sa liberté.

— Je ne connaissais pas Pont-au-Bourg, dit Mademoiselle, avant d'y être appelée par votre grand'mère. Mais je me souviens parfaitement de ce que racontait M. Poissonnier sur cette maison ; je n'y avais pas cependant prêté grande attention, ne me doutant guère alors...

Elle s'arrêta un instant puis acheva :... que je la verrais un jour.

Nous débouchions enfin dans la grand'rue. L'orage augmentait de violence, la pluie pénétrait nos vêtements et le vent, devenu furieux, nous coupait la respiration. Nous n'échangeâmes plus que de brèves paroles.

Ninou, désespérée de me savoir à l'orage, m'imagineait déjà terrassée par la tempête, écrasée par la chute d'une cheminée, pulvérisée par la foudre. Elle ne fut qu'à demi rassurée en me voyant saine et sauve. J'avais pu échapper au danger immédiat, — grâces en soient rendues au Ciel ! — mais rien ne prouvait que je n'eusse pas pris froid. Je rapportais

probablement les germes d'une fluxion de poitrine et l'on verrait se déclarer dès cette nuit une congestion pulmonaire... il n'y aurait pas là de quoi s'étonner.

— Vous allez, s'il vous plaît, mademoiselle, changer de robe, de linge, de bas... plus vite que ça, et boire une tasse de thé bouillant avec du rhum.

Tout en obéissant, tandis que Ninou dosait le bienfaisant breuvage, je demandai :

— Tu connais, toi, la maison de l'Olympe ?

— La... Seigneur !

Peu s'en fallut que Ninou ne laissât choir la tasse qu'elle m'apportait, pleine d'une infusion brûlante. Elle fut la poser sur le premier meuble à sa portée. Je vis qu'elle tremblait.

— Qui... vous a parlé de ça, Bérengère ?

Encore aujourd'hui ma vieille bonne, lorsqu'elle est très émue, ne s'embarrasse point du « Mademoiselle » ; je redeviens *Bérengère*, même *ma chérie*, comme lorsque j'étais un baby sans importance.

— Nous sommes passées devant par hasard... Qu'elle est laide !

— Laide, laide...

— Tu la trouves jolie, toi ?

— Je n'en sais rien.

— Bon, te voilà de mauvaise humeur. En quoi cela peut-il te fâcher que je trouve cette maison hideuse ?

— Je ne suis pas fâchée. — Ça m'est égal, — seulement...

— Seulement, quoi ? Tu t'es mise à trembler en me l'entendant nommer.

— Moi !

— Oui.

— Vous avez la berlue.

— Pas du tout ! Ninou, il y a une histoire sur cette maison... dis-la-moi.

— Ah ! bien...

Elle hocha la tête, sortit son mouchoir et se tamponna les yeux.

— Oh ! fis-je, cette fois tu vas parler... Voilà que tu pleures !

— Jamais de la vie ! Je suis enrhumée... vous vous faites des idées... La maison de l'Olympe ?... Ben quoi, c'est une vilaine maison où personne ne loge.

— A qui est-elle ?

— A un mort.

— A... Qu'est-ce que tu racontes !

— Oui, son dernier propriétaire est mort et celui d'avant aussi. Alors, vous comprenez ?

— Rien du tout. S'ils sont morts ils ont laissé des héritiers ?

— Je ne sais pas. — Enfin le mort — le premier, pas le second — est resté comme qui dirait chez lui là-dedans ; on dit qu'il n'en a pas bougé... et déjà, de son temps, il y revenait du monde...

Je regardai ma bonne avec une sincère inquiétude.

— Ninou, tu deviens incohérente.

— Oui... dites tout de suite que je deviens folle... Je ne suis pas folle, mais j'aurais pu le devenir à voir ce que j'ai vu.

— Où ? Quand ? Ici ? A la maison de l'Olympe ?

— ...La maison ! y ai-je été, moi... on vous l'a dit peut-être ?

— Personne ne me l'a dit, mais te voilà si agitée !... J'en cherche la raison. Tu prétends avoir vu des choses « à devenir folle »...

Sans me répondre, sous prétexte d'aller offrir ses services à Mademoiselle, Ninou quitta la chambre.

Quelques instants plus tard, Mlle Demaine, ayant changé de vêtements, vint me retrouver. Ninou la suivait, obstinée à lui faire boire de la tisane.

— Eh ben ! Ninou, es-tu calmée ? demandai-je gaiement.

Et je rapportai à Mademoiselle les propos de ma bonne au sujet de la maison de l'Olympe. Mademoiselle parut inquiète ; elle regarda fixement Ninou, comme pour la mettre en demeure d'expliquer son agitation.

— Eh bien ! quoi, dit-celle-ci, je n'aime pas parler de cette maison-là, parce que les gens content des choses...

— On dit qu'elle est hantée, n'est-ce pas ?

Ninou, à son tour, regarda Mademoiselle avec inquiétude.

— Mademoiselle l'a entendu dire ?

— Oui, ma pauvre Ninou, cela ne me surprend pas autrement ; une maison abandonnée, avec des fantômes de déesses sur les murs...

— Oh ! c'est cela, c'est cela ! m'écriai-je. Junon, Minerve, Diane et Vénus doivent au coup de minuit descendre de leurs niches. Je les vois danser une

ronde... Le paon fait la roue, le hibou de Minerve hulule, la colombe roucoule...

— Avec tout ça, gronda ma bonne, vous ne serez pas prête pour le dîner : Si vous vous dépêchez ?...

Le lendemain je dis à Mlle Demène :

— Puisque votre frère est artiste, Mademoiselle, vous devriez lui envoyer la description de la maison de l'Olympe ; cela pourrait l'inspirer s'il lui prenait fantaisie de décorer sa villa de Nice.

— Je lui parlerai de la maison de l'Olympe, Bérengère, et je lui dirai que l'idée vient de vous...

— Que peut lui importer... Il ne me connaît pas.

— Si, Bérengère, Jacques vous connaît.

— Vous lui avez parlé de moi ?

— De qui donc lui parlerais-je ? me répondit Mademoiselle.

..

Vers cette époque M. Popfer eut la joie, — il affirma que c'en était une pour lui, et je crois la chose possible, — la joie de me voir tout à coup moins incompréhensive à la « bonne musique ». Je me mettais à adorer Chopin et nous pouvions, M. Popfer et moi, communier dans cette adoration.

— Chopin ?... un *tieu*... un *tieu* ! s'écriait l'excellent M. Popfer.

Et son visage s'illuminait. D'ailleurs M. Popfer embellissait... Positivement je le trouvais embelli — ou si l'on veut, moins laid — ses cheveux jaunes gagnaient à se poudrer d'argent ; son teint, depuis que des cachets assez nombreux lui permettaient de manger à sa faim, perdait sa couleur terreuse. Certains jours même un peu de rose fardant ses pommettes le rajeunissait. Seulement il conservait ses lunettes — ses horribles lunettes — mais je m'y habituais.

Il apportait son violon, et j'éprouvais à l'accompagner un plaisir infini. J'ignore ce qu'il aurait valu, au jugement d'un Paganini, le jeu de M. Popfer ; je ne crois pas qu'il fut aussi brillant virtuose sur son violon qu'au piano ; mais quel coup d'archet ! quelle tendresse d'accent, quelle façon de faire pleurer la note... jusqu'à me faire pleurer aussi, moi, en l'écoutant.

Nini, qui partageait mon enthousiasme, assistait quelquefois à ces séances. Elle prenait ses leçons d'accompagnement tantôt chez nous, tantôt chez

son amie Brunot afin d'éviter à M. Popfer la peine de se rendre au château. Pour elle, venir en ville avec son auto n'était qu'un jeu (car elle avait depuis longtemps fait céder la résistance peureuse de ses parents).

Je ne crois pas que Nini, en priant la marquise de l'autoriser à prendre ses leçons chez nous, cherchait des occasions pour se rapprocher de mon oncle. Mais lui, je le vis bien, eut la fatuité de n'en point douter. Il s'enlaidit encore par des airs suffisants et, se déclarant fou de musique, nous imposa sa présence chaque fois, sans que Nini pût protester.

Mais un beau jour Ernestine nous informa en soupirant qu'elle n'accomplirait plus aussi aisément le trajet du château à Pont-au-Bourg, M. Poissonnier s'étant défait de l'auto... Cette fois elle ne dit pas, ainsi qu'en annonçant la prolongation de leur séjour à la campagne : « Papa veut faire des économies. » Mais comme il était légendaire à Pont-au-Bourg que les automobiles dévoraient le patrimoine de bien des familles, on se demanda si, après tout, la fortune des Poissonnier suffisait à un luxe aussi ruineux. Cela n'ébranla pas la réputation de richard de M. Poissonnier ; on le félicita de donner à d'autres, moins autorisés que lui à faire des folies, l'exemple de la raison. Ceci visait les Brunot qui, eux aussi maintenant, roulaient en auto. Non, cela n'ébranla pas le crédit des Poissonnier. Pourtant, depuis lors, quelques personnes parlant de leurs revenus risquaient des réserves : « Comme on exagère tout !... Sait-on au juste ce qu'ils ont ? »

Grand'mère, je le voyais bien, dressait l'oreille, non inquiète mais fâchée. Quant au marquis, je dois lui rendre cette justice, il ne pensait plus — ou presque plus — qu'à Nini... pauvre oncle Jean !

Mon intimité avec grand'mère ne faisait aucun progrès ; le même protocole réglait nos rapports. Malgré mes jupes longues et mon chignon de grande personne, je continuais à faire à la marquise des réverences de cour. Nous devions avoir très bon genre. Ce relent d'une société disparue où, même en famille, on conservait naturellement grand air, donnait certainement au salon de la marquise un cachet tout particulier ; de là venait, je pense, l'attitude déférante de la plupart des habitués. Seul,

M. d'Oseraie, bien vieux maintenant, et Nini évoquaient à l'aise en cette atmosphère d'ancienne cour; M. d'Oseraie parce qu'elle devait lui paraître naturelle, étant lui-même d'un autre temps, et Nini parce que sa nature était réfractaire à la déférence. Je ne saurais m'exprimer autrement. Je l'ai vue parfaitement respectueuse avec la marquise, le doyen et en général toute personnalité le méritant; mais le respect n'exclut pas la familiarité, on peut être respectueux de tout près, tandis que la déférence éloigne... Mon Dieu, comme j'exprime confusement une impression qui est en moi si claire!

Enfin chacun — au figuré s'entend — adoptait à l'égard de la marquise ma révérence et Nini s'en tenait au profond salut.

Des demoiselles de Priselin, Laure seule venait encore chaque jeudi fidèlement; Sylvie, hélas! ne quittait plus son lit que pour son fauteuil, depuis ce que Laure appelait une crise de rhumatisme. Personne n'ignorait le sens exact de cet euphémisme, et que la pauvre cadette de Priselin avait été trouvée un matin à demi paralysée. Elle-même certainement ne pouvait se faire d'illusions; mais les deux sœurs tenant à dissimuler cette déchéance physique, on se gardait de les affliger d'un doute et chacun s'empressait à demander des nouvelles de ces maudites douleurs si pénibles.

— Et si lentes à guérir, ajoutait Laure.

Cela ménageait l'avenir — on savait cependant que ces douleurs-là ne guérissent guère.

J'allais assez souvent avec Mlle Demène rendre visite à l'infirme. Autant la marquise répugnait à me laisser aller à « la Poissonnière », autant elle favorisait ces visites à Mlle Sylvie. Là je ne risquais pas de me « dissiper », suivant son expression, et je devais y être à l'abri des dangereuses rencontres.

Sauf l'épreuve du baiser qui n'était pas devenue moins redoutable, j'aimais bien aller chez les demoiselles de Priselin.

Elles ne possédaient aucune fortune, ayant été dépouillées par leur frère, un de ces hobereaux inaptes à tout, sauf à s'amuser — et de quelle façon! Leur demeure familiale avait été dévorée par le triste personnage, et les deux sœurs, jeunes encore, s'étaient réfugiées à Pont-au-Bourg, dans une ancienne et maussade maison qui représentait ce qu'elles avaient pu sauver de leur part d'héritage.

Elles avaient meublé le second et dernier étage avec de précieux souvenirs arrachés à la débâcle, et la location du premier et du rez-de-chaussée leur four-nissait de quoi vivre.

C'est là que leur frère, misérable et ruiné — physiquement aussi — était venu mourir. Elles l'avaient soigné de tout leur cœur et pleuré, comme si cette mort n'eût pas été pour elles autant que pour lui une délivrance.

Pont-au-Bourg tout entier vénérait les demoiselles de Priselin ; on s'honorait de les fréquenter. Elles tenaient fort à cette estime générale et conservaient le souci de ne point perdre leurs relations. Malheureusement, à l'âge des demoiselles de Priselin, si l'on peut garder ses vieux amis, on ne se crée pas d'amitiés nouvelles, et les vides que la mort creusait autour d'elles ne se comblaient plus. Je ne rencontrais guère chez Mlle Sylvie que M. d'Oseraie qui me baisait la main, ce dont je me sentais fort flattée, M. le doyen et quelquefois son vicaire — rarement Mme d'Oronge, qui ne s'entendait guère avec Mlle Sylvie, faute d'un terrain où elles pourraient s'aventurer ensemble du même pas.

Mlles Priselin s'en tenaient modestement aux utiles tricots. Nini, l'irrévérencieuse, prétendait même que sur le passage des vieilles demoiselles leurs anges gardiens étofferaient les flammes du purgatoire sous la montagne de jupons, pèlerines, bénitiers, brassières, cache-nez, etc., dont les deux sœurs depuis leur tendre jeunesse poursuivaient la confection. Tous les pauvres et demi-pauvres de Pont-au-Bourg pouvaient rendre grâces aux doigts agiles de Laure et de Sylvie.

En dehors du jeu de leurs aiguilles de buis ou d'acier, Mlles de Priselin ne s'intéressaient à aucun « ouvrage de dame » ; voilà donc fermée pour Mme d'Oronge une des sources de son éloquence. Autant par charité que par prudence, horreur des potins, Laure et Sylvie détournaient la conversation dès que l'on faisait monter le prochain sur la sellette pour autre chose que lui offrir de l'encens. Il ne restait donc à Mme d'Oronge qu'à prêcher — et sur quoi, je vous prie, sur quelle coupable faiblesse pouvait-on reprendre les bonnes filles ! A la lettre, Mme d'Oronge ne trouvait rien à leur dire.

Sylvie, depuis son accident, avait fait mettre dans le salon son lit — masqué durant le jour d'un para-

vent — afin de n'avoir qu'un pas à faire pour gagner le fauteuil immuablement posé entre la fenêtre et la cheminée. Là, toute menue, recroquevillée chaque jour un peu plus, Dieu ayant fait cette grâce à son active servante de lui conserver le libre jeu de ses mains, Sylvie tricotait, sans relâche ; le rideau de vitrage demi-soulevé lui permettait de voir les allées et venues des passants, très rares d'ailleurs. Dans cette étroite et populeuse rue du vieux Pont-au-Bourg, l'animation cessait après le départ des enfants pour l'école ou l'asile, des parents pour l'atelier et ne reprenait que le soir. L'hiver, tous ces petits mal peignés passaient devant la fenêtre de Sylvie, emmitouflés de lainages par elle confectionnés, et Mlle de Priselin souriait, contente de les voir chaudement vêtus ; il lui arrivait d'interrompre les propos de ses visiteurs par une phrase intempestive, comme celle-ci : « Allons, bien... La pèlerine de Juliette a des trous, il faut que je m'occupe de lui en faire une autre... » Puis, voyant la surprise de ses auditeurs, elle expliquait : « C'est la sixième fille de la pauvre Pélu... une veuve si intéressante... » Suivait la touchante histoire de la famille Pélu.

Cette pièce où Mlle Sylvie passait désormais toutes ses heures était de proportions exiguës, basse de plafond et tapissée d'un monstrueux papier où le rouge sombre et le chamois se confondaient sans s'accorder. En ce cadre défavorable on avait la surprise de découvrir de merveilleuses choses auxquelles il ne manquait qu'un peu d'espace et de lumière pour composer un ensemble charmant.

Ces demoiselles, lorsqu'on admirait leurs fauteuils dorés recouverts d'antiques soies, les tables et le chiffonnier en bois de rose, expliquaient : « C'était le boudoir de maman ! » Et cela me serra le cœur lorsque pour la première fois j'entendis la pauvre fille impotente, en son humble robe de mérinos noir, évoquer ce boudoir, c'est-à-dire ce nid, cet écrin, que par un raffinement de coquetterie nos aïeules réservaient à leur délicate beauté, et cette appellation puérilement caressante : « Maman », prononcée de sa vieille voix.

J'avais tort de m'attrister de ces antithèses : Miles de Priselin n'en souffraient point, n'y songeaient même pas. Des miettes d'un heureux passé

elles s'étaient fait un peu de bonheur. Au lieu de se consumer du regret des choses très chères qu'il avait fallu sacrifier, elles se réjouissaient d'avoir pu en arracher quelques-unes à la débâcle. Certes, les deux sœurs conservaient vivace et toujours ému le souvenir de leurs morts ; mais elles s'aimaient avec une si chaude tendresse, que leurs cœurs ignoraient l'angoisse de la solitude. Elles achevaient leur longue route comme elles l'avaient toujours suivie, appuyées l'une à l'autre, sereines, doucement vaillantes et confiantes en Celui qui connaît nos forces et ne permet pas que l'épreuve les dépasse ; sans frayeur comme sans impatience elles attendaient le repos.

De belles toiles en leurs cadres sculptés cachaient heureusement le hideux papier de tenture : jeunes femmes d'autrefois, pensives ou rieuses ; messieurs graves ou jouvenceaux ; petites filles maniérees, tenant une fleur rigide ; tous, Priselin des temps disparus, peuplaient de leur présence immobile l'étroit salon des dernières des leurs : au soir tombant il me semblait que ces figures pâlies dans la pénombre s'animaient... Les anciens portraits m'ont toujours donné une impression d'inquiétude ; je ne suis pas très persuadée qu'en fixant un sourire et un regard, le peintre n'ait pas aussi fixé à jamais un peu de vie, comme une ombre d'âme qui reste là et s'affirme peut-être à certains moments.

— Savez-vous, ma petite Bérangère, me dit un jour Mlle Sylvie, quelle privation m'atteint le plus en mon immobilité ? c'est de ne plus aller aux jeudis de votre grand'mère. D'abord je suis très triste de ne plus la voir, et puis — et surtout — soyons tout à fait franche — je regrette de ne plus entendre de musique. Je n'en entendais que chez vous ou au château — Mais là-bas j'allais si rarement !... Et il paraît que maintenant vous chantez ?

Je chantais en effet. M. Popfer, m'ayant entendue fredonner, avait voulu m'écouter mieux, et, d'accord avec Mademoiselle, il fut ce jour-là décidé que je possédais un beau timbre, encore inégal, déjà sonore, et que ce serait pitié de ne point cultiver ce don. Il offrit de guider mes premières études ; il chantait dans sa jeunesse, paraît-il. Ma grand'mère lui dit : « Faites comme vous voudrez. » Et, rayonnante, je commençai les gammes et les notes tenues — cela datait de deux mois à peine et

j'abordais déjà la romance facile, ce qui me ravissait.

— Voulez-vous, dis-je à Mlle Sylvie, que j'apporte ma musique ! Je chanterai pour vous.

— Sans accompagnement ? Nous n'avons pas de piano.

— C'est vrai... Mais... cela ne fait rien... vous verrez, vous verrez.

Je pensais que M. Popfer ne me refuserait pas de venir chez Mlle de Priselin et que, faute de mieux, je chanterais pour Mlle Sylvie avec accompagnement de violon.

Et cette pensée-là fut encore un petit coup d'épaule que je donnais à la roue du Destin.

• • •

Depuis quelques jours Mlle Demène cachait mal sa nervosité. Je l'entendis s'écrier à la lecture d'une lettre de son frère : « Mais il est fou... il est complètement fou !... » Et vite nous partimes à la poste pour expédier une dépêche. J'ignorais le contenu de ce télégramme ; Mademoiselle me dit seulement que M. Jacques caressait un projet de voyage tout à fait imprudent, et qu'elle s'y opposait. Je n'en sus pas davantage.

Depuis son retour de Nice, Mademoiselle n'était plus tout à fait la même avec moi. Je n'aurais su définir ce qui me paraissait changé dans nos rapports. Nous nous aimions aussi vivement ; peut-être même y avait-il du côté de Mademoiselle plus d'expansion. Cependant à certains moments une gêne se glissait entre nous ; elle me regardait fixement, soupirait... et finissait par détourner ses yeux, mais pas toujours assez rapidement pour que je n'y voie des larmes. Et la gêne dont j'ai parlé me gagnant à mon tour, je n'osais pas montrer que j'avais vu ces larmes et je refoulais mon désir de consoler ma grande amie.

L'envoi de sa dépêche n'apaisa point Mlle Demène, elle doutait certainement de l'efficacité de son *veto* pour arrêter ce terrible M. Jacques.

Je ne sais pourquoi j'en étais venue à me figurer le frère de mon institutrice comme un Monsieur un peu casse-cou. J'ignorais tout du physique de M. Jacques, sa sœur n'ayant de lui aucun portrait, sauf une miniature qui le représentait à dix mois assis sur un coussin, en costume peu compliqué.

Cela ne suffisait pas à guider mes suppositions... et j'aurais tant aimé le connaître !

Mademoiselle vécut des heures de fièvre. Elle sursautait à chaque bruit de pas dans la cour, à chaque coup de sonnette, s'attendant à l'arrivée du télégraphiste qui lui apporterait une réponse rassurante. Vers le soir du cinquième jour, Mademoiselle me proposa de l'accompagner chez M. le Doyen.

La cure est séparée de l'ancienne Cathédrale par un antique cimetière, dont les tombes ont été nivelées, les chapelles démolies et qui, planté de marronniers en quinconces, est pompeusement baptisé « *Cours de l'Evêché* », — car il paraît qu'en des temps reculés Pont-au-Bourg eut des évêques. Il y a sous les arbres des bancs de bois déteints, pittoresquement gravés à coups de couteau par tous les galopins de l'école, qui se récréent là de générations en générations.

Le presbytère ouvre sur le cours une curieuse porte ogivale à encadrement de pierre. Par celle porte on ne pénètre pas directement dans la maison, mais dans un jardin, ou plutôt une cour fleurie de zinnias au centre de laquelle un rocher artificiel cherche à poétiser la plus banale des pompes.

C'est sur ce jardinet grand comme la main que donne l'une des fenêtres du parloir ; les deux autres, celles-là toujours discrètement voilées de tulle brodé, regardant le cours.

Mon affection respectueuse pour notre Doyen ne pouvait combattre le spleen dont je me sentais envahi dès que j'avais franchi la petite porte ogivale.

Ce faux rocher, ces zinnias me consternaient, et plus encore le mobilier d'acajou trop reluisant du parloir, le luxe envahissant de petits tapis faits de langues d'étoffe rouge et noire, les coussins de couleurs bariolées composés de morceaux de soie découpés en losanges réunis par un point de surjet. Tous ces ingénieux et touchants travaux disaient les longues heures engourdis passées à les combiner au fond de mornes logis.

Les choses laides me remplissaient d'une pitié navrée pour ceux qui les ont façonnées. C'est ainsi qu'une certaine vitrine de modiste, dans une des plus humbles rues de Pont-au-Bourg, m'a toujours causé une sorte d'attendrissement, tant les chapeaux exposés dénotaient de complète impuissance à créer

de la beauté, en même temps que de candides efforts pour y parvenir.

Je n'ai jamais vu la modiste. Je me la figure très vilaine, comme ses chapeaux, avec de pauvres bons yeux souvent rougis et des lèvres pâles qui grimacent un peu pour sourire, parce qu'elles n'en ont pas l'habitude.

Les petits tapis, les housses de guipure, tous les pieux cadeaux offerts à M. le Doyen par ses fidèles paroissiennes, m'affligeaient autant que la vitrine de modes. Et c'est pourquoi, le plus souvent, je laissais Mademoiselle se rendre seule au presbytère ; elle s'y rendait fréquemment.

Peut-être comptait-elle aujourd'hui sur mon habuel refus de l'accompagner, mais j'étais curieuse, je l'avoue, d'assister à cet entretien avec M. le Doyen, à qui elle parlerait sûrement de son frère.

Je fus déçue, car en arrivant sur le cours, Mademoiselle me proposa le plus naturellement du monde de me laisser à l'église pendant sa visite, qui serait courte.

— Je sais, dit-elle, que vous n'aimez guère venir au doyenné ; de mon côté, je préfère voir seule M. le curé.

Je ne pouvais qu'obéir. Un peu agacée, mais docile, j'entrai dans la cathédrale. Je restai dans le bas-côté, tout près d'une porte latérale.

L'église était déserte. Les vitraux, voilés de poussière, et d'ailleurs assombries par les arbres du cours, ne laissaient pénétrer qu'un jour diffus ; seule, la rosace pourpre et or au-dessus du maître-autel s'enflammait, traversée de soleil, et le rayon vivant animait les immobiles rayons de la gloire au centre de laquelle planait la Colombe. Plus haut que la rosace, au creux de la voûte, l'ombre s'épaisissait. Dans cette nuit disparaissait la chaîne où s'accroche la lampe du sanctuaire et la petite flamme ressemblait ainsi à un fragment d'étoile miraculeusement fixé en l'espace.

Mon prie-Dieu glissa sur les dalles, produisant un bruit rauque et strident comme une plainte enrouée qui s'amplifia, remplit le vide sonore. J'en fus troublée.

Les foules suppliantes diminuent par leur humilité l'impression du Mystère ; quand les églises sont désertes, il devient plus oppressant.

Je me mis à prier de toutes mes forces, de tout

mon cœur. J'avais conscience que ma vie ne s'écoulerait plus longtemps pareille. Je ne savais quelle nouvelle influence pesait sur moi depuis peu. D'où venait-elle ? J'étais heureuse de la sentir, comme je l'aurais été si j'avais pu discerner un clair avenirissement du destin en marche. Les très jeunes sont toujours frémissons au bruit des pas de l'Inconnu qui vient, ils croient le voir paraltrer les mains pleines de bonheur.

J'éprouvais cette attente inquiète, j'en subissais le charme et m'en épouvantais. Que m'apporterait *demain* et pourquoi m'angoissait-il, lorsque tant de lendemains s'étaient succédé, semblables aux hiers ?

Cette visite qui devait être courte se prolongea. Bravant la crainte d'être indiscrette, j'allais me décliner à rejoindre Mademoiselle au presbytère, lorsque j'entendis battre le tambour de la grande porte. Des pas résonnèrent sur les dalles. Ce n'était pas la démarche ferme et prompte de Mademoiselle. A je ne sais quoi d'hésitant, à de brusques arrêts, je crus reconnaître un touriste visitant, sur la foi de son guide, notre vieille cathédrale. Depuis l'extension des autos, des étrangers traversaient Pont-au-Bourg, qui jamais, au grand jamais, n'auraient pensé, lorsqu'ils voyageaient en chemin de fer, à s'y arrêter, ne fut-ce qu'une heure.

Je ne me trompais pas : un inconnu s'avancait dans la travée. Il n'était ni très grand, ni très mince, ni très jeune, triple défaut pour un héros de roman. Il portait toute sa barbe, ce que je trouve fort laid ; du premier coup d'œil, je compris que ce ne pouvait être le Prince Charmant attendu par moi. Pourtant, sa vue m'inspira une curiosité passionnée ; il me semblait impossible que cet étranger traversât l'église et disparût sans que rien ne résultât de son passage.

Il ne tournait pas la tête vers moi, il allait devant lui, les yeux fixés sur le maître-autel. Au premier rang des chaises, il se pencha sur les appuis, regarda les plaques de cuivre portant les noms des titulaires de ces places. La mienne d'abord, qui était autrefois celle de maman et gardait gravé le nom de Mlle de Ville-Vieux, puis le prie-Dieu de velours de la marquise, et deux autres à la suite, sur lesquels se plaçaient le marquis et Mlle Demène.

Le monsieur s'agenouilla sur ma chaise, il mit sa

tête dans ses mains et je vis aux secousses de sa nuque qu'il sanglotait. J'en eus le cœur chaviré ! J'avais envie d'aller vers lui et de le supplier de ne pas pleurer. Puis il me parut qu'en contemplant cette douleur qui s'abandonnait, se croyant sans témoin, je commettais une indiscretion. Très doucement, afin que le pauvre affligé ne soupçonnât point ma présence, je gagnai la petite porte et sortis. J'allai sonner au presbytère ; Marthe, la gouvernante, vint m'ouvrir, et je fus introduite dans la cour au faux rocher.

En passant devant la fenêtre ouverte du salon, je vis Mademoiselle debout, prête au départ ; elle penchait la tête, écoutant M. le Doyen. Il disait :

— Vous ne devez vous faire aucun reproche, vous n'avez rien voulu, rien préparé. D'ailleurs, cette promesse, qui fut en somme arrachée, avait-on bien le droit de...

Marthe ouvrait la porte du vestibule, je n'entendis plus rien.

M. le Doyen, tout heureux de ma visite, refusa de nous laisser partir sans avoir goûté. Marthe nous servit d'une confiture exquise et M. le curé déboucha, malgré nos protestations, un flacon de vin sucré, réservé aux desserts des tournées épiscopales.

Mlle Demène paraissait apaisée, ses beaux yeux retrouvaient leur sérénité.

— Monsieur le Curé, dis-je, je suis contente, vous avez consolé Mademoiselle.

— Mais je n'ai pas de chagrin, Bérengère, M. le Doyen n'a pas eu à me consoler.

— Tout au plus à conseiller, appuya le Doyen.

Ce mot de chagrin me rappela mon inconnu.

— Ah ! monsieur le Doyen, si vous voulez consoler, allez à l'église. Vous trouverez agenouillé à nos places un monsieur que je n'ai jamais vu à Pont-au-Bourg et qui pleure... qui pleure... Cela m'a fait tant de peine !... Je suis partie pour ne plus le voir.

Le Doyen et Mlle Demène échangèrent un bref coup d'œil. Mademoiselle ne prononça pas un mot. M. le Doyen demanda d'une voix trop détachée :

— Un monsieur qui pleurait ?... Comment est-il, mon enfant ? L'avez-vous bien vu ?

— Très bien vu. Il est... Ah ! voici M. l'abbé...

La longue silhouette du vicaire s'encadrait dans la porte.

— Entrez, l'abbé... entrez donc, insista M. le curé.

Il y eut l'échange obligé de saluts ; M. le vicaire accepta, en se faisant beaucoup prier, un doigt de vin et un biscuit. Lorsqu'il fut servi, M. le Doyen répéta sa question :

— Comment était ce monsieur, ma petite enfant ?

Je donnai le signalement. Je ne sais de quel visage l'accueillit mon institutrice ; je regardais l'abbé qui souriait, hochait la tête. Il avait l'air malin d'un écolier qui joue un bon tour. Il toussota lorsque je me tus ; sa toux était pleine de malice et l'on comprenait la pensée du bon abbé : « Ah ! ah ! voilà un monsieur qui vous intrigue ? Eh bien ! moi, je le connais très bien. » Cela se devinait clairement ; ni M. le Doyen, ni Mademoiselle ne faisant à ce pauvre abbé l'innocente joie de le questionner, je m'en chargeai.

— Monsieur l'abbé, vous savez qui est cet étranger, avouez-le !

— Mademoiselle Bérengère est perspicace... et aussi un peu curieuse.

— Très curieuse, monsieur l'abbé ; je ne m'en étais jamais rendu compte comme aujourd'hui, mais certainement je dois l'être, car je brûle du désir d'apprendre le nom de ce monsieur.

— Son nom, je l'ignore... il ne me l'a pas dit.

— Vous lui avez parlé ? demanda le Doyen.

— Oui. Je l'ai rencontré hier au soir ; il descendait d'automobile avec un autre monsieur.

— Un autre monsieur ! s'écria Mademoiselle.

Encore une fois, ses yeux cherchèrent les yeux du Doyen ; celui-ci, d'un geste discret de la main, me parut l'inviter au calme.

Est-ce que l'intérêt porté par mon institutrice à cet inconnu le scandalisait ?

— Oui, reprit l'abbé, un autre monsieur plus jeune — son frère, je pense. Ils descendaient, dis-je, d'une belle voiture automobile devant cette drôle de maison peinturlurée.

— Voilà ! murmura M. le Doyen.

— La maison de l'Olympe ! m'écriai-je. Est-ce qu'ils y sont logés ?... Est-ce que ce sont les propriétaires ? Ninou prétend que cette maison appartient à un mort.

— Précisément, poursuivit l'abbé triomphant de l'intérêt qu'éveillait son récit. Le plus âgé de ces messieurs m'arrêta avec beaucoup de politesse. Il me dit avoir hérité de cette maison et venir en

prendre possession. Il avait apporté les clefs, mais depuis si longtemps la serrure de la grille ne servait plus... il était impossible de l'ouvrir. On me demanda l'adresse d'un serrurier; sur mes indications, le chauffeur alla chercher cet ouvrier, avec les outils nécessaires pour forcetoutes les serrures du logis, qui probablement ne s'ouvraient pas plus que celle de la grille. En l'attendant, je restai avec ces messieurs. Ils me retenaient afin d'avoir par moi divers renseignements et — j'en bénis la Providence — le plus jeune des étrangers me demanda si je ne pourrais lui découvrir une femme sachant faire un peu de cuisine et donner un coup de balai, le chauffeur l'aiderait au ménage. Cette demande parut déplaire à l'autre monsieur, qui prononça d'un accent faché quelques mots en langue étrangère. Mais le jeune homme lui répondit en riant :

— M. l'abbé va nous découvrir une brave femme très discrète, sourde et muette, au besoin.

— Sourde et muette, répéta l'abbé en nous regardant tour à tour d'un air épanoui; vous pensez si je fus heureux !... c'était un gagne-pain tombé du ciel pour ma bonne Rose-Rosette.

J'éclatai de rire, ce qui choqua le bon abbé, il appuya :

— C'est une excellente créature.

— Rose-Rosette, monsieur l'abbé, Rose-Rosette ! Oh ! Mademoiselle, vous la connaissez ; la voyez-vous cuisinière, Rose-Rosette ?

— Le fait est, mon pauvre abbé, murmura le Doyen...

— N'est-ce pas ce que réclamaient ces messieurs, une sourde-muette ?

— Vous avez pris cette expression trop au pied de la lettre, l'abbé, reprit le Doyen ; une femme pas cancanière, voilà ce qu'on vous demandait.

— Eh bien ! monsieur le Doyen, j'en suis fâché pour nos paroissiennes, mais sous ce rapport, Rose-Rosette est la seule femme de Pont-au-Bourg dont j'ose me porter garant.

— L'abbé, vous manquez à la charité...

— Je plaisante, je plaisante, se hâta de corriger le vicaire. Mais vraiment, j'étais trop joyeux de fournir à cette malheureuse un moyen de gagner sa vie. J'allai moi-même à l'instant à sa recherche ; je la trouvai qui mendiait à la porte de l'hôpital. Nous nous comprenons très bien. — Je lui expliquai

pourquoi l'on avait besoin d'elle. — Elle me suivit volontiers. Fort heureusement, elle était décentement vêtue, grâce à Mlles de Priselin qui, la semaine passée, me donnèrent pour elle différents effets leur ayant appartenu, sans compter une pèlerine de laine tricotée, que Rose-Rosette a mise de côté pour l'hiver.

— Rose-Rosette est entrée à la maison de l'Olympe?

— Oui, mademoiselle. Le jeune monsieur a beaucoup ri en la voyant. Il m'a dit que je pouvais leur laisser la vieille, qu'elle aiderait à nettoyer, ferait chauffer l'eau le matin... Ils trouveraient toujours à l'employer. Pour la nourriture ils espéraient que d'un restaurant voisin on consentirait à leur envoyer deux repas par jour, ce qui sera facile, je pense.

— J'aime mieux cela pour eux — manger de la cuisine de Rose-Rosette !...

Il fallait vraiment que Mlle Demène fut bien préoccupée pour ne pas même sourire à l'évocation de cette vieille mendiane, à visage de fée Carabosse, déjetée d'une hanche, grimaçante et gesticulante dans ses efforts pour se faire comprendre, de cette vieille, dis-je, transformée en cordon bleu.

Il est juste de dire que, malgré sa misère et bien que vivant dans un taudis, Rose-Rosette maintenait sur sa personne disgraciée une propreté relative.

M. l'abbé ne se troublait pas. On pouvait le râiller, que lui importait ! son cœur brûlant de charité gardait la joie d'avoir arraché une misérable à la mendicité. Tandis que nous parlions tous deux de sa protégée, M. le Doyen et Mlle Demène échangèrent quelques mots à mi-voix. Puis Mademoiselle se leva et nous prîmes congé.

En sortant du presbytère, je proposai à Mademoiselle d'entrer à l'église pour voir si le nouvel ami du vicaire s'y trouvait encore et s'il continuait à pleurer. Rose-Rosette m'avait fait oublier le chagrin de ce pauvre monsieur. Je regrettai de n'avoir point interrogé l'abbé; peut-être connaissait-il la cause de cette affliction, et avait-il surpris un mot s'y rapportant... que pensait de cela Mademoiselle ?

Pour toute réponse elle dit :

— Rentrons !

Je la suivis sans répliquer.

Ainsi qu'il arrive certains soirs, dans le ciel rose et lumineux au couchant, d'un bleu vif encore au

zénith, la lune déjà montait, mais blanche et sans rayons, elle semblait transparente. Je marchais le nez levé, regardant ma grande amie... Et, comme aux jours de mon enfance, je lui parlais.

« Madame la Lune, il n'y a que vous, j'en ai peur, qui ne repoussiez jamais ceux qui vous aiment... Toutes les fois que je vous ai contemplée, vous avez paru me sourire, et vous n'avez jamais témoigné que mes discours vous aient donné de l'ennui; vous, qui êtes séparée de moi par quatre-vingt-quinze mille lieues, m'êtes en vérité moins lointaine que Mlle Demène qui marche à mes côtés et qui cependant m'aime bien en temps ordinaire. Madame la Lune, j'ignore, cela est certain, ce à quoi vous songez, et même si vous songez à quelque chose. Comment donc ai-je l'impression que ma pensée, à moi, trouve chez vous un écho fidèle? Puis-je vraiment garder l'illusion qu'aucune préoccupation étrangère à moi ne vous détourne de répondre par un rayon compatissant à votre timide petite amie?... Il y a sans doute de par le monde des milliers et des milliers de personnes qui vous ont prise pour confidente. Chacune se figure-t-elle comme moi être la seule écoutée?... »

— Bérengère! A quoi pensez-vous?

Je m'aperçus que nous étions arrivées; Mademoiselle allait pousser la porte de la cour. Ses yeux étaient humides, mais elle me souriait. Je vis une telle tendresse dans ce sourire que je me jetai dans ses bras et, sans savoir pourquoi, je fondis en larmes.

Heureusement, nul n'était là pour nous voir. Mademoiselle ne me demanda pas pourquoi je pleurais; mon émotion, paraissant répondre à la sienne, ne l'étonna point.

\* \* \*

Ce jeudi-là Nini Poissonnier nous arriva tout en émoi. Depuis la vente de son auto elle venait à Pont-au-Bourg en menant elle-même « Pomme d'Api », un cheval gris caracolant, attelé à un tonneau.

Rien de moins gracieux que ces voitures où l'on est placé de profil, ensoui jusqu'aux épaules, et où il faut accepter le tout proche voisinage du domestique, ou bien n'en pas emmener. C'est ce dernier parti qu'adoptait l'audacieuse Nini. A l'effroi des gens prudents, au scandale de quelques-uns, elle parcourait les routes seule, dans sa voiture, avec

son bull, Teuf-Teuf, assis en face d'elle, quand il ne trotta pas entre les roues. Mme Poissonnier ne sortait plus que rarement; elle avait perdu son air épanoui, sûr d'elle-même et de la vie, ce que les bonnes gens dénomment « l'air riche ». On la supposait souffrante, et des personnes bien intentionnées — comme Mme d'Oronge — conseillaient à Nini d'une voix apitoyée « de prendre grand soin de cette ch're maman ». « Mais elle va très bien, » répondait Nini agacée... Et Mme d'Oronge, pinçait les lèvres, secouait la tête, mimique très claire : « C'est bon, je vous aurai prévenue. »

Mme d'Oronge réservait à Mme Poissonnier d'autres conseils.

— Vous avez tort, ma bonne amie, de permettre à votre ch're fille de sortir seule en voiture : s'il lui arrivait un accident ?...

— Espérons qu'elle n'en aura pas. Que voulez-vous, Nini est plus que majeure... Je ne peux pas commencer à dire que je défends ceci ou cela, alors que jusqu'à présent elle n'en a fait qu'à sa tête... D'ailleurs Ernestine conduit à merveille et Pomme d'Api est merveilleusement dressé.

— Ah ! oui, parlons-en ! Il fait le beau comme un chien savant entre les brancards, je l'ai vu !

— Justement... C'est du dressage... des embarras pour donner à croire qu'il va tout casser. Mais Nini affirme qu'il est doux comme un agneau.

— Très bien, ma bonne amie, très bien. Moi, vous pensez, ce que j'en dis...

Mme d'Oronge avait raison : Pomme d'Api de temps à autre éprouvait la fantaisie d'exécuter quelques pas sur ses pieds de derrière en bâtant l'air de ses sabots de devant. Cela pouvait être charmant avec une voiture à quatre roues; Nini dans son tonneau subissait, lors de ces prouesses, de désagréables déplacements. N'importe, elle s'en amusait et s'amusait surtout de l'effroi des spectateurs, lorsque ceci avait lieu dans les rues de Pont-au-Bourg.

Donc Nini nous arriva, légèrement décoiffée, le visage rougi par le vent et, quoi qu'elle en eût, un peu émue encore.

— Si vous saviez, dit-elle, la drôle d'aventure ! J'ai failli me tuer... Non, ce qui est drôle, ce n'est pas d'avoir failli me tuer, mais la façon dont cela s'est passé... J'arrivais tout tranquillement lorsque

à un tournant de la route je me trouve nez à nez avec une auto qui — naturellement — n'avait pas corné quand elle aurait dû, mais qui, cela n'étant plus utile, se met à faire marcher sa sirène... Pomme d'Api ne supporte pas les sirènes; on peut lui siffler ou corner dans les oreilles, il ne bronche pas, tandis que les sirènes lui mettent les nerfs à vif, la pauvre bête... Le voilà debout; ce n'est rien, j'y suis habituée. Mais en même temps il fait un tête-à-queue, casse un brancard, retombe sur le talus pendant que le tonneau se couche de côté.

— Je vous raconte la chose comme je pense qu'elle a dû arriver; au premier moment je n'y ai vu que du feu... Je me suis trouvée au milieu de la route, mollement — mais oui — mollement couchée sur l'amoncellement de châles, de manteaux et de couvertures dont maman s'obstine à encombrer la voiture, bien que je ne m'en serve jamais... J'entendais renâcler Pomme d'Api sur son talus, Teuf-Teuf aboyait comme un furieux et l'auto, arrêtée brusquement, protestait à sa manière par une espèce de halètement rauque, trépidant...

— Mon Dieu, madame, êtes-vous morte ?... »

« C'était si drôle, cette question, que j'éclatai de rire sous mon chapeau. — J'oubliais de vous dire que mon chapeau avait, dans la secousse, filé sur ma figure.

« — Ah ! sapristi, quelle frousse ! » gronda une voix.

« Je m'assis sur mes manteaux, repoussai mon chapeau et commençai à injurier ferme le propriétaire de la sirène. — Est-ce qu'on agit ainsi ? est-ce qu'il ne savait pas ce que c'est qu'un cheval ?

« Le chauffeur me regardait, navré; il s'accusait, s'injuriait lui-même. Alors, moi, je cessai de lui dire des choses désagréables et, aidée par lui, je me remis debout.

Des exclamations d'effroi avaient à plusieurs reprises interrompu le récit de Nini. Mon oncle, partant en solo, vitupéra contre ce chauffard, ce voyou, ce...

Nini, assez sèchement, l'arrêta.

— Lui, un chauffard ?... C'est un garçon très chic, parfaitement élevé et qui mène son auto dans la perfection. Et j'en sais quelque chose, puisque c'est lui qui m'a conduite ici.

— Oh !

— Ah ?

— Comment...

— Lui !

— Vous...

— Et le cheval, la voiture ?

Nini calma d'un geste les impatiences et reprit son récit.

— Pendant que ce monsieur dégageait Pomme d'Api, j'ai été me recoiffer devant sa glace — je veux dire qu'il m'avait offert la cantine de son auto. Remise en état présentable, je suis revenue près de lui et nous avons combiné quelque chose de très bien. — Primo, il m'a laissée là, gardant Pomme d'Api, et s'est rendu, à grande allure, à la maison où, sans épouvanter maman, il a prévenu à l'écufile. En quelques minutes il était de retour, ramenant le cocher qui s'était muni de fil de fer, planchettes, etc. J'ai confié à cet homme le soin de rafistolier le brancard du tonneau comme il pourrait, de le rentrer, puis de revenir ici avec une autre voiture, ce monsieur m'ayant offert de me conduire où je voudrais. — Et me voilà.

— Vous êtes venue seule avec un inconnu ! s'écria ma grand'mère.

Je ne lui avais jamais vu un visage si indigné...

Nini eut l'air de tomber des nues.

— Mais oui... précisément parce qu'il m'est inconnu, cela ne m'a point paru inconvenant. Je pensais bien d'ailleurs ne jamais le revoir, le croyant de passage. Pas du tout, il demeure ! Il est depuis huit jours à Pont-au-Bourg, et savez-vous où il habite ?... Je vous le donne en mille... Il habite la maison de l'Olympe avec un de ses amis.

— La maison de l'Olympe ! répéta ma grand'mère.

Une seconde elle se laissa aller sur l'appui de son fauteuil; pour elle, toujours si rigide, c'était presque une défaillance. Personne que moi n'y prit garde. — Elle se redressa, respira fortement et regarda mon oncle. Mais il ne pensait qu'à une chose, l'infortuné marquis : Un étranger, après avoir failli causer la mort de Nini, se trouvait romanesquement implanté dans les bonnes grâces de la jeune fille.

— Et je suis ravie qu'il reste à Pont-au-Bourg, poursuivit Nini imperturbable. C'est une bonne recrue ; il n'y a certainement personne d'aussi bien dans le pays.

Mon pauvre oncle Jean ! son nez devenait positivement plus aigu, plus long, sa figure verdissait...

Il y avait là le petit cercle habituel des jeudis. M. d'Oseraie, hochant la tête, souriait malicieusement ; Mme d'Oronge pinçait les lèvres et Mlle Laure de Priselin s'effarait. Je ne sais comment toute sa personne arrivait à trahir sa pensée : « De mon temps une jeune fille, » etc..., etc... Il y avait du blame jusque dans les plis de sa jupe et dans le nœud de son chapeau.

Je l'ai maintes fois remarqué, les vêtements eux-mêmes de certaines gens arrivent à changer d'*expression* lorsqu'un sentiment très vif agite leur propriétaire. Il se peut que ce soit absurde, peut-être ma seule imagination fait-elle tous les frais des changements par moi constatés. Il est certain que personne n'a pu me comprendre quand j'ai tâché de faire partager ce genre d'*observation*.

— Je suppose, dit M. d'Oseraie, que nous verrons ce brillant étranger au château ?

— J'y compte bien. Je lui ai indiqué notre jour...

Mme d'Oronge — je ne dirai pas éclata, mais fusa. Ce fut un jet siissant de réprobation. Nous entendîmes traiter comme elles le méritent les mœurs nouvelles, et dénoncer le danger des rapports sociaux tels qu'ils sont aujourd'hui, où les *rastas* ont beau jeu pour pénétrer dans les plus honorables familles... bienheureux lorsqu'on n'héberge pas des repris de justice aux allures de grands seigneurs... c'était effrayant !

Mlle de Priselin osa rappeler un récent *fait divers* dont le triste héros, voleur et meurtrier, parcourait la France dans une somptueuse automobile...

— Est-il arrêté, ce bandit ? demanda Mlle Poissonnier.

Mlle de Priselin répondit sans méfiance que, grâces à Dieu, la justice avait pu s'en emparer.

— Quel malheur ! riposta Nini. J'espérais déjà avoir eu affaire à lui... C'eût été très amusant... quel imprévu !

— L'amour de l'imprévu entraîne aux abîmes, proféra le marquis.

Tous les yeux se tournèrent vers lui. Il donnait rarement son avis sur ce ton péremptoire. On goûta cette sentence qui sonnait creux, mais n'en était que plus sonore.

— Très bien, murmura grand'mère.

Mlle Demène, jusqu'alors silencieuse, s'informa du nom de l'étranger.

Nini leva les bras au ciel.

— Croiriez-vous que j'ai oublié de le lui demander !

Puis, changeant tout net de sujet, elle m'annonça qu'elle m'apportait de la musique nouvelle et, m'entraînant vers le piano, me dit à mi-voix :

— Leur curiosité m'amuse. Je n'ai pas demandé en effet son nom à ce jeune homme ; mais lui-même s'est présenté. Il s'appelle Georges de Morient.

Mlle Demène nous avait suivies, je lui répétais le nom. Mademoiselle soupira, comme allégée d'une inquiétude.

— On dirait, fit Ernestine, que ce nom vous rassure ?

— Médiocrement, riposta Mlle Demène, mais elle souriait.

Je rapportai à Nini le peu que m'avait appris l'abbé Laurent sur les nouveaux venus ; elle fut comme moi égayée par l'évocation de Rose-Rosette, cuisinière bourgeoise.

Mademoiselle nous laissa causer toutes deux et quitta le salon. Je savais que mon institutrice devait sortir seule ce jour-là, et je pressentais à cette sortie une raison mystérieuse, — mais à mon indiscrète et précise question : « Où donc allez-vous, Mademoiselle ? » je n'avais obtenu qu'une vague réponse : « J'ai des courses à faire. »

L'impression qu'entre ma chère grande amie et moi se dressait un secret dont elle était résolue à m'exclure, augmentait, irritante et douloureuse.

— Qu'avez-vous ? demanda Nini, me voyant tout à coup préoccupée.

Je fus sur le point de lui confier ce que je croyais découvrir d'épouvantable dans la façon d'être de mon institutrice. — Un scrupule m'arrêta ; il me sembla que j'allais, en parlant de mon inquiétude, trahir ce secret, cependant ignoré de moi.

Mademoiselle ne revint qu'à la nuit tombée ; elle avait un visage détendu, et m'embrassa à deux reprises en disant gaiement : « Voilà ! » comme si elle eût parlé à un invisible témoin. Je lui en fis la remarque.

— On dirait, Mademoiselle, que vous annoncez : « J'ai embrassé Bérénice, voilà qui est fait ! »

Elle se mit à rire d'un joli rire très jeune qui m'enthousiasma. Je lui sautai au cou à la façon d'une

petite fille turbulente qu'il m'arrivait d'être parfois, et plus fréquemment, je crois, qu'en mon enfance.

— Chère Mademoiselle, comme je vous aime ! je corrigeai. — Comme je vous aimerais si vous me disiez tout... tout ce qui vous préoccupe.

— Tout ce qui me préoccupe, Bérangère, c'est votre bonheur...

Et je sentis qu'elle disait vrai. Mais cela n'effaça point l'impression de mystère qui m'étreignait — au contraire.

•••

J'arrivai de bonne heure ce jour-là chez M<sup>les</sup> de Priselin. Je savais qu'au début de l'après-midi je pouvais espérer ne rencontrer personne chez elles, et pour exécuter la surprise annoncée à M<sup>lle</sup> Sylvie, je ne voulais d'autre public que les deux sœurs, mon institutrice mise dans le complot, et mon complice, le bon M. Popfer, dont aux premiers mots j'avais obtenu l'adhésion.

— J'ai si rarement l'occasion de faire quelque chose pour quelqu'un, me dit le brave homme... C'est la grande misère des pauvres gens que l'impossibilité d'être bon de façon effective.

Exact au rendez-vous, M. Popfer arriva presque aussitôt que moi chez M<sup>lle</sup> Sylvie.

Mon répertoire était restreint, mais M. Popfer voulut bien jouer seul pour ouvrir le concert. M<sup>lle</sup> Sylvie, les yeux clos, les mains jointes, écoutait extasiée. Elle adorait le violon, dit-elle, et il me sembla que les aïeules en leurs cadres souriaient plus joyeusement, contentes aussi. Inspiré par elles peut-être, M. Popfer exécuta une pavane délicieusement surannée. Est-ce que les Priselin d'autan n'allaien pas descendre de leurs toiles et, repoussant les meubles, se faire place et danser ?

Lorsque M. Popfer eut joué, j'allai me mettre près de lui. Je chantai. Son violon doucement soutenait ma voix, la guidait, ou l'accompagnait en sourdine.

— Oh ! que c'est joli ! murmurait M<sup>lle</sup> Lydie.

— Tu vois, tu vois... je l'avais bien dit qu'elle chante comme un rossignol, appuyait sa sœur.

Pauvre rossignol inexpérimenté, il faisait de son mieux, le cœur en fête, lui aussi, de la joie que donnait son chant.

La fenêtre du salon était ouverte. M<sup>lle</sup> Sylvie annonça, amusée :

— Il y a du monde arrêté dans la rue... on écoute.

Je me précipitai pour fermer la croisée, confuse, évitant de me montrer — et je ne vis pas « le monde » curieux signalé par Mlle Sylvie.

— Est-ce que vous voudrez bien revenir ? demanda Mlle Laure quand nous primes congé.

Nous décidâmes séance tenante du jour où nous recommencierions.

J'étais ravie de ma journée... Si j'avais su, je l'aurais été bien davantage.

Le mardi suivant, pendant le déjeuner, mon oncle annonça sur un ton de défi son intention d'aller au château. Il paraissait tout prêt à partir en guerre. Je me risquai à demander :

— Et moi, grand'mère ?

La marquise échangea un coup d'œil avec son fils et répondit :

— Pas aujourd'hui.

Je baissai la tête, rongeant mon frein. — Mademoiselle vit ma déception.

— Bérengère, dit-elle, voulez-vous que nous fassions une bonne promenade à pied dans la campagne ?

Je la remerciai d'un sourire ; pour répondre à son désir de me consoler, je m'efforçai de me montrer satisfaite.

De bonne heure nous partîmes. Il faisait très chaud ; mais nous connaissions un chemin charmant, ombreux à souhait, avec des talus tapissés de mousse où l'on pouvait mollement se reposer. Nous avions, par grande faveur de Boniface, emmené Lutin.

J'ai trop longtemps négligé de parler de Lutin. C'est un personnage modeste, entré chez nous sans tapage. Peut-être avait-il compris que seule, une grande discrétion, une très humble attitude pourrait le faire tolérer par la marquise et le marquis. Tous deux détestaient les bêtes.

Lutin devait pour conquérir la sympathie témoigner des qualités de son cœur et de son esprit ; car son physique n'offrait rien de séduisant. D'un marron tirant sur le roux, la queue épaisse, presque noire et d'un poil beaucoup plus long que le reste de la fourrure, les pattes trop basses, le cou trop long, les oreilles tantôt dressées, tantôt retombantes, un museau de renard et — correctif à cet ensemble désolant — les plus beaux yeux d'or et de velours

qui se puissent voir. Des yeux éloquents, des yeux où tour à tour se lisaient des reproches, de la tendresse, une prière éperdue, une gaieté railleuse, ou — et cela était plus troublant que tout — une réflexion profonde, mélancolique et aussi un peu inquiète... Quel problème creusait Lutin lorsqu'il avait ce regard-là ?...

Boniface le rapporta un matin, dans la poche de son tablier. Lutin était alors de la grosseur d'un rat; et le jardinier se portait garant qu'il ne grossirait « pour ainsi dire pas ». Il connaissait la mère, un terrier excellent pour la chasse aux rongeurs. Et la serre étant infestée de souris, le jardin labouré par les mulots, Boniface s'était fait donner un fils de cette ratière merveilleuse.

— Si Madame la marquise veut le permettre, la petite bête ne quittera point le potager, elle logera dans ma chambre... et nous débarrassera des sales bestioles qui grignotent tout.

La marquise accorda l'autorisation de garder Lutin... « surtout si vous pensez qu'il ne grandira pas : les gros chiens brisent tout. »

Boniface affirma que Lutin resterait *comme un bouchon*, sans quoi, bien sûr, lui-même n'en voudrait pas dans son jardin... que Madame la marquise se figure... Oh bien ! merci... La mère est pas plus grosse... ainsi ! Hélas ! Lutin dépassa vite sa mère ; il atteignit en quelques mois des proportions incongrues, inharmoniques... Si du moins il avait pris du côté maternel, à défaut de beauté, l'instinct chasseur ! Mais non. Lutin professait pour les rats, les mulots, les taupes et en général toutes les bêtes — saut les chats, qu'il persécutait — la plus profonde indifférence. C'était une joie de surprendre Boniface en conversation avec son chien :

— Lutin, écoute voir. T'es proprement un propre à rien !... Dis un peu si je t'ai amené ici pour pas seulement gagner ta soupe... Quoi que t'as fait, hein ! depuis que te voilà ? un trou pour enterrer un os, oui, dans un semis de carottes... que t'aurais mérité d'être battu, et cassé une cloche à melons, qu'il a fallu que je dise à Madame que c'était moi, pour pas qu'on te renvoie... Ah ! t'as encore dépiauté un palmier de sa bourre, oui... que j'sais pas comment qu'y n'en est pas crevé... v'là ton ouvrage, Lutin... c'est de la belle ouvrage... Je devrais pas te garder ; mais j'suis accoutumé à toi à c'theure.

alors... et puis t'apprendras p't-être à travailler un jour... faut espérer...

Lutin, assis en face du jardinier, balayait mollement le sol de sa queue ; il renvoyait ses oreilles en arrière et clignait des yeux.

— Tu te fiches de moi, grommelait Boniface, et il riait.

Il avait fallu l'arrivée de Lutin pour apprendre à rire à Boniface.

Lorsque nous allions promener dans la campagne, Mademoiselle et moi, nous invitons Lutin. Son maître ne nous le confiait jamais sans lui faire les plus précises recommandations de bonne tenue. \* N'entre pas dans les jardins... cours pas après les chats... n'étrangle pas les poules... mords pas les mollets du monde... \* Lutin secouait les oreilles — ce qui doit être, chez les chiens, l'équivalent de notre haussement d'épaules — et s'approchait de moi, pour que je lui passe au cou le ruban dont, en ces occasions, j'adornais sa laideur.

En général Lutin ne nous causait pas le moindre ennui ; il trottinait en avant, s'arrêtant de temps à autre pour s'assurer que nous le suivions. Mais ce jour-là... ah ! ce jour-là !...

Lutin, peut-on sans injustice — étant donné ce qui s'en suivit — vous reprocher de vous être montré parfaitement mal élevé ? Pauvre Lutin ! vous avez hérité, sans doute du côté paternel, d'un don précieux pour un chien de chasse, inutile chez vous, pseudoratier : le rapport naturel. Et, comme on a négligé de le perfectionner en vous apprenant à déposer doucement aux pieds de vos maîtres l'objet que votre fantaisie vous inspira de déplacer, vous le gardez comme jouet, le machonnant, le déchirant jusqu'à le réduire à l'état de bouillie, de miettes ou de charpie, suivant la nature de cet objet... C'est ainsi que vous avez sur la conscience un tablier de Boniface, une ombrelle à moi et l'un des paillassons de la serre... Et ainsi que vous deviez cette fois, la course vous ayant ouvert l'appétit, dévorer pour tromper la faim un magnifique Panama... brave Lutin !

Le chemin que nous avions choisi, après avoir traversé des prés et un petit taillis délicieux, rejoignait la Vivette. La Vivette en cet endroit n'est déshonorée ni par un lavoir public ni par un caboulot ; elle coule gazouillante entre deux rives boisées

jusqu'au bord... En ce bel été les branches des noisetiers et des aulnes où s'emmêlaient de longues tiges d'églantiers, se penchaient au-dessus de la rivière, se rejoignaient par endroits, formant ainsi sur la Vivette une voûte bruissante et fraîche que trouaient des flèches de soleil.

Nous connaissions un très vieux chêne, dont les racines gonflant le sol figuraient une sorte de siège un peu bas, mais rustiquement confortable. Mademoiselle s'y installait ; moi, je m'étendais sur l'herbe béatement et Lutin s'allongeait près de nous ou nous quittait parfois pour risquer sous les taillis une petite reconnaissance.

Ah ! qu'il faisait bon à l'ombre de notre vieil arbre... que j'étais bien, couchée dans la mousse, et quelle paisible douceur autour de nous ! La Vivette chantait, avec, à intervalles réguliers, un petit éclat de voix impatient ; elle s'irritait au heurt d'un obstacle barrant son chemin.

Nous parlions peu, Mademoiselle et moi, suivant le fil de nos pensées. Les miennes étaient d'un vague délicieux. Je regardais entre les feuilles le ciel éclatant ; mes yeux, éblouis par moment, se fermaient...

Un jappement douloureux nous arracha à notre molle béatitude. Qu'arrivait-il à Lutin ? Il n'était plus là... Non loin des branches craquèrent, le chien sortit du fourré en bondissant et vint se blottir entre nous. Il tenait, à pleine gueule, quelque chose de jaunâtre que je pris d'abord pour un vieux panier ; il retroussait les lèvres et, sans lâcher sa proie, grondait. Nous n'eûmes pas le temps de définir la nature de la proie que Lutin nous rapportait si jalousement. Un homme sortant du taillis parut sur le chemin. Il criait : « vilaine bête, si je te rattrape... » Il nous aperçut alors, s'immobilisa... et je reconnus l'étranger que j'avais vu pleurer dans la cathédrale ! Il était nu-tête — je compris aussitôt ce que dévorait Lutin.

En effet, je pouvais distinguer entre les pattes de notre chien un morceau de chapeau, auquel adhérait encore le ruban qui avait entouré la coiffe. Consternée, je dégageai la loque des crocs qui prétendaient me la disputer et je restai là, muette, n'osant plus affronter les yeux de l'inconnu, certainement furieux. Mais de suite j'eus conscience qu'il se passait un drame autrement émouvant que la destruction d'un panama. Cette impression me vint de

l'immobilité, du silence de Mlle Demine et de l'étranger. Ni l'un ni l'autre ne faisaient un mouvement, ne prononçaient une parole. Je risquai un coup d'œil sur la victime du vol que je trouvai blême autant qu'un mort. Son regard demeurait fixé sur moi avec une telle intensité que j'en fus décontenancée... et me tournai vers Mademoiselle. Elle s'était levée comme moi au cri de Lutin. Maintenant, adossée au chêne, elle m'apparut aussi pale que l'inconnu, avec une si grande expression de détresse, que je courus à elle, épouvantée.

— Mademoiselle, qu'avez-vous ?

Et, soudain, fort en colère, je criai au monsieur, toujours immobile et muet :

— Vous lui avez fait peur !

Au son de ma voix, Mademoiselle se ranima. Elle secoua la tête et eut un geste las qui semblait dire : « Je n'y peux rien ! »

— Que dois-je faire ? demanda doucement l'inconnu.

Il avait une belle voix grave, voilée à ce moment par une intense émotion qu'alors je ne pouvais comprendre.

Mlle Demine saisit toute la portée de cette question qui paraissait n'avoir trait qu'à l'incident du chapeau. Elle posa la main sur mon épaule et me nomma.

— Bérengère !

Je ne pouvais m'y tromper, c'était à l'étranger qu'elle disait mon nom...

Il eut un imperceptible mouvement de tête qui pouvait signifier : « Oui, je sais. » Le silence encore se fit oppressant : et puis Mademoiselle reprit tristement :

— Cela devait arriver, je te l'avais prédit.

Mademoiselle tutoyait cet homme ! Je me crus le jouet d'un rêve. Mais déjà Mademoiselle poursuivait :

— Il vaut mieux, Bérengère, que vous sachiez la vérité. Voici Jacques, mon frère, dont je vous ai parlé.

Il eut un mouvement d'effroi que Mademoiselle comprit ; elle le rassura d'un geste.

— Ne crains rien, je ne dirai à cette enfant que ce qu'elle peut savoir et ton secret, parce qu'elle y sera mêlée n'en sera que moins dangereux. Aie confiance. ou plutôt repars... oh ! repars !...

— Moins que jamais, répondit M. Jacques.

Et comme à son tour elle semblait effrayée, il eut un beau sourire qui me conquit et dit comme Mademoiselle :

— Ne crains rien !

Il vint à moi, la main tendue.

— Puisque me voici présenté, mademoiselle Bérengère...

Il mettait à prononcer mon nom une sorte de joie frémisante qui me le fit paraître différent ; j'en aimai mieux mon nom pour l'entendre dire ainsi.

— Monsieur, fis-je gaiement, je ne comprends pas du tout. Mademoiselle m'expliquera certainement comment il se fait que vous soyez à Pont-au-Bourg en si grand mystère. Et, quelle que soit la raison de ce mystère, vous pouvez être assuré que je ne le trahirai pas... Mais pourquoi vous être logé à la maison de l'Olympe ?

— Ah ! vous savez déjà...

— Oui, par l'abbé Laurent. Etes-vous content du service de Rose-Rosette ?

L'émotion poignante jusqu'à l'angoisse qui nous avait étreints tout à l'heure s'effaçait — en moi du moins ; je retrouvais ma gaieté et, comme je riais en parlant de Rose-Rosette, M. Jacques supplia : « Riez encore ! »

— Jacques, fit mon institutrice.

Il sembla confus.

— Votre rire, mademoiselle Bérengère, me rappelle tant un autre rire... qui ne résonne plus ! C'est un souvenir de ma jeunesse déjà si lointaine.

Ouf, sa jeunesse, en effet, devait depuis longtemps s'être envolée... Je le pensai en remarquant mieux l'argent de ses tempes, les rides qui soulignaient ses yeux, surtout un certain air de lassitude, un pli dans les lèvres aux commissures retombantes. Si le frère de Mlle Demène n'était pas vieux, il avait dû beaucoup souffrir.

Il parla de Rose-Rosette sans enthousiasme, mais sans dégoût. Elle balayait, lavait, et le chauffeur — un être précieux — voulant bien consentir à tenir lieu de valet de chambre, on se tirait assez bien d'affaire à la maison de l'Olympe, où on avait des goûts simples.

— Je voudrais tant la visiter, cette drôle de maison, fis-je étourdiment.

— Eh bien ! mademoiselle Bérengère → il aimait

décidément à prononcer mon nom — il faut venir avec ma sœur.

— Non, dit Mademoiselle, non !  
 — Pourquoi pas ?  
 — Jacques !...  
 — Oui, je sais. Je plaisantais.  
 — Et maintenant disons-nous adieu.  
 — Déjà, ô ma terrible sœur ?  
 — Est-ce que vraiment Mademoiselle serait une terrible grande sœur, monsieur ? Elle est avec moi si indulgente !

— Ah ! Elle le fut avec moi beaucoup aussi, peut-être trop... Qu'en penses-tu, Nora ?

— Peut-être.  
 — Oui, peut-être, soupira-t-il ; mais l'indulgence est la plus belle des vertus.

Ceci me ramena au crime de Lutin.

— Voilà, dis-je, ce dont il faut vous inspirer, monsieur, pour pardonner à notre chien.

— Ah ! grands dieux, c'est vrai, mon chapeau, mon pauvre chapeau, qu'en reste-t-il ! Et ce monstre dévorant s'appelle ?...

— Lutin.

— Lutin, viens ici... ou laisse-moi t'approcher, si ta dignité s'oppose à ce que tu fasses les premiers pas... Là... ne me gronde plus.

— Vous le caressez... Oh ! monsieur, c'est de votre part une grande bonté.

— Croyez-vous ? Pauvre bête ! je lui ai lancé tout à l'heure un caillou... Je ne me doutais pas...

— Au fait, demanda Mademoiselle, comment se fait-il que Lutin ait pu voler ton chapeau ?

— Je me promène depuis longtemps dans ces bois délicieux... Presque chaque jour je suis le cours de la Vivette, ne croyant pas risquer à travers champs de fâcheuses rencontres, dit en souriant M. Jacques. Et las, j'ai fait comme vous, je me suis assis au pied d'un arbre. J'avais jeté mon chapeau à deux pas de moi. Je crois — faut-il l'avouer — m'être, un instant assoupi. J'ai ouvert les yeux juste pour voir filer mon couvre-chef aux dents de cet animal apocalyptique... sans reproche, où et comment avez-vous pu vous procurer quelque chose d'aussi affreux que ce chien ?

— Je l'aime ! déclarai-je fâchée.

— Cela ne fait pas qu'il soit beau.

— Mais cela m'empêche de le trouver laid.

— C'est juste.

Comme il me regardait étrangement, le frère de Mademoiselle I... Peut-être mon visage, de même que mon rire, lui rappelait-il un être cher dont son cœur portait le deuil ?... J'en eus dès lors la conviction, et je ne sais quelle timidité m'empêcha de m'en éclaircir en interrogeant Mademoiselle lorsque nous fûmes seules.

Son frère, après lui avoir reproché de vouloir trop vite abréger notre rencon re inespérée, nous quitta brusquement, presque sans adieu, et je crus voir des larmes dans ses yeux... Mademoiselle aussi les vit sans doute, car elle soupira :

— Pauvre cher garçon...

Et elle, toujours si maîtresse de son émotion, cachant son visage dans ses mains, se mit à pleurer.

Le lendemain seulement Mademoiselle consentit à m'apprendre le secret de son frère.

Durant toute la nuit, sans doute, elle avait débattu la question de savoir si, oui ou non, j'en devais être instruite ; son visage bouleversé, ses traits creusés trahissaient une longue insomnie.

Voici, aussi brièvement que possible, cette histoire dramatique et romanesque.

Ainsi que Mademoiselle le dit à ma grand'mère le soir de son retour de Nice, son père et sa mère étant morts, elle avait eu, très jeune, charge d'âme. Elle fut la protectrice attentive — et trop douce — de son frère encore enfant. En réalité, sa mère s'étant mariée deux fois, Jacques n'était que le demi-frère de Mademoiselle. Elle ne le chérissait pas moins. Ils vivaient à Paris chez un oncle maternel, seul parent qui leur restât. C'était un savant austère, glacial, rigide en ses principes, n'accordant rien aux fantaisies d'esprit de ceux qu'il dénommait avec dédain « Les jeunes ». Il oubliait que cette jeunesse avait pu jadis être son crime à lui aussi. Mais Mademoiselle pense qu'il ne fut probablement jamais jeune ni de cœur ni d'esprit ; il dut naître chimiste. La chimie seule lui paraissait digne d'intéresser un cerveau humain capable de penser.

Son neveu, que l'art attirait puissamment — peinture, musique, poésie, l'enchantait presque avec une égale force — dut, sous la puissante férule de ce terrible savant devenu son tuteur, s'adonner à des travaux qui le rebutaient.

Il fallait, pour l'empêcher de braver ouvertement l'autorité de son oncle, la tendre influence de sa sœur qui le suppliait de ne rien brusquer. Elle espérait amener peu à peu le chimiste à reconnaître le manque d'aptitudes de son neveu et à lui permettre de suivre sa vocation d'artiste. Les premières tentatives de persuasion furent très mal accueillies.

— *Artiste?* s'était écrié l'oncle en fureur, et quelle branche de l'art? Il n'en sait rien lui-même... Un prétexte pour vivre inutile à tous et révasser au lieu de produire.

Vainement, Mademoiselle affirma que s'il s'intéressait à la musique et à la peinture en amateur, comme à des passe-temps délicats, son frère avait nettement résolu de se faire un nom dans les lettres.

Le savant s'était contenté de hausser les épaules. Et le jour même son neveu s'entendait poser un ultimatum : ou bien il continuerait ses études de façon à seconder son oncle dans ses recherches, ou bien sa sœur et lui seraient priés d'aller vivre où bon leur semblerait et comme ils pourraient, avec les vingt mille francs qui leur restaient nets de l'héritage de leur mère. Encore le tuteur s'opposait-il absolument à ce qu'on entamât la part de son pupille; Nora, majeure, pourrait manger la moitié qui lui revenait, dès qu'il lui plairait d'attaquer son capital.

Si son neveu, au contraire, acceptait sa direction, il lui léguerait, en outre d'une fortune rondelette, le bénéfice d'une découverte sensationnelle qu'il se croyait à la veille de réaliser.

Encourager le jeune homme à la patience eût été sage — le temps arrange bien des choses — et rien n'empêchait M. Jacques de travailler secrètement aux chefs-d'œuvre qu'il rêvait. Mais il prétendait arrêter ses études aux deux *bachots* qu'il venait de passer, d'ailleurs brillamment; s'engager afin d'en avoir fini plus tôt avec la caserne et, dès sa libération, ne plus s'occuper que d'écrire. Romans, poésie, théâtre, livres de pensée, articles de bataille... Il comptait tout aborder avec un égal succès.

Cet enthousiasme juvénile trouvait un indulgent écho chez la grande sœur; elle ne voulut pas que son frère souffrisse pour leur conserver à tous deux un peu de bien-être. Qu'importait un temps de pauvreté. M. Jacques affirmait que très vite il sau-

rait conquérir gloire et fortune. Mlle Demène le crut. Elle dit à son frère :

— Agis pour le mieux, suis ta destinée ; ma destinée à moi est de te voir heureux.

Il y eut une rupture éclatante entre l'oncle trop absolu et ses neveux. Le frère s'engagea ainsi qu'il le voulait ; sa sœur, afin d'épargner son maigre avoir pris une chambre de dame pensionnaire dans un couvent où on lui procura des leçons. Elle rendit grâce alors à son oncle de l'avoir poussée à s'instruire ; ses brevets lui donnaient de quoi vivre, tout juste. Enfin, elle en vivait, gardant les revenus de ses dix mille francs et ceux de la part de Jacques que leur oncle lui faisait strictement parvenir, pour que son cher enfant, là-bas au régiment, ne fit pas trop pauvre figure.

Au jour de sa majorité, Jacques entra en jouissance de « sa fortune ».

Cette fortune, ces dix pauvres billets de mille francs, on pense ce qu'ils durèrent. Non pas, assure Mademoiselle, que son frère fut dépensier... Mais il fallait s'installer et attendre honorablement les premiers gains que lui vaudrait sa plume. Hélas ! dans les lettres, pas plus qu'au jeu, il ne faut « courir après son argent ». Il vint un jour où Mademoiselle dut attaquer son héritage. Il se défendit d'accepter, elle sut l'y contraindre en lui affirmant sa foi dans un avenir prochain de gloire littéraire. Il grignota aussi lentement que possible cinq mille francs.

Ce fut à cette époque qu'il fit la connaissance d'un jeune Russe venu à Paris, disait-il, pour parachever ses études de médecine. En réalité, il ne suivait les cours que par intermittence, la chimie l'intéressant davantage. Il servait d'aide et de secrétaire à un savant dont M. Jacques apprit le nom par hasard : c'était son oncle !

Et voici où se place le drame effroyable.

Le chimiste habite, en un très vieux quartier, une maison qu'il a achetée afin d'y pouvoir aménager à son gré un vaste laboratoire.

Une nuit, le vieillard est éveillé par un bruit venant de ce laboratoire. Là se trouve le coffre-fort où est enfermé ce qui, pour le savant, a plus de valeur cent fois que des lingots d'or : des formules qu'il garde jalousement, sachant pouvoir, lorsqu'il le voudra, en faire une richesse. Celle qui regarde

sa dernière découverte, la plus effarante de toutes, est la formule d'un explosif qu'enflamme le seul contact de l'air; une parcellle de cette matière emprisonnée dans une ampoule de verre est au fond du coffre-fort. Cherche-t-on à s'en emparer ?...

Le savant se lève et, s'armant d'un revolver, il gagne le laboratoire.

Que s'est-il passé au juste, nul ne le saura jamais. Une épouvantable explosion ébranla la maison du savant et les maisons voisines.

Lorsqu'on put pénétrer chez le chimiste, on le trouva mort devant le coffre-fort béant. Parmi les débris jonchant la pièce dévastée on ramassa un pardessus, dont la poche contenait un porte-feuille avec des cartes au nom de M. Jacques. Le pardessus était le sien.

Cette charge, si accablante, le fut rendue davantage encore par la disparition concordante de celui que d'ores et déjà la presse désigna comme l'accusé. Il n'avait point reparu chez lui la veille au soir; il n'y revint pas le lendemain, ni les jours suivants.

Et le jeune Russe, le secrétaire de la victime, étant introuvable aussi, on en conclut assez logiquement que secrétaire et neveu avaient accompli le crime de complicité; cela paraissait tout simple: Le neveu déshérité sachant, pour avoir longtemps partagé les travaux de son oncle, quelle fortune dormait là, mettait une intelligence dans la place. Aisément, le secrétaire a pu se procurer une seconde clef de la porte extérieure de la maison et une du laboratoire; est-il venu, lui aussi, ou le neveu est-il venu seul?

Trois jours après, Mlle Demène recevait un message du fugitif.

« J'apprends ce dont on m'accuse. Les charges sont trop fortes, je ne pourrais fournir aucun alibi et je ne veux pas de la prison préventive. Je préfère disparaître jusqu'au jour où le vrai coupable sera retrouvé. » Et ce fut fini.

Mademoiselle n'entendit plus parler du pauvre M. Jacques. Elle eut l'atroce douleur de le voir condamné par défaut; tandis que le secrétaire, n'ayant à sa charge que sa disparition, bénéficiait du doute.

Désespérée, Mlle Demène quitta Paris. Elle trouvait à se placer chez des Américains du Sud, qui l'emmenèrent à Rio-de-Janeiro, où elle passa plusieurs années, ne sachant rien de son frère qu'elle

croyait errant comme elle à l'étranger. En réalité, cet audacieux garçon, pour un motif sur lequel Mademoiselle refusa encore de s'expliquer, était rentré en France ayant changé de nom.

Il y séjourna peu de temps et s'exila de nouveau, précisément à l'époque où Mlle Demène revenait d'Amérique et entrat chez les Poissonnier avec la charge de faire de la petite Ernestine une jeune personne accomplie.

Elle n'espérait plus revoir son frère, lorsque cette lettre, couverte de tant de timbres, la rejoignit enfin chez nous, lui apprenant que M. Jacques, très malade à Rome, la réclamait.

Bien qu'innocent, il ne se pardonnait pas d'avoir privé sa sœur de l'affection, du moins de la protection de leur oncle, et d'avoir assombri sa vie par une honte même injustifiée. Seule, la pensée de sa mort qu'il croyait prochaine lui donna le courage de jeter vers sa sœur un cri d'appel.

Après avoir souffert longtemps de la pauvreté, M. Jacques était enfin parvenu à réaliser une assez belle fortune. Par une originalité qui me paraît surtout un tour de force, toute son œuvre, éditée à New-York, où il vécut de longues années, est écrite en anglais. Ses livres ne portent comme signature que le prénom qu'il s'était choisi, Jack, et, paraît-il, font fureur là-bas. Sa collaboration avec l'un des auteurs dramatiques le plus en renom de New-York, surtout, a été fructueuse. Et puis, entraîné par l'exemple, ce rêveur, ce capricieux, en cette ambiance de « business, business » est devenu, lui aussi, un homme d'affaires autant qu'un homme de travail. Ses gains littéraires ont grossi dans des entreprises commerciales ; s'il n'est pas devenu millionnaire, il a du moins acquis de quoi très largement vivre et, ce qui m'épouvantait, faire vivre sa sœur. S'il me la prenait, ma chère grande amie, que deviendrais-je ?

Bien que cette sombre histoire soit aujourd'hui si lointaine que très peu s'en souviennent encore, bien qu'au point de vue juridique il y ait prescription, M. Jacques, me dit Mademoiselle, était résolu à ne reprendre son nom que le jour où, la vérité reconnue, il pourrait porter ce nom le front haut. Ce jour viendrait-il jamais ? Il ne l'espérait plus...

Mademoiselle me dit préférer pour toutes ces raisons ne pas ébruiter la présence de son frère à Pont-au-Bourg. Il va sans dire que l'arrivée inopinée



de deux étrangers à la maison d'Olympe soulevait dans la cancanière petite ville d'esservescentes curiosités. Mais ces curiosités se heurtaient au mutisme peu engageant du chauffeur, un Américain au service de M. Jacques depuis de longues années ; à la discréption obligatoire de Rose-Rosette, dont les gestes les plus exubérants ne pouvaient apprendre grand' chose aux commères qui, la rejoignant au marché, la harcelait de questions qu'elle n'entendait pas. Quant à M. Jacques, sauf sa brève conversation avec l'abbé Laurent le jour de son arrivée, il n'avait adressé la parole à ame qui vive à Pont-au-Bourg. Restait son jeune ami avec lequel Nini se trouvait inopinément en relations. Français d'origine, Américain par son éducation, il se déclarait prêt à se jeter au feu pour complaire à M. Jacques dont il admire passionnément le talent. C'est par affection pour son auteur, son poète préféré, que, riche et indépendant, il s'astreint à lui servir de secrétaire. Étant orphelin, il a adopté M. Jacques pour toute famille. « *Jack is my family,* » a-t-il coutume de dire.

Mademoiselle a trouvé ce jeune homme au chevet de M. Jacques. C'est lui qui, sur le désir du malade, s'était chargé d'écrire à sa sœur, et il se déclarait disposé à occire l'audacieux qui émettrait devant lui un doute sur l'honorabilité de son ami. À cause de tout cela, et sans le connaître, je me suis prise de sympathie pour ce jeune Yankee.

« Jack, » l'illustre Jack d'au delà des mers, tenant au plus absolu incognito, devenait en voyage « Monsieur Jacques ».

Que M. Jacques, après avoir passé tant d'années sans nouvelles de sa sœur, tînt à se rapprocher d'elle maintenant qu'il l'avait retrouvée, cela me paraissait très naturel et expliquait suffisamment son arrivée à Pont-au-Bourg. À la vérité, puisqu'elle ne voulait point aller chez lui et qu'elle affirmait sa volonté d'éviter toute nouvelle rencontre, ce rapprochement devenait bien précaire et sans doute un séjour aussi inutile dans cette affreuse maison ruinée ne se prolongerait pas ; Mlle Demène, malgré son affection pour son frère, le souhaitait ainsi.

— Il me semble, me disait-elle, que je me rends coupable, vis-à-vis de vos parents, d'un abus de confiance, en vous demandant le secret sur la personne de mon frère.

Comme je trouvais ce scrupule exagéré :

— Ma petite Bérengère, soupira Mademoiselle, si vous saviez... si vous saviez !

Ah ! oui, si j'avais su !... Mais je me croyais au bout du mystère.

..

Je pense que la jeune fille la plus pondérée, la moins disposée aux imaginations romanesques n'eût point laissé d'être troublée par toutes ces choses. Quel roman vécu, triste et passionnant il m'était donné de lire ! En vérité, ce roman à mon gré manquait un peu d'amour... Mais l'amour y avait eu sa place dans le passé, je n'en doutais pas. Je le comprenais à l'accent dont M. Jacques m'avait dit : « Votre rire me rappelle un rire qui ne résonne plus. » *Elle était donc morte !... J'aurais tant voulu savoir. Sans pouvoir démêler quel sentiment obscur retenait ma curiosité, je n'osai pas demander de confidences plus complètes.*

Je n'admettais pas que M. Jacques pût un jour se consoler de ne plus entendre ce rire que mon rire lui rappelait ; j'étais trop absolue dans mes affections pour comprendre qu'on puisse oublier ou, sans oublier, chercher d'autres rêves. Je sais cependant que la plupart des coeurs se résignent et veulent revivre, même sur un tombeau.

A ce propos je me souviens qu'un jeudi, après le départ du toujours inconsolable M. d'Oseraie, la bonne Mme Poissonnier s'était extasiée sur ce cas de constance qu'elle déclarait unique.

— Unique ! avait riposté mon oncle en dédiant à Nini son plus passionné regard, d'autres sont, comme M. d'Oseraie, capables de fidélité.

— Peuh ! fit l'impitoyable Ernestine, les coeurs, c'est comme les rosiers : une floraison succède à l'autre...

— Pardon, tous les rosiers ne sont pas remontants... certains n'ont qu'une seule floraison, très brève ; ce sont les espèces les plus délicates, les plus belles.

C'était Mme d'Oronge qui parlait ainsi. Je rendis hommage à part moi à sa poétique éloquence. Mais Nini tient toujours à avoir le dernier mot ; sa réponse arriva, prompte et juste.

— Même ceux-là, madame, ne vous en déplaise,

donneront d'autres roses ; ils attendront seulement la saison suivante.

— On assure que l'aloès ne fleurit qu'une fois et meurt, insista le marquis d'un ton pénétré.

— C'est, dit Nini très souriante, qu'il a fleuri trop vieux...

Ah ! le pauvre marquis !

Mademoiselle ayant achevé son long récit, m'avait priée instamment de ne plus l'entretenir de toutes ces choses.

Deux jours s'écoulèrent sans que j'entendisse parler des hôtes de l'Olympe. Le soir du second jour, Mademoiselle, en proie à la migraine, se retira de bonne heure. Nous avions coutume de prendre congé de ma grand'mère sitôt après le dîner, sauf le dimanche, où nous restions au salon. Parfois, lorsque la soirée particulièrement belle nous y invitait, nous allions, mon institutrice et moi, faire une lente promenade dans le jardin. J'osais à présent m'approcher de la déesse pudiquement enveloppée de lierre ; sa face pâle ne me paraissait plus effrayante et douloreuse comme un visage de suppliciée, au contraire, je lui trouvais l'air satisfait et opulent d'une belle madame, agréablement drapée dans un vêtement de prix, surtout lorsqu'un rayon de lune donnait aux feuilles luisantes des miroitements de satin.

Le marquis et la marquise s'enfermaient, dès la nuit tombée, par horreur de la traître rosée pernicieuse aux névralgiques. Les domestiques occupés à l'office et Boniface déjà endormi dans sa cabane, Mademoiselle et moi étions bien assurées de solitude. Seuls des chats en maraude parfois mettaient un bruissement dans les bambous masquant les clôtures. Ils profitaient du sommeil de leur ennemi Lutin pour venir braconner en chasse réservée.

Je n'ai jamais eu peur de la nuit. Moi, si aisément crédule au merveilleux, je ne redoutais pas les fantômes ; et, depuis que la statue voilée me devenait amie, j'aimais à errer dans les allées aussi tard que le permettait Mademoiselle.

Ce soir-là, donc, je descendis seule au jardin... Oh ! la douce nuit si pure ! Le profil aigu de Madame la Lune mêlait sa clarté aux lieux d'étoiles. Un vent capricieux secouait par instants les frondaisons, agitait un arbuste, allait plus loin, revenait... On eût dit le vol féerique de papillons géants qui se seraient posés de-ci, de-là, au gré de leur fantaisie. La déesse

en tunique de pierre semblait animée, prête à fuir, et sans doute sa compagne redrapait à petits coups sa robe de feuillage, car elle bruissait par moments ainsi que de la soie froissée.

Une joie mystérieuse gonflait mon cœur ; mon imagination exaltée magnifiait ce décor, en somme assez médiocre. Les limites du parc resserrées, les allées en trompe-l'œil et la façade sans grandeur ni noblesse de notre maison, j'échappais à tout cela, comme j'oubliais la présence toute proche de la marquise et du marquis, comme j'oubliais aussi, il faut le dire, Mlle Demiène. Je voulais ne penser qu'à moi et me sentir seule, délicieusement seule, dans un pays de mirage où je ne rencontrais même pas M. Jacques. Non, vraiment, sa pensée, qui pourtant me hantait sans répit depuis notre rencontre, me devenait ce soir presque importune. Je n'attachais à rien mon souvenir, mais je sentais en moi l'espérance battre des ailes, en battre éperdument pour ne savoir où se poser.

Je pris l'allée obscure longeant la route, à cette heure déserte ; un chat-huant lourdement s'envola au-dessus de ma tête, fila dans les branches et se reposa. Il cria. A son hululement d'autres plus lointains répondirent, puis le silence retomba. J'entendais seulement à mes pieds se trainer lourdement des crapauds qui se hataient vers l'ombre plus profonde des bords. Des coulées de lumière s'infiltraient à travers les feuilles et, par places, blanchissaient le gravier et les mousses. Je me souvins d'une gravure ornant la chambre de Nini Poissonnier. Au fond d'une longue avenue obscure, s'enlevait en silhouettes précises, sur un ciel de clair de lune, le couple enlacé de Pierrot et de son amie, une pierrette toute mignarde. Pourquoi évoquai-je ce banal tableau ? Quelle influence magnétique a dressé devant moi l'image de Pierrot, quelques secondes à peine avant que s'élève près de moi, sur la route invisible, une voix sonore et joyeuse qui chantait la chanson naguère populaire et déjà vieillie :

Pierrot sortant du cabaret,  
Un soir que pour noyer sa peine  
Il avait bu du vin clairet,  
Cheminait dans la nuit sereine.

Je m'arrêtai le cœur battant. De même que pour le décor étriqué, la féerie de mes pensées transfor-

mait la pauvre chanson. Cette voix dans la magie de l'heure me pénétra ; je la jugeai singulièrement émouvante ; elle riait et se plaignait, ironiquement tendre et tendrement ironique. Juliette, écoutant le chant de Roméo, ne devait pas être plus émue que je ne l'étais en écoutant ces mots, qui ne s'adressaient point à moi et n'étaient pas un chant d'amour. Le refrain s'éleva plus alerte :

Bonsoir Madame la Lune, bonsoir!  
C'est votre ami Pierrot qui vient vous voir...

Madame la Lune !... J'eus envie de chanter aussi, moi, de répondre à la voix qui saluait ma grande amie... et je crois que je l'eusse fait si je n'avais été une jeune fille si bien élevée. On avait cependant négligé de me prémunir contre la tentation de répondre en duo à un inconnu passant dans la nuit. Je compris tout de même que cela « ne se faisait pas » et je gardai le silence.

D'ailleurs, il fut bref l'instant où j'aurais pu, moi aussi, chanter. Car tout de suite je me sentis triste à mourir... et, m'appuyant à un arbre, je pleurai comme une sotte, tandis que la voix s'éloignait, poursuivant la mélancolique odyssée de Pierrot.

Je m'en vais comme un indigent,  
Bercé par le vent qui frissonne...  
Dormir sous un rayon d'argent  
Et rêver que je lui pardonne!



Ainsi que nous en étions convenus, M. Popfer, Mlle Demène et moi nous nous rendimes le lendemain chez Mlles de Priselin pour faire de la musique. M. Popfer était arrivé le premier et, sans m'attendre, déversait dans les oreilles extasiées de ces demoiselles des flots d'harmonie.

Dès le vestibule où la petite bonne nous introduisit en s'effarant selon son habitude, nous entendîmes les prestes coups d'archet de mon professeur ; un autre archet lui répondait, grave, vibrant... un violoncelle accompagnait le violon de M. Popfer.

Mlle Demène et moi nous nous regardions stupéfaits. La petite bonne, voyant notre surprise, expliqua hâtivement :

— C'est l'autre monsieur ; il a fait apporter sa

caisse ce matin. M. Popfer était venu prévenir... Ils en font du bruit, à eux deux!

Et, satisfaite de nous avoir ainsi éclairées, elle ouvrit la porte du salon.

A notre entrée, un des archets s'arrêta net. Le violoncelliste paraissait confus. M. Popfer continua pendant quelques mesures, en rappelant à l'ordre son accompagnateur :

— Allez donc, allez donc...

Le violoncelle s'obstinait au silence, M. Popfer se retourna lui aussi, et, mettant son violon sous son bras, il nous salua, non sans contrainte. Quelque chose d'indéfinissable dans l'attitude de Mlle Demène venait de lui donner conscience qu'il eût été plus sage à lui de ne point amener à nos séances de musique un élément étranger. Enthousiaste, Mlle Lydie sans préambule nous crieait sa joie. M. Popfer avait eu la merveilleuse pensée de parler de nos réunions à ce monsieur si aimable... un artiste aussi, et à eux deux ils faisaient merveille.

Le monsieur au violoncelle semblait assez embarrassé de sa personne. Il regardait Mademoiselle, comme s'il attendait d'elle une indication pour la conduite à tenir. Elle la lui donna en s'inclinant à peine, comme devant un inconnu. Moi, je faillis pousser un cri en entendant M. Popfer présenter son nouvel ami :

— Monsieur Georges de Morient.

Comprenant la volonté de Mlle Demène, il la salua profondément, sans mot dire. Plus que jamais je me crus en plein roman.

Les situations se compliquaient : quels événements allaient surgir ?

M. Popfer nous conta comment, à sa dernière visite au Château, il avait rencontré M. de Morient, venu pour s'informer de l'état de sa victime. Nini ayant voulu faire de la musique, on fut amené à parler du chant. M. de Morient dit qu'en passant un de ces jours dans une rue de la ville, il avait été surpris et charmé d'entendre une fort belle voix accompagnée par un violon. Il s'était même arrêté pour jouir de ce concert inespéré ; mais la fenêtre d'où s'envolait le chant fut refermée et M. de Morient s'éloigna. Tout de suite, M. Popfer reconnut à quel concert M. de Morient faisait allusion, il lui parla des demoiselles de Priselin, du plaisir qu'éprouvait l'une d'elles, impotente, à entendre de la

musique, M. de Morient demanda spontanément qu'on le présentât à ces dames et offrit d'apporter au violon et à la voix l'accompagnement de son violoncelle. M. Popfer espérait n'avoir pas été indiscret en acceptant... Cette conclusion s'adressait non à M. de Morient, mais à Mademoiselle dont le visage glacé mettait évidemment mon infortuné professeur fort mal à l'aise. Il fallait qu'il fut bien troublé, car s'approchant de moi qui restais un peu à l'écart, il murmura piteusement :

— Je crains d'avoir fait un impair en amenant ici ce jeune homme... mais il m'en a si gentiment prié...

— Vous avez, au contraire, agi pour le mieux.

Pourquoi ai-je répondu cela, je n'en sais trop rien, car je ne me sentais pas moi-même parfaitement tranquille sur ce qui allait advenir de tout ceci. N'importe, j'étais contente de connaltre l'ami si dévoué de M. Jacques et, profitant de ce qu'il causait avec Mlle Laure, je le regardai à loisir. Je le trouvai très grand et très fort, peut-être par contraste avec M. Popfer aux maigres épaules voûtées. Il avait le visage entièrement rasé, de beaux yeux gris parfois un peu durs, une bouche aux lèvres très colorées, trop grande, mais d'un dessin net et qui si joliment savait sourire! Ses cheveux coupés en brosse, en dépit de la mode, le faisaient paraître très jeune. A première vue il me plut infiniment, le secrétaire de M. Jacques.

M. Popfer ne pouvait que soupçonner le déplaisir de Mlle Dem'ne; mon approbation suffit à le rasséréner. Mais M. de Morient savait, lui, à quoi s'en tenir et que la sœur de son ami, ne voulant point faire connaltre la présence de celui-ci à Pont-au-Bourg, devait maudire cet imprudent garçon qui, l'ayant connue à Rome, s'amusait à se mettre sur sa route, au risque de l'amener à se trahir. Cependant cette conviction n'altérait en rien l'aisance de M. de Morient. Après la première hésitation dans l'abord, son attitude s'était affermie; il causait brillamment, gaiement, avec un mélange de réserve et de laisser-aller qui me charma. L'ami de M. Jacques aurait pu être cent fois moins bien qu'il n'était, je l'eusse encore trouvé séduisant. Il faut se souvenir de quels échantillons se composait la partie masculine de la société fréquentée par moi : le marquis et M. d'Oseraie, le brave M. Poissonnier,

gros, court, vulgaire et congestionné, mon cher M. Popfer et les rares godelureaux prétentieux et niais, jamais sortis de Pont-au-Bourg, sauf pour leur service militaire, aperçus deux ou trois fois chez Mme Poissonnier. Cet Américain, Français d'origine et alliant merveilleusement en lui les qualités des deux races, ne pouvait que m'inspirer la plus vive admiration ; et je pensais qu'entre lui et mon oncle Jean, Nini Poissonnier n'hésiterait pas une minute. Cette pensée-là me fut déplaisante ; si je trouvais Nini infiniment trop jeune pour épouser le marquis, je jugeai qu'elle ne l'était plus assez pour épouser M. de Morient. Cependant il indiquait franchement qu'il la trouvait à son goût. Il en parla longuement, vanta sa simplicité, sa gaieté et le tour original de son esprit.

— Et si jolie, je trouve... conclut le Yankee.

Etait-elle vraiment jolie, mon amie Ernestine ? Je n'en avais jamais douté ; et voici que de l'entendre affirmer par M. de Morient m'incitait à la sévérité. Mais nous étions chez Mlles de Priselin pour faire de la musique. M. Popfer nous le rappela et je dus m'exécuter. Je chantai comme je pus et ce fut lamentable... Cet étranger m'intimidait jusqu'au malaise. Que cela était absurde et combien je m'en voulais de ma sottise ! Mais qu'y faire ? Ma voix ne sortait pas de ma gorge serrée, et je voyais M. Popfer froncer le sourcil, remuer les lèvres... A un moment il frappa du pied !... Ah ! il n'était pas fier de son élève, mon pauvre professeur. Je m'arrêtai net.

— Je ne peux pas chanter, j'ai mal à la gorge.

Aussitôt Mlle Lydie ouvrit une boîte de jujube, et Mlle Laure me recommanda de m'entourer le cou pour dormir d'un de mes bas portés pendant le jour.

— C'est, dit-elle, un vieux moyen que notre bonne employait pour nous lorsque nous étions enfants et que j'ai toujours continué avec succès.

L'énoncé de cet extravagant remède épanouit M. de Morient. Je vis ses lèvres frémir, prêtes au rire. Cependant, il ne rit pas ; même il s'informa avec un grand sérieux de la manière dont un homme pourrait expérimenter cette médication, les chaussettes se prêtant mal au rôle de cache-nez.

Mademoiselle déclara que j'avais dû prendre froid la veille en restant trop tard au jardin.

— Vous étiez déjà tout enrouée, Bérengère, quand vous êtes remontée dans ma chambre.

Je rougis, me souvenant que cet enrouement venait des sottes larmes versées sans savoir pourquoi.

— Il faisait délicieusement doux hier soir, dit M. de Morient. Je comprends que vous ayez été tentée de prolonger votre promenade, mademoiselle. Je suis, moi, rentré à l'Olympe bien après minuit, ce qui, paraît-il, est tout à fait scandaleux, à Pont-au-Bourg. J'espérais à cette heure mystérieuse apercevoir dans la forêt vierge qui nous sert de jardin, le spectre fameux de cette maison que l'on dit hantée. Je me demandais comment aborder cette visiteuse de l'au-delà... Ne serait-ce pas Junon, irritée de se voir représentée si laide ? Le spectre plus gai de Vénus m'aurait moins épouvanté ; mais je ne vis rien... que mon ami, assis sur les marches du perron et fumant un cigare. Je pense que l'odeur du tabac avait fait reculer les fantômes.

— Où êtes-vous allé vous promener, demandai-je d'un ton assez maussade, sur la grand'route ?

Je voyais déjà M. de Morient, tel un héros pensif de mes romans pour jeunes filles, parcourir seul, à pied, en pleine nuit, les kilomètres qui le séparaient du château où reposait la Dame de ses pensées, pour l'unique joie de voir les tourelles obscures se détacher sur le ciel, se dire : « C'est là ! » soupirer un moment et rebrousser chemin.

— Il y a plusieurs routes, répondit l'Américain : celle que j'ai suivie pour aller au château de M. Poissonnier, celle qui mène à la rivière et une autre qui va dans la direction opposée ; je ne sais pourquoi, c'est celle-là que j'ai prise ; après avoir traversé la ville, j'ai marché tout droit. Ah ! qu'il faisait bon ! et une telle solitude ! Personne pour jouir de cet air délicieux, pour admirer le paysage argenté par la lune... la douce lune des poètes... Moi, je ne suis pas poète ; j'ai cependant voulu saluer le bel astre dont la lumière-fée idéalise les plus prosaïques choses. Comme j'étais seul, absolument seul sur le chemin, que j'avais dépassé la dernière maison de Pont-au-Bourg, ne craignant donc pas d'être conduit au poste en raison de tapage nocturne, j'ai chanté pour Madame la Lune...

Bonsoir, Madame la Lune, bonsoir !

C'était moi, qui fredonnais, contre toute correction... Puis, je me tus, rouge comme une pivoine. M. de Morient écarquillait les yeux.

— Comment savez-vous ? fit-il...

J'aurais bien dû me taire. Mais, puisque j'avais commencé... j'expliquai d'un ton dégagé :

— Vous êtes passé près de notre jardin, en chantant.

— Quoi ! s'écria Mlle Démène, c'est vous ? ma fenêtre était ouverte, je vous ai entendu aussi et ma migraine vous a maudit.

Mlle Demène s'humanisait. M. de Morient en parut heureux. Mais déjà venait l'instant des adieux.

Mlle Demène refusa de fixer le jour du prochain concert et je compris bien pourquoi... Il me sembla que les yeux rieurs de l'Américain lui répondaient :

\* Vous n'y gagnerez pas grand'chose. \* Et cela me fit plaisir.

•••

Le jeudi suivant, il fit un temps épouvantable et nous pensions que le salon de la marquise ne verrait pas ses hôtes habituels. En effet, nu n'avait paru encore lorsqu'au grand cartel de Boule quatre heures sonnèrent, et me parurent sonner dans le désert... quel silence !...

La marquise tricotait, ses bésicles sur le nez. Le marquis se tenait fiché devant la fenêtre, son regard obstinément tourné vers le portail. Mon pauvre oncle espérait, contre toute espérance, l'apparition de la dame de ses pensées. Mademoiselle feuilletait une revue et je tenais aussi un livre ouvert, mais je ne lisais pas une ligne. Je rêvassais immobile, muette, regrettant de ne pouvoir, au lieu de perdre mon temps à attendre des gens qui ne viendront certainement pas, retourner dans ma chambre, où du moins je m'occuperais à mon gré. Mais ma grand'mère, une fois établi un ordre de choses, ne permettait nulle variante. Maintenant il était d'institution pour moi de descendre chaque jeudi au salon à trois heures tapant, et d'y rester, qu'il vint ou non des visites. Cela ne m'amusait pas toujours.

— A-a-a Ah !

Cette exclamation joyeuse, modulé comme un soupir, nous arracha toutes trois à notre engourdissement.

— Ah ! ah ! ah ! répéta le marquis plus nettement.

Ma grand'mère fronça les sourcils et jeta à son fils, par-dessus ses lunettes, un coup d'œil désapprobateur. Mlle Demène ferma sa revue et moi je m'écriai étourdiment :

— Quel bonheur ! voilà Nini !

De la place où j'étais je n'apercevais point la cour; mais pas plus que la marquise je ne doutais de ce qui causait l'exclamation du marquis, et c'est pourquoi Mme de Ville-Vieux fronçait les sourcils et toussota d'une petite toux sèche qui blâmait aussi nettement que des mots.

— Oui, dit mon oncle, qui tambourinait sur les vitres à la façon d'un gamin impatient, oui, ce sont les dames Poissonnier... Tiens, elles ne sont pas... elles ne sont pas seules... Un jeune homme les accompagne... Un... oh ! ce doit être...

Je regardai Mademoiselle; elle avait à ce moment l'air aussi fâché que la marquise. Je n'annonçai pas M. de Morient, mais je l'aurais pu aussi aisément que j'avais annoncé Nini. L'accent de mon pauvre oncle de triomphant devenu haineux, me renseignait cette fois encore.

Quelques minutes plus tard, Octave introduisait Mme et Mlle Poissonnier, escortées de l'ami de M. Jacques. Mme Poissonnier bredouilla de longues phrases empêtrées. Elle s'était permis d'amener ce jeune homme « de leurs amis »; nouveau venu dans le pays, il sollicitait l'honneur d'être présenté à Mme la Marquise de Ville-Vieux. Il était cher à Mme Poissonnier, ayant secouru Nini après, il est vrai, avoir failli la tuer...

La bonne dame pataugeait. Elle en venait, dans son émoi, à parler à la troisième personne ainsi qu'elle l'eût fait pour une Altesse. C'était afin de complaire à Nini que sa mère amenait audacieusement, sans autorisation préalable, un étranger dans le cénacle : son audace l'abandonnant tout à coup, elle tremblait dans la crainte d'un mauvais accueil. Crainte vaine ! La marquise se montra immédiatement bienveillante, d'une bienveillance presque exagérée pour cet Américain. C'est qu'elle voyait en lui le rival de son fils ! Après avoir, durant plusieurs années, admis la possibilité d'avoir pour bru l'héritière des Poissonnier, elle n'en voulait plus supporter l'idée depuis que de vagues rumeurs mettaient en doute la solidité de leur fortune.

— Ma petite-fille m'a parlé de vous, monsieur. Je sais qu'elle vous a rencontré chez nos amies de Priselin, où vous avez fait de la musique ensemble.

Je me mordis les lèvres pour ne pas rire. Cette phrase-là, sur le ton inusité dont elle était dite, évoquait l'amicale confidence d'une petite-fille confiante à son aïeule bénéfique. Or, je n'avais pas coutume d'adresser la parole à la marquise sans y être invitée par elle-même, et cela n'arrivait pas souvent. Le récit de notre séance musicale chez Mmes de Priselin venait de Mademoiselle, qui avait tenu à en rendre compte à Mme de Ville-Vieux. Je m'étais bien gardée d'y ajouter un mot; d'ailleurs, ma grand'mère ne parut pas s'y intéresser; seul, mon oncle questionna Mlle Demène sur ce redoutable jeune homme qui semblait n'avoir précipité Nini sous sa voiture que pour entrer plus vite en relations avec la séduisante rescapée. Mlle Demène lui apprit alors, sans se faire prier, que M. de Morient habitait la maison de l'Olympe avec un de ses amis qui, lui, disait-on, ne sortait guère.

Nous entendîmes le marquis, très nerveux, se lancer dans une charge à fond contre les *rastas* que chacun accueille sans rien savoir d'eux. Un monsieur qui tombe de la lune, avait-il conclu très méprisant!

*Un monsieur qui tombe de la lune.* Ce cliché symbolique me ravit. Je me le répétais, amusée, contente. « Un monsieur qui tombe de la lune... » Oh! dites, dites-moi, Madame la Lune, serait-ce vraiment vous, ma féerique amie, vraiment vous, qui nous l'envoyez?

— M. de Morient a déjeuné à la maison, me glissa Nini en m'entraînant au fond du salon; il fallait le remercier de m'avoir si bien secourue... Et puis... et puis, il me plaît, cet Américain, malgré sa façon agaçante de ne pas répondre aux questions qui l'ennuient. Ainsi, au sujet de son ami, impossible d'en rien tirer. C'est un monsieur entre deux âges, ayant vécu en Amérique... un point, c'est tout. Pourquoi sont-ils venus à Pont-au-Bourg?... Pourquoi ont-ils choisi cette maison de l'Olympe qui fait peur... mystère!

— Bah! répondis-je d'un air dégagé, ces Américains sont tous des originaux.

— Ou des Peaux-Rouges, gronda près de nous une voix furieuse.

Nini sursauta :

— Oh ! monsieur de Ville-Vieux, vous m'avez fait peur... Comment avez-vous pu vous approcher sans être entendu ?... Avez-vous des chaussons de lisière ?

— Pourquoi pas ? répondit mon oncle grincheux, des chaussons... et une calotte aussi peut-être, avec un gland.

— J'en ai vu un bien joli modèle dans le journal de modes que reçoit maman, dit Ernestine ; je le prêterai à Bérengère qui, de ses blanches mains, vous la brodera. Elle est en velours prune, avec, au plumetis, de toutes petites guirlandes d'un prune moins foncé ; on met un peu d'or dans le gland...

Evidemment Nini improvisait, dans sa joie de taquiner mon oncle ; mais il n'y a en elle aucune méchanceté. L'air malheureux du pauvre marquis la désarma.

— Pourquoi, demanda-t-elle, changeant de ton brusquement, êtes-vous de si méchante humeur ?

— C'est le temps, grommela l'oncle.

— Qu'avez-vous à lui reprocher, fit coquettement Nini, puisqu'il ne nous a pas empêchées de venir ?

— Cela ne peut plus durer, dit entre ses dents le marquis.

Je prévis une explication, et, peu soucieuse d'être mêlée à l'aventure, j'abandonnai Ernestine à son triste sort et me rapprochai du cercle qui s'était formé autour de ma grand'm're. On y causait avec entrain, ou plutôt M. de Morient parlait, habile à provoquer, même chez la marquise, des ripostes suffisantes.

Mlle Demène abandonnait sa mine sévère ; je vis bien qu'elle se laissait gagner, elle aussi. Une seule ombre au tableau : le marquis, là-bas, s'obtinait à retenir Ernestine, et cette fois, à n'en pas douter, brûlant ses vaisseaux, il mettait Nini l'insensible en demeure de se décider. La présence d'un rival supposé boutait le feu aux poudres... Malheureuse Nini ! M. le marquis de Ville-Vieux, desséché, grisonnant, menacé de calvitie prochaine, roulant des yeux d'oiseau de proie, hochant son nez en bec et plissant ses lèvres minces, M. le marquis lui déclarait sa flamme, là, à côté de nous qui étions impuissants à l'arracher à ce mauvais pas !

La marquise, myope, ne pouvait distinguer les jeux de physionomie de son fils, sans quoi je pense qu'elle l'eût d'autorité rappelé près d'elle. Mme Pois-

sonnier tournait le dos et seules, Mlle Demène et moi, de temps à autre risquions un regard vers Nini, avec le désir de lui venir en aide.

Le moment de servir le thé amena enfin une diversion à ce long tête-à-tête. A ma grande surprise, le marquis en sortait tout épanoui et Nini, très pensive. J'en eus froid au cœur.

A l'instant des adieux Nini m'embrassa plus tendrement que de coutume. Et bas, si bas que je n'osai rien répondre, n'étant pas certaine d'avoir bien entendu, elle murmura :

— Il y aurait toi toujours, petite Bérengère, pour m'empêcher de mourir de chagrin.

Je me proposais de rapporter à Mademoiselle cette phrase énigmatique; mais à elle, au moment des adieux, M. de Morient avait appris une chose autrement inquiétante :

— M. Jacques, souffrant depuis deux jours, s'était senti ce matin plus malade.

Elle me le dit, parce que, voyant son air anxieux, je l'interrogeais, pressante. Elle ajouta que, sans doute, cela ne serait rien; mais après avoir vu son frère si dangereusement atteint, elle craignait toujours une rechute.

Nous avions échangé quelques mots hâtivement pendant les courtes minutes que nous passâmes dans nos chambres après le départ des visiteurs. La cloche du dîner déjà nous rappelait. Mademoiselle m'entraîna, satisfaite, je crois, de mettre fin à mes questions.

Au lieu de me rendre directement dans la salle à manger, me souvenant d'avoir oublié mon livre sur le canapé, crime abominable aux yeux de ma grand'mère, je me glissai au salon afin de réparer ce désordre. Je croyais la marquise et son fils remontés chez eux... Je m'arrêtai confuse en les voyant assis l'un près de l'autre dans la pénombre. Mon oncle parlait d'une voix dure. Il ne m'avait pas entendue venir, il continua :

— Il ne fallait pas m'y pousser. Je ne crois pas aux racontars. Et maintenant qu'elle m'accepte...

— Elle ne t'a point accepté, protesta la marquise.

— Je vous redis ses paroles: « Dans quelques jours, si vous m'aimez vraiment, répétez-moi votre demande. » Cela est clair?...

Je sortis sur la pointe des pieds, retenant mon souffle, le cœur bouleversé, Nini consentait à être

marquise ! Ne serait-il pas de mon devoir de lui apprendre ce que m'avait révélé de cupidité, l'exclamation échappée à la marquise, certaine nuit, près du lit où je paraissais dormir : « Si elle était morte, tu ne serais pas contraint d'épouser une Poissonnier. » Mais mon oncle a protesté, lui.

Il est très épris. En dehors de toute question d'intérêt, il a mis son bonheur dans ce rêve ridicule. S'il convient à Nini de se donner un vieux mari antipathique, cela ne regarde qu'elle...

\* \* \*

— Mlle Demène... Où est Mlle Demène ?

Ninou faisait irruption dans ma chambre, en un tel état d'exaltation que j'eus peur.

— Nihou, que veux-tu à Mademoiselle ?... il y a un malheur !...

— Un malheur ? Pauvre ange du Bon Dieu ! Un malheur !... Non !... Ah ! Seigneur !... Ma petite enfant !... Comment n'en suis-je pas morte ! Je veux dire... Ah ! j'étouffe... où est Mlle Demène ?

— Sortie ; elle est à la messe.

— A la messe... C'est-à-dire que... Ah ! tenez, laissez-moi m'en aller, parce que j'ai juré de ne rien dire et que je parlerais, malgré moi je parlerais, aussi vrai qu'il y a des saintes au Paradis... comme votre maman, et des misérables sur la terre, comme... suffit ! Je me comprends, je repars...

— Ah ! mais non !

Cette fois, je n'avais pas devant moi pour défendre le mystère, les beaux yeux graves de mon institutrice ; je n'entendrais pas sa voix si doucement autoritaire me dire : « Ne me questionnez pas, mon enfant, vous m'affligeriez, car je ne pourrais vous répondre. » Je me trouvais en face d'une pauvre créature complètement désemparée, hors d'elle, qui de sa vie ne s'était montrée de force à résister à mes caprices et d'ailleurs avouait en ce moment son désir de parler. J'allais savoir... J'allais tout savoir ! Il me semblait que ce *tout* était énorme, qu'il englobait ma vie, celle de Mlle Demène, celle aussi de M. Jacques, d'autres vies encore. Je touchais enfin au mot d'une énigme à laquelle tant de fois je m'étais impatiemment heurtée.

— Reste, Ninou, et dis-moi ce que tu allais dire à Mademoiselle, je le veux, tu m'entends, je t'ordonne de tout me dire... tout !

Et j'achevai, entraînée, sans mesurer mes paroles :

— J'ai le droit de savoir.

Ninou se laissa choir sur une chaise, me regarda et gémit, joignant les mains :

— C'est vrai, pourtant, qu'elle aurait le droit de savoir...

— Allons, parle... dépêche-toi!

Je tremblais aussi fort que ma pauvre vieille. Jamais pareille émotion ne m'avait bouleversée.

— C'est que, murmura Ninou, j'ai juré...

— A qui ?

— A Monsieur...

— Quel Monsieur ?...

Ninou mit sa figure dans son tablier et des sanglots la secouèrent. Je la laissai pleurer un instant, puis j'écartai ses mains et, la cajolant, je la suppliai de parler « si elle m'aimait ».

— Si je vous aime ! Ah ! demandez-moi seulement de me couper en petits morceaux pour vous faire plaisir, vous verrez si j'hésite.

Malgré mon émotion, je ne pus m'empêcher de rire à la pensée de Ninou se coupant elle-même en petits morceaux « pour me faire plaisir ».

— Vous ne me croyez pas ?...

— Confesse-toi vite, alors, Mademoiselle va revenir...

— Non !... je sais où elle aura été... pas à la messe, bien sûr.

— Elle est allée à la maison de l'Olympe !

J'avais parlé malgré moi. Je me mordis les lèvres ; ne venais-je pas de trahir le secret de Mademoiselle ?

— Vous savez qui est à la maison de l'Olympe ! s'écria Ninou, vous le savez ! Mlle Demène vous l'a dit, qu'il est son frère !

— Oui.

— Mais pas... pas autre chose ?... Elle ne vous a pas dit autre chose ?

— Que t'importe ce qu'elle m'a dit : c'est à toi de m'apprendre ce que j'ignore.

— Oh ! peut-être avez-vous raison... peut-être le dois-je ! Ne vous a-t-elle pas confiée à moi, la pauvre chère sainte du Bon Dieu ?... Elle ne connaissait pas votre tante.

— Quelle tante ?

— Ah ! misère de nous... voilà. Ecoutez, tant pis, qu'il advienne de moi ce qu'on voudra !... Je ne peux plus... voilà... Je revenais « d'en ville » ; j'avais été

pour des commissions dans la grand'rue. Juste devant la halle je vois Rose-Rosette — vous savez, la sourde-muette — qui me fait de grands saluts. Elle é ait si propre... je ne la reconnaissais pas. Elle portait un panier plein de fruits, si lourd que la pauvre femme me faisait pitié. Sans penser à rien, moi, je prends une anse et me voilà aidant Rose-Rosette. Elle était contente. Elle me faisait des mines, des gestes, comme elle a l'habitude, et je disais : « oui, oui, oui », de la tête, sans chercher à comprendre. Je la suivais : ça m'éloignait bien de ma route, mais je n'étais pas pressée. Et puis, quoi, à ce moment-là je devais suivre Rose-Rosette, parce que le Bon Dieu le voulait comme ça... J'arrive, tirant toujours le panier, devant la maison de l'Olympe. Ah ! ça m'a donné un coup... D'ordinaire je fais un détour pour l'éviter, ça me retourne *les sangs*... J'y ai vu trop de misère, trop de malheur... Rose-Rosette sonne à la grille. C'est une espèce d'Anglais qui vient ouvrir et qui, au lieu d'aider Rose-Rosette, se met à jargonnez des choses qu'elle n'entend pas, parce qu'elle est sourde et que je ne comprends pas, parce que c'est de l'anglais... moi, je m'apprêtais à porter le panier avec Rose-Rosette jusque dans la maison... Pas du tout, l'*anglisch* m'arrête, fallait voir de quel air ! A ce moment, quelqu'un se penche à une fenêtre et demande qui je suis... Moi, d'entendre cette voix, — et Dieu sait s'il en a passé des années depuis que je ne l'avais entendue — je deviens blanche comme un linge et je me sens les jambes fauchées... Je relève la tête... Il a sa barbe ! Et l'on avait dit qu'il était mort... Je le croyais... Eh bien ! pas une minute je n'ai douté !... J'ai fait : Ah ! Ah !... et je me suis appuyé sur l'*anglisch* pour ne pas m'étaler par terre. Et lui, lui, le pauvre cher Monsieur, lui, il m'a reconnue aussi, tout de suite !... quoique je sois devenue si vieille depuis le jour où je l'avais vu partir en pleurant. Il a crié : « Ninou ! » Et une minute après, il était en bas. Il m'entraînait dans la maison, me faisant jurer de ne pas le trahir. Et il m'a embrassée, oui, oui, à cause de vous que j'ai soignée... Oh ! mon Dieu, que j'aurais été heureuse si tout à coup il n'était devenu si pale, si pale... Il a porté les mains à sa poitrine, il étouffait... L'*anglisch* l'a soutenu et moi aussi... Et voilà qu'un autre Monsieur est arrivé, un jeune homme qui a fait des hélas !... et qui a grondé Monsieur d'être

descendu. Il répétait: « Quelle imprudence, qu'elle folie! » Et tous trois, l'*anglisch*, le jeune homme et moi, nous avons ramené Monsieur chez lui... J'ai revu la chambre... Il l'a rarrangée aussi pareille à autrefois qu'il a pu... nous l'avons étendu sur son lit. Il toussait... toussait, et entre chaque quinte de toux il tâchait de me sourire. Il expliquait à son ami: « C'est Ninou... la bonne qui a élevé Bérengère... elle m'a reconnu. » Alors le jeune homme a dit: « Qu'elle aille prévenir votre sœur que vous êtes souffrant. Et Monsieur a ajouté de sa pauvre voix, maintenant tout étouffée: « Elle ne sait pas que l'institutrice de Bérengère est ma sœur... » Pour le coup, j'ai cru devenir folle! Je pleurais, je pleurais... Le jeune homme m'a poussée dehors, en m'ordonnant de venir chercher Mlle Demène, tout de suite. Mais sans doute elle est là-bas en ce moment; en sortant de l'église elle y sera allée...

— Ninou, je ne comprends pas... je ne peux pas comprendre...

— Vous ne comprenez pas... quand je vous ai tout dit?... Vous ne comprenez pas qu'on l'a fait passer pour mort, afin de vous séparer de lui à jamais!... mais lui, il est revenu à Pont-au-Bourg parce qu'il voulait vous revoir, votre pauvre cher papa!

Il paraît que je n'ai pas jeté un cri, fait un geste, et que je me suis abattue sur le parquet, comme assommée. Je ne me souviens de rien à partir de ce moment, jusqu'à l'instant où de nouveau, reprenant conscience de vivre, je me suis retrouvée dans mon lit. Mademoiselle me brossait le front et Ninou, à genoux près de moi, Ninou — pour varier — pleurait à chaudes larmes.

Au mouvement que je fis, Ninou poussa un véritable rugissement de joie, et je compris qu'elle m'avait crue morte. Mademoiselle la supplia de s'éloigner, son agitation ne valant rien pour une malade. Mais je n'étais pas malade, je l'affirmai avec vigueur. Seulement je ne me sentais pas très sûre de posséder toute ma raison. J'avais besoin d'entendre ma chère grande amie prononcer des paroles apaisantes. Elle s'y appliquait tendrement, mais c'étaient des mots vagues qui ne me suffisaient pas. Je voulais savoir, je voulais comprendre. Je demandai, tremblante:

— Est-ce vrai?

— Oui. Ninou n'avait pas le droit de parler. Maintenant le mal est fait... Je vais tout vous apprendre...

— D'abord, dites-moi, il est très malade ?

— C'est la rechute que je craignais; mais le médecin affirme qu'il n'y a aucun danger.

— Ah !

Je me mis à pleurer doucement.

— Si vous pleurez, chérie, vous ne saurez plus rien.

Je nouai mes bras au cou de Mademoiselle et me serrai contre elle bien fort, de peur de la voir s'éloigner avant de m'avoir tout dit.

Elle parla longtemps.

..

Que de choses avait à m'apprendre Mademoiselle ! Je résume le récit du passé, afin de revenir bien vite au présent, c'est-à-dire à « M. Jacques » malade à la maison de l'Olympe, à son ami si dévoué, M. de Morient, et à mon bon M. Popfer de qui devait me venir tant de joie.

Et d'abord il me fut révélé que la marquise de Ville-Vieux ne m'était *rien*, mon oncle Jean pas davantage. Mon grand-père, lorsqu'il épousa la marquise, avait d'un premier mariage une fille, qui était maman. La marquise, veuve, apportait également à mon grand-père un enfant, un fils déjà grand, pour lequel toutes les ambitions lui semblaient justes. Hélas ! mon pauvre grand-père, de caractère faible et indécis, se laissa complètement dominer par sa femme ; et ma mère, bien que très aimée par le marquis, fut entre les deux très malheureuse, n'osant, de crainte d'attrister son père, se plaindre des procédés de la marquise. Ce fut pendant un séjour à Spa où mon grand-père l'avait emmenée, que maman rencontra Gérard Douve. Errant à l'étranger sous ce nom qui était celui de sa mère, mon père trainait sa vie, barrée par l'inique accusation d'un crime. Les jeunes gens se plurent, et Mlle de Ville-Vieux, sans plus ample informé, déclara au marquis sa volonté d'épouser leur nouvel ami. Mon grand-père, séduit par le charme de M. Douve, ne fit d'abord aucune opposition à ce qu'il aurait dû regarder comme une mésalliance.

Il se souciait assez peu des préjugés nobiliaires et que ce monsieur, puisqu'il plaisait à sa fille, pût seulement prouver qu'il appartenait à la bonne bourgeoisie, que nulle ombre n'obscurcissait l'honneur des siens, cela suffirait à ce père peu exigeant. La fortune ne lui importait guère, jugeant que sa fille serait assez riche pour deux. Mais il fallait se renseigner. Le marquis décida que le plus simple était de s'adresser à l'intéressé lui-même, le priant de lui fournir en toute franchise les moyens de le mieux connaître.

Mon père témoignait assez de ses sentiments envers Mlle de Ville-Vieux pour justifier cette démarche. Il y répondit en se confiant au marquis. Il lui conta toute sa vie et le drame qui le couvrait de honte et lui interdirait sans doute d'aspirer au bonheur. Mon grand-père fut atterré ! Pas un instant, il ne douta de la parole du malheureux calomnié. Malgré cela — mon père avait raison de le penser — cette honte, même injustifiée, se dresserait toujours entre lui et Mlle de Ville-Vieux.

Mon grand-père eut l'imprudence, croyant ainsi détacher sa fille de son rêve, de lui répéter la confession de M. Gérard Douve. C'était mal connaître un cœur de jeune fille et de jeune fille romanesque. Mlle de Ville-Vieux déclara qu'elle aimait davantage M. Douve, le sachant malheureux, et qu'elle n'aurait jamais d'autre mari. Et, comme, en dépit de ses larmes, le marquis hâtivement la ramenait à Pont-au-Bourg, elle fit savoir à mon père qu'elle lui resterait fidèle et le pleurerait toute sa vie... Peut-on, après cela, s'étonner que mon père ait eu la folie d'accourir à Pont-au-Bourg, rejoindre celle qui lui disait l'aimer autant qu'il l'aimait ?

Ainsi qu'aujourd'hui, la maison de l'Olympe était inhabitée et de mauvais renom, ayant abrité depuis plusieurs années la retraite d'un peintre spirite à peu près dément.

Ce malheureux, qui n'admettait auprès de lui la présence d'aucun serviteur, racontait que des fantômes venaient le menacer toutes les nuits. C'était là certainement des imaginations de cerveau malade. Mais on trouva, un matin, le peintre poignardé, et il parut tout simple — l'assassin demeurant introuvable — d'accuser les Esprits.

Un parent lointain hérita de la maison de l'Olympe et la mit en vente. Aucun acheteur ne se pré-

sentait, malgré de successifs abaissements sur la mise à prix. Incidemment le marquis avait été amené à parler à mon père de cette maison hantée dont personne ne consentait à devenir acquéreur. Quelques semaines plus tard le notaire stupéfait reçut des propositions d'achat. La vente se fit par correspondance. Gérard Douve, pour quelques billets de mille francs, devint propriétaire de ce logis hanté. Son mauvais renom ne lui déplaît pas; il l'escomptait comme une garantie de sa tranquillité. Personne, sans doute, ne chercherait à entrer en relations avec l'habitant d'un logis maudit. Et mon père osa cette imprudence de rentrer en France et de s'installer dans cette maison.

Il n'était pas à Pont-au-Bourg depuis vingt-quatre heures que le marquis savait déjà par la rumeur publique son arrivée à l'Olympe. Mlle de Ville-Vieux ne l'ignora pas davantage et n'en cacha point sa joie. Elle désirait d'autant plus vivement s'appuyer sur une affection profonde, que mon grand-père venait, à son retour de Spa, de subir une attaque, légère à la vérité, mais qui le laissait affaibli, incapable de résister à l'influence de sa femme. Ce fut alors seulement que mon pauvre grand-père confia à la marquise le roman ébauché à Spa. Il lui livra le récit de Gérard Douve. Au premier mot, la marquise jeta feu et flammes; mais son fils, mis par elle au courant, l'apaisa. Ils eurent ensemble un long conciliabule, à la suite duquel mon grand-père se vit pressé par eux de ne pas mettre obstacle au bonheur de sa fille. Ma pauvre maman devant tant de bonté fut prise de remords d'avoir méconnu sa belle-mère. Elle ne devait pas tarder à comprendre les vilaines raisons de cette attitude.

Que le marquis acceptât pour gendre un homme sur lequel pesait une accusation infamante, cela n'était point aisément à obtenir; la marquise l'obtint cependant. Elle imagina tout ce qui pouvait rendre possible, sinon facile, la célébration de ce mariage. Il ne pouvait se faire en France, sans trahir la véritable personnalité de Gérard Douve. Mon grand-père, la marquise, ma pauvre maman annoncèrent qu'ils allaient passer quelques mois en Espagne, où les Ville-Vieux ont une lointaine parenté, un cousinage qui remonte, paraît-il, au règne de Philippe V qu'un Ville-Vieux suivit au delà des Pyrénées. Mon

père les y rejoignit et ce fut là qu'eut lieu le mariage purement religieux.

Il faut que mon cher grand-père ait eu à cette époque son intelligence bien affaiblie pour ne pas soupçonner les affreuses machinations de la marquise. Le jeune ménage, lui, ne voyait que son bonheur et ne songeait guère à l'avenir.

Sur le conseil de la marquise, maman ne reçut pas de dot. On lui promit une rente généreuse, et mon père ne pensa même pas à demander une garantie de cette simple promesse. La première annuité leur fut versée à l'avance, et, tandis que le marquis et sa femme revenaient à Pont-au-Bourg, mon père et maman commencèrent le voyage qui pour eux — ils le pensaient — devait se terminer par un exil définitif. Mon père avait déjà fait un long séjour en Angleterre et s'y plaisait. Il possédait assez bien la langue du pays pour collaborer fructueusement à divers journaux. Malheureusement, le climat ne convenait pas à ma pauvre maman, si frêle et si délicate, et leur bonheur fut vite troublé par sa mauvaise santé. Ils durent en toute hâte revenir sur le continent. Pour comble de difficultés, la rente promise à mon père cessa de leur parvenir. Maman réclama ; ses lettres à mon grand-père depuis quelque temps restaient sans réponse, celle-là eut le même sort. Maman écrivit à la marquise, ne la croyant plus son ennemie depuis qu'elle s'était employée à flétrir mon grand-père. Même silence. La gêne augmentait, bientôt vint la misère. Que se passait-il à Pont-au-Bourg ?... Ce fut Ninou, la brave fille, qui en avertit maman.

Depuis quelques années, elle était, comme femme de chambre, au service de la marquise ; mais elle ne pouvait s'attacher à cette maîtresse hautaine et brusque. En revanche, elle avait voué à Mlle de Ville-Vieux un attachement qui lui donna l'audace d'une lourde initiative.

Au risque d'être punie par son renvoi, elle prévint maman que mon grand-père s'affaiblissait chaque jour davantage, et que l'autorité de la marquise devenait de plus en plus insolente. Ninou apprenait aussi à maman que, cédant à la longue pression de sa femme, mon grand-père avait accompli ou laissé accomplir toutes démarches nécessaires pour faire passer sur la tête de son beau-fils le titre et le nom des Ville-Vieux. Oncle Jean devien-

drait marquis à la mort de son beau-père. Cela ne pouvait plus être évité ; mais, avec son bon sens populaire, Ninou comprenait fort bien que la fortune autant, sinon plus que le titre, importait à mon oncle, et que sa mère et lui s'ingénieraient à tourner la loi, afin de dépouiller la fille au profit du beau-fils. Tout crûment, elle criait : « Prenez garde ! »

Sans hésiter, mon père reprit avec maman le chemin de Pont-au-Bourg, et, tandis qu'il s'employait à une installation sommaire à l'Olympe, maman se rendit seule, bravement, à l'hôtel de Ville-Vieux.

Quel émoi lorsqu'on la vit ! Mais comment l'empêcher de pénétrer jusqu'à son père ?... La marquise ne voulut pas le tenter. Elle prévint hypocritement sa belle-fille que le marquis, souffrant, redoutait les émotions. En réalité, la vue de sa fille provoqua chez le malade une secousse qui fut inespérément salutaire. Il était comme galvanisé et se montra très tendrement paternel. Maman ne lui reprocha point son silence ; elle lui dit seulement quelle était sa détresse depuis qu'aucun argent ne lui parvenait plus, et comment sa santé ne lui permettait pas de vivre en Angleterre, son mari ayant dû abandonner, à cause d'elle, son faible gagnepain.

Ce fut alors qu'elle s'aperçut du travail accompli par la marquise sur l'esprit de son père et constata que de toute la bienveillance de naguère témoignée par le marquis à Gérard, il ne restait rien. Suspicion injustifiées, regrets d'avoir consenti à cette *déplorable union*, rancune haineuse contre l'homme *irdigne*, l'aventurier qui lui avait pris son enfant, voilà quels sentiments gardait le marquis pour son gendre ! Oui, la marquise avait bien employé son temps. Le mariage accompli, elle affirmait ses regrets de s'être laissé toucher, prétendait avoir appris certaines choses qui rendaient vraisemblable la culpabilité de mon père. Elle dépassa la mesure. Si elle n'eût mis si rapidement aux abois le jeune couple, son méchant travail de termite rongeant sournoisement l'édifice aurait eu le temps d'achever son œuvre ; la fortune des Ville-Vieux, grâce à ses soins habiles, eût semblé s'évanouir et, en réalité, serait passée toute aux mains de l'oncle Jean. Maman revenait trop tôt, et elle revenait bien armée.

pour défendre sa place dans le cœur de son père : elle allait être mère !

Cependant il ne pouvait lui convenir de se voir accueillie, elle, tandis qu'on repoussait son mari comme indigne. Le cœur brisé, elle quitta son père et revint en hâte à la maison de l'Olympe, où mon père, anxieux, l'attendait. Là encore Ninou fut secourable, dévouée ; elle accourait, humble messagère de paix, disant la tristesse de grand-père et suppliant maman de retourner vers lui. Puis, revenue à la maison, elle allait, en grand mystère, parler à son maître de maman que le chagrin minait... Et je vins au monde ; si menue, si frêle, paraît-il, que l'on me crut d'abord incapable de vivre.

Je vécus pourtant. Ma naissance, qui aurait dû consoler mon pauvre papa, mit le comble à ses malheurs : maman mourut peu de jours après. Sa mort consterna mon grand-père et l'irrita davantage contre celui qu'on était parvenu à lui faire haïr. En un réveil de sa volonté, il fit transmettre à mon père un barbare ultimatum : Je serais, ainsi que lui, à jamais bannie du foyer familial et dépourvue de tout ce qui légalement se pourrait ; ou bien — et cela dépendrait de mon père — au lieu d'être élevée dans l'abandon d'une enfant sans mère, dans la misère et l'exil, je grandirais auprès de mon aïeul, heureuse et choyée. Pour cela une condition était imposée à mon père : disparaître à tout jamais. D'ailleurs, quels droits sur moi pouvait-il revendiquer ? Français, marié à l'étranger, au point de vue des lois françaises son mariage était nul, il pouvait m'abandonner.

N'est-ce pas un horrible marché ? Comment mon grand-père si bon, si doux, au dire de tous ceux qui l'ont connu, a-t-il pu se montrer aussi cruel ?... Hélas ! c'était une faible nature, et la bonté des faibles reste inefficace.

Sans doute la marquise, en détournant le marquis de sa fille, n'imaginait pas que maman en appellerait. Elle s'attendait à ne la revoir qu'après la mort du marquis, alors qu'il serait trop tard pour effacer la besogne faite. Le retour de maman à Pont-au-Bourg, puis ma naissance mettaient à néant ses projets. Certes, mon père fut tenté de m'emmener bien loin de notre inhospitalière demeure, mais qu'allais-je devenir ? Que ferait-il de moi, étant si

peu certain des lendemains ? Avait-il le droit de m'exposer à la vie de hasard qu'il mènerait longtemps — toujours peut-être — quand, d'un mot, il pouvait m'assurer non seulement le bien-être présent, mais toute une existence heureuse ?

Il répondit au marquis en s'engageant « sur l'honneur » à ne pas se faire connaitre à moi « tant que sa justification ne serait pas faite, c'est-à-dire tant que le vrai coupable du crime dont il était accusé ne serait pas connu ».

Pour mon père à l'espoir tenace, c'était une porte ouverte sur l'avenir. Pour mon grand-père, qui maintenant croyait à la culpabilité de son gendre, l'engagement devait être définitif... et il y a là une singulière inconséquence. A cet homme qu'il jugeait déshonoré, le marquis demandait de prendre un engagement *d'honneur* !

Ninou m'emporta chez grand'mère comme une précieuse proie. Une chèvre fut amenée pour me servir de nourrice, et ainsi commença ma singulière destinée.

Sans doute, le sacrifice de mon père n'aurait pas suffi à assurer ma fortune à venir si mon pauvre grand-père eût vécu plus longtemps. Il partit trop tôt pour permettre à la marquise de réaliser tous ses espoirs. Lui-même, se sentant près de sa fin, éclairé peut-être par cette dernière lueur qui précède souvent la mort, désigna pour moi un sbrogé-tuteur, choisit le conseil de famille dont mon oncle Jean fut exclu. La marquise, bien que devenant ma tutrice, se trouvait ainsi avoir les mains liées.

Aurais-je donc eu le droit de relever la tête dans cette maison où l'on me traitait en intruse ? Au moment où Mlle Demême — ou la sœur de mon père ! — m'apprenait les drames du passé, je ne m'arrêtai guère à la préoccupation de savoir jusqu'à quel point Mme de Ville-Vieux et son fils étaient parvenus à dépouiller Porpheline, si malencontreusement venue au monde. Je ne pensais qu'à cette grande chose : Mon père vivait, mon père m'aimait ! En dépit de tous les pactes, nous nous étions rejoints maintenant, et rien ni personne ne pourrait plus nous séparer.

Mais précisément, que mon père ait ainsi manqué à sa promesse, sa sœur ne s'en consolait point. Il n'avait pas eu la volonté de se faire connaitre en

venant à Pont-au-Bourg en dépit des prières de ma tante, qui prévoyait les dangers de cette équipée. « Monsieur Jacques » ne voulait voir sa fille que de loin. Sans la rencontre inopinée sur les bords de la Vivette, je ne lui aurais jamais parlé. Et la rencontre ayant été opérée, mon père ayant eu la poignante joie de revoir son enfant sans se nommer, la promesse sur l'honneur demeurait intrahie. Qu'importait en effet que mon père me connût, si j'ignorais qu'il fut mon père?... Si je ne m'intéressais en lui qu'au frère de mon institutrice exilé, malheureux? Il avait fallu, pour amener le définitif rapprochement, tout un concours de circonstances où la volonté de « M. Jacques » n'entrait pour rien. Devait-on le rendre responsable de cette bénévole complaisance de Ninou aidant Rose-Rosette à porter son panier trop lourd jusqu'au seuil de la maison de l'Olympe? Prévoyait-il, en se penchant à sa fenêtre, attiré par le bruit des voix, qu'il se trouverait en face de la fidèle servante qui, après tant d'années écoulées, le reconnaîtrait?

Pauvre Ninou! C'est elle la coupable, elle à qui l'on a enjoint le silence, et qui a suivi l'élan de son cœur tout simple en trahissant ce secret.

— J'aurais dû, conclut Mlle Demine lorsqu'elle eut terminé son long récit interrompu à toute minute par mes questions, j'aurais dû peut-être, en apprenant que vous étiez Bérengère, m'éloigner de vous!...

« Vous souvient-il de ces vers à la Lune que vous apporta un jour Ninou, pendant une leçon? C'est en reconnaissant l'écriture de mon frère, sur la page que vous lisiez, en voyant ce nom de Douve, que la vérité m'est apparue... Quelques mots échappés à Ninou m'avaient fait soupçonner que le mari de votre mère n'était point du gré de la marquise. Je ne savais rien du mariage de mon frère. C'était donc lui, cet intrus dont votre famille évitait même de prononcer le nom?... Comment, traqué, humilié, s'était-il introduit dans cette maison... J'en éprouvai un serrement de cœur, une sorte d'effroi. Il me parut que moi aussi je devenais chez vous une intruse... et je résolus de partir. Cependant mon cœur saignait à la pensée de vous quitter; déjà vous m'étiez si chère et le deveniez plus encore. On disait votre père mort, et cela confirmait le deuil que depuis longtemps je portais. Alors ne pouvais-je

pas rester près de vous sans dévoiler la parenté qui nous unissait ?

« Mes hésitations, je les ai confiées à M. le doyen dès le lendemain du jour où j'appris ce que vous étiez pour moi. Il m'a conseillé de rester, voyant dans mon arrivée près de vous la secrète volonté de Dieu.

— Il a eu raison, m'écriai-je. Comment ne voyez-vous pas que le Bon Dieu a refusé de ratifier l'affreux pacte voulu par mon grand-père ! Il a tout conduit pour me rapprocher de mon pauvre papa... chère, chère, chère tante Nora. Allons vite le retrouver... Pensez qu'il est malade... Je veux le revoir !

Mais Mlle Demène fut intraitable. Non, je ne reverrais pas mon père : la promesse faite par lui existait toujours, si imprudente qu'elle ait été, mon grand-père n'étant plus là pour l'en relever.

— Moi, dis-je, moi je n'ai rien promis !

Et je laissai partir Mademoiselle, qui, inquiète, retournait aux nouvelles. Mais je me répétais, obstinée : « Je n'ai rien promis, moi, rien ! » Et j'échafaudais projets de révolte sur projets de révolte, sachant bien que j'aurais une alliée en Ninou.

..

A Pont-au-Bourg, comme dans toutes les petites villes, la plus étroite surveillance mutuelle règne entre les habitants, amis et ennemis. Il est absolument impossible de visiter Mme X... sans que Mme Z... en soit informée; d'acheter deux sous de fil aux « Nouvelles Galeries » sans que la patronne de la « Mercerie modèle » en reçoive un coup au cœur. On sait quelles sont les pénitentes de M. le doyen et celles de M. le vicaire, quel dentiste a l'honneur de plomber les dents de M. le maire et quel pharmacien fournit les pastilles de gomme, les jujubes de Mmes de Priselin. Etant donnée cette curiosité chronique, — inguérissable, — on imagine très bien l'effervescence que jetait dans les esprits la présence de deux étrangers à la maison de l'Olympe, et l'on comprendra aisément qu'il était impossible que la visite chez ces étrangers, de Mlle Demène, si furtive qu'elle fût, eût pu passer inaperçue. « On » l'a vue entrer là le matin. *On la vit y retourner un peu plus tard; comme on avait vu Ninou y pénétrer avec Rose-Rosette.* » Qui était au

fiste ce « on » et comment et par qui ces informations sensationnelles parvinrent-elles aux oreilles de Mme d'Ornge? Mme d'Ornge n'en voulut rien apprendre à la marquise, lorsque à trois heures de l'après-midi du même jour, elle vint tout exprès prévenir ma grand'm're que son « institutrice avait des relations amicales avec ces messieurs de l'Olympe ».

— Cette demoiselle Demine vous a-t-elle prévenue qu'elle connaît ces gens-là?... Non? Eh bien! elle les connaît, et ne vous en disant rien, elle vous trompe. Que cache tout ceci?... A vous de le découvrir.

Ma grand'mère — je suis contente de lui reconnaître cette qualité — échappait à cette malignité fouilleuse de ses concitoyennes. Elle aurait ignoré les habitants de l'Olympe sans la visite qu'elle avait reçue de l'un d'eux. Ce M. de Morient ne l'intéressait que par raccroc, parce qu'il lui semblait pouvoir apporter une heureuse opposition à des projets qu'elle n'approuvait plus. Ces projets, aujourd'hui précisément, la tourmentaient jusqu'à l'angoisse. Et cela était pour elle autrement émotionnant que d'apprendre que Ninou aidait la servante sourde-muette à porter un panier, et même que Mlle Demine visitait la maison de l'Olympe. Elle se refusait à faire, comme Mme d'Ornge s'efforçait de l'y amener, le rapprochement de ces deux actes. Elle répondit que Ninou avait bien du temps à perdre, vraiment, et qu'elle l'en gourmanderait. Quant à ce fait invraisemblable de Mlle Demine allant à la maison de l'Olympe, Mme de Ville-Vieux en reçut la nouvelle d'un front serein. Elle eut même un petit rire presque joyeux, elle qui ne riait jamais. Et moi, qui depuis le commencement de l'entretien retenais mon souffle de crainte de trahir ma présence, je faillis me dénoncer en un brusque mouvement de surprise arraché par ce rire. Il ne faut pas me supposer le honteux défaut d'écouter aux portes; c'est par hasard que j'étais là, et fort mal à mon aise, bien que satisfaite après tout d'entendre ce qui se disait au sujet de mon père et de ma tante.

Voici comment je me trouvais ainsi à portée pour écouter et condamnée à y rester, même si je ne le voulais pas. Mme d'Ornge, arrivant à l'improviste, surprit la marquise dans la cour, où Mme de Ville-

Vieux donnait des ordres à Boniface. Ma grand'mère emmena au grand salon la visiteuse, en passant par le petit salon. J'y cherchais de la musique. Ayant reconnu la voix de Mme d'Oronge, soûtement, afin d'éviter les obligatoires réverences, je me glissai derrière un paravent, comptant sortir de ma cachette dès que ces dames auraient pénétré dans le grand salon ; jamais Mme de Ville-Vieux ne se tenait dans cette pièce. Comment aurais-je prévu la phrase de Mme d'Oronge qui me consterna ? « Restons ici, ma chère, nous serons bien pour causer. » Alors, certainement, j'aurais dû me montrer, au risque d'être sévèrement grondée pour m'être ainsi dissimulée. Je tergiversai un instant, véritablement étourdie de l'aventure. Cela donna à Mme d'Oronge le loisir d'entrer en matière.

— Savez-vous qui demeure à la maison de l'Olympe ? demanda-t-elle tout de go.

Me blâme qui voudra : cette phrase me cloua sur place. Quoi ! « savait-elle », cette méchante rapporteuse, et allait-elle trahir le véritable nom de M. Jacques ? Oh ! je ne regrettai plus d'être là, je me croyais en droit d'écouter, pour défendre au besoin mon pauvre cher papa, et aussi ma tante No:a... Car on parlait d'elle à présent !

Voilà donc comment je fus témoin de cette conversation extraordinaire... Non, Mme d'Oronge ne savait pas de qui elle parlait, et cependant ses propos pouvaient causer tant de mal !

J'attendais de la part de la marquise une exclamation indignée, un de ces mots en couperet qui me terrorisaient encore... Et voici qu'elle riait ! Cela devenait invraisemblable.

— Je crois comprendre, dit-elle, oh ! je comprends très bien... Mlle Demène a été, ne l'oubliions pas, l'institutrice de la petite Poissonnier...

Oh ! avec quel dédain Mme de Ville-Vieux prononça ces mots : « La petite Poissonnier ! »

— Haaa !... siffla Mme d'Oronge.

Il ne lui en fallait pas beaucoup pour découvrir le mot de l'énigme ! Moi, je m'enfonçais au contraire dans un abîme d'obscurité. La marquise heureusement vint à mon secours.

— Vous n'êtes pas sans avoir remarqué, reprit-elle, l'enthousiasme de Mlle Poissonnier pour ce jeune Américain à qui elle doit d'avoir failli périr. Lui-même n'est pas resté indifférent aux amabilités

de la demoiselle... Il l'a prouvé en se précipitant chez elle, et en venant la poursuivre jusqu'ici.

— Chut ! fit Mme d'Ornge.

Un silence de quelques secondes pesa sur moi à m'étouffer.

— J'avais cru entendre quelque chose... un frôlement par là...

— Nous avons des souris, expliqua la marquise.

Je me disais : « Si cela continue, je ne pourrai plus m'empêcher de remuer. Ma grand'mère viendra voir si la souris ronge le paravent... Bonté divine ! que deviendrai-je ? Malgré ma terreur, j'avais envie de bondir devant Mme de Ville-Vieux et de lui crier : « C'est moi... j'étais là... j'ai entendu. Vous ne savez ce que vous dites... M. de Morient ne se soucie guère de Nini ; ce n'est pas pour la poursuivre qu'il est venu ici ! »

Et j'avais envie de pleurer. Cependant depuis le matin j'oubliais un peu l'Américain mélomane : mon père malade seul occupait ma pensée. J'étais absolument résolue à le revoir, à lui dire combien je l'aimais, à le consoler, à force de tendresse, de tant de malheurs soufferts.

Mais en écoutant la marquise affirmer l'admiration de Nini pour l'ami de M. Jacques, je me reprenais à songer à lui avec plus d'intérêt qu'il n'était nécessaire.

— Et vous supposez, reprit Mme d'Ornge, que Mlle Demène allait à la maison de l'Olympe en messagère... Oh ! oh ! ne jugez-vous pas qu'elle joue ainsi un singulier rôle ? Et ce serait donc Ernestine Poissonnier qui ferait les avances... Oh ! chère amie, où allons-nous !

— Mais à un mariage, espérons-le, répondit leste-ment la marquise. Rien d'ailleurs ne nous prouve que Mlle Demène n'a pas été porter une réponse et non poser une question.

— Baste ! si les choses se passaient suivant l'usage commun, si la première démarche venait du jeune homme, qu'aurait à faire là cette institutrice ? M. de Morient se serait adressé à Mme Poissonnier et la réponse lui aurait été faite directement par cette dame après qu'elle en eût conféré avec sa fille. On n'aurait pas mêlé à ceci Mlle Demène, une étrangère. Non, si, comme vous le supposez, l'institutrice de Bérengère a servi d'intermédiaire, c'est qu'elle était chargée par son ancienne élève de la

mission délicate de pressentir le jeune homme... Tout cela est bien extraordinaire, bien... révoltant, disons le mot. Il n'y a plus de dignité, plus de...

Le pas feutré d'Octave dans la pièce voisine interrompit heureusement la tirade de Mme d'Oronge. Octave venait informer Mme la marquise que Mlle Poissonnier sollicitait la faveur d'un entretien.

De ma cachette, je ne voyais pas ces dames ; j'eus cependant la nette perception du regard entre elles échangé. Oh ! combien Mme d'Oronge aurait aimé recevoir Nini avec la marquise, ou du moins se tenir à portée d'être au plus tôt informée de ce qui se serait dit !... Mais la marquise ne parut point comprendre ce désir ; elle ordonna de conduire Mlle Poissonnier dans le grand salon, où elle allait la rejoindre, et elle commença :

— Eh bien ! donc, chère amie...

Mme d'Oronge ne pouvait feindre de ne pas comprendre la fin de la phrase restée inachevée : « Je ne vous retiens pas, » disaient les points de suspension ; Mme d'Oronge se leva et ma grand'mère sortit avec elle, la reconduisant. La porte refermée, je quittai ma cachette et passai dans le grand salon où Nini venait d'être introduite par Octave.

— Vite, vite, Nini, je viens vous dire bonjour et je me sauve... Ma grand'mère reconduit Mme d'Oronge. Une fois dans le vestibule cette dame a toujours mille choses à dire, je l'ai remarqué ; cela me donne le temps de vous embrasser. Oh ! ... qu'avez-vous ?

Nini s'efforçait de sourire, mais son visage d'une pâleur marbrée, ses yeux rougis trahissaient un gros chagrin.

— Oh ! petite Bérangère, si vous saviez... Si vous saviez... Voici bien longtemps que cela menaçait. Maintenant, c'est un fait accompli : nous sommes ruinés... complètement... Mon père a joué à la Bourse... Lui, toujours si prudent, s'est assolé aux premières pertes et a voulu se rattraper. Et voilà... Je me doutais que ce serait bientôt définitif, mais tout de même pas aussi rapide. La dernière spéculation de mon père pouvait nous remonter un peu, elle a échoué, comme les autres... Alors, bravement, je viens le dire à votre grand'mère ; je veux qu'elle le sache par moi. Elle l'apprendra au marquis ; il est probable que cela le guérira de ce qu'il appelle sa passion... et vrai, j'aimerais mieux ça ! Mais je ne puis pas ne songer qu'à moi... Ma pauvre

maman est désespérée à la pensée que notre ruine barre pour moi l'avenir. Je ne me fais aucune illusion : hier, grâce à ma dot, on me trouvait *encore* charmante. Aujourd'hui, je deviens une fille inmaîtriable. Je n'en aurais, quant à moi, nulle peine, si maman voulait s'y résigner... Elle ne s'y résigne pas. Alors, si votre oncle m'aimait vraiment assez pour m'aimer malgré la révélation de notre désastre, je tâcherais de... oh ! non, pas de l'aimer comme il le voudrait, je ne pourrais pas. Mais je l'estimerais pour son désintéressement et lui serais reconnaissante de la joie qu'en aurait ma pauvre maman... Voilà tout, et... oh ! ce n'est pas si gai que je croyais, la vie... Sauvez-vous, voici la marquise.



En relisant ces pages, je m'aperçois que j'ai passé sous silence une chose importante. Cependant elle explique la netteté de mes souvenirs. Je veux parler de l'habitude que me donna Mlle Demène, dès que je sus écrire, de noter chaque soir les faits de la journée. Ils étaient menus, et bien vite relatés ; mais ces quelques mots m'ont guidée dans l'histoire de ma vie. Ils ont été comme des jalons indiquant le chemin parcouru et m'aidant à le refaire. Cette trame du passé suffit pour moi à une évocation précise, jusqu'en leurs moindres détails, des jours qui ne sont plus. Mais à partir de l'instant où j'appris que mon père vivait, les événements se sont précipités si gros d'importance, que nul référendum ne me sera plus nécessaire. Vivrais-je un siècle que je ne pourrais rien oublier de ce temps-là. Abandonnant Nini, je remontai chez moi toute désemparée, roulant dans ma tête les projets les plus fous, comme d'avouer à la marquise la personnalité de M. Jacques et, cela fait, de quitter la maison pour aller rejoindre mon pauvre papa ; ou bien de me sauver, sans rien dire, à la maison de l'Olympe où je resterais cachée jusqu'à la guérison de mon père, qui nous emmènerait ensuite, ma tante et moi, à l'étranger. Aussi bien ma grand'mère ns s'en tiendrait sans doute pas à ses suppositions erronées ; elle allait interroger Ernestine sur le message soi-disant confié par elle à mon institutrice, à moins qu'elle ne questionna ma tante elle-même.

De toutes façons, la vérité — ou seulement une partie de la vérité — éclaterait, et que s'ensuivrait-il ? J'avais le droit d'être inquiète, et tout cela me détournait un peu de m'apitoyer sur la ruine des Poissonnier. En y songeant, je me disais : « Mon oncle ne voudra plus d'elle et Nini connaîtra la valeur de cette prétendue passion ; elle sera délivrée de cet odieux mariage, et ce n'est pas acheter trop cher cette délivrance que de la payer de toute sa fortune. »

Il n'y a rien de tel que d'ignorer les embarras d'argent pour traiter allégrement la pauvreté des autres.

J'en étais là de mes réflexions incohérentes lorsque Mademoiselle revint de la maison de l'Olympe. Elle m'assura que mon père allait mieux. Le docteur en répondait. Je n'osai la croire parce que je la voyais très émue. Elle était tourmentée de ce qu'il adviendrait lorsque ma grand'mère apprendrait ses visites à la maison de l'Olympe, et elle les apprendrait certainement.

— Elle les sait déjà, dis-je.

Et je rapportai à ma tante la conversation involontairement surprise par moi. Elle parut consternée. En admettant que Nini n'ait pas été interrogée sur la vérité de la mission confiée par elle à son ancienne institutrice, il ne pouvait convenir à celle-ci de s'abriter sous un mensonge si la marquise la questionnait. Je voulus rassurer ma tante. Peut-être Mme de Ville-Vieux ne songerait-elle pas à approfondir ce mystère, étant suffisamment occupée par la crise sentimentale qu'allait traverser le marquis. Pour moi, je ne doutais pas de l'opposition que mettrait ma grand'mère à ce mariage devenu si peu avantageux. Mon oncle allait-il s'entêter ? Je le craignais presque en me remémorant ses confidences émues lors de ma première visite au château. En de telles conjonctures, les héros de roman n'ont pas une hésitation. Mais le marquis est-il un héros de roman ?

Un peu avant le dîner, nous descendîmes au jardin, ma tante et moi. Une courte pluie d'orage avait rafraîchi l'atmosphère ; les feuillages, humides, paraissaient plus verts ; l'odeur de la terre mouillée se mêlait au parfum avivé des héliotropes, et dans les bambous, ruisselants à chacun de leurs coups d'ailes, les moineaux batailleurs ayant de s'endormir piaillaient à grand bruit.

Nous marchions lentement, sans nous parler, son-

geant aux mêmes choses. Bien que la grande allée fut obscure déjà, nous nous y engageâmes ; sur le sable mouillé nos pas faisaient peu de bruit. Nous allions passer devant un banc placé en retrait, lorsqu'un sanglot étouffé nous parvint. Qui donc pleurait sur ce banc ?...

Je m'approchais déjà, curieuse et d'avance apitoyée, Mademoiselle me retint et me désigna un chapeau abandonné dans l'allée. Je le reconnus. C'était la rustique cloche de jonc dont se coiffait le marquis lorsqu'il lui prenait fantaisie, dans ce parc grand comme la main, de jouer au campagnard. Nous nous comprimes et, du même mouvement, nous nous retournâmes, nous éloignant furtivement de ce chagrin qui se fut irrité d'être connu.

Mon oncle pleurait ! Il cessa aussitôt de m'être antipathique ; j'eus pitié de lui, j'aurais voulu tenter de le consoler. Sa douleur nous apprenait la fin du roman. Le *veto* de la marquise, renforçant l'esprit pratique du vieux garçon, avait obtenu le sacrifice de cette déraisonnable idylle. Mais comment avait-il le mauvais courage de broyer son cœur, puisqu'il se découvrait un cœur, lorsqu'il suffisait de *vouloir*, pour toucher au rêve de tant d'années ?

Au dîner, mon oncle ne parut point. La marquise nous dit brièvement qu'il souffrait de névralgies. Elle avait les lèvres serrées, le visage aigu des mauvais jours ; un peu de colère faisait encore frémir sa voix comme la fin d'un violent orage traînant longtemps de sourds et lointains grondements. — L'explication avait dû être chaude...

Mme de Ville-Vieux ne prononça pas le nom de Nini, ne fit aucune allusion aux habitants de la maison de l'Olympe. Comme je le prévoyais, sa lutte contre le marquis suffisait à l'absorber.



De même que tous, Ninou s'était laissé persuader par la marquise de la mort de Gérard Douve survenue à l'étranger. Ce bruit fut à dessein répandu par ma grand'm're peu de temps après le départ du malheureux exilé. Je reconnaissais qu'en agissant ainsi la marquise restait logiquement fidèle à la volonté de son mari. Quelle pâture pour les malignes curiosités de Pont-au-Bourg, que le définitif éloignement de

mon père, si l'on avait su qu'il était vivant ! Sa mort simplifiait tout et arrêtait les commentaires.

Maintenant Ninou se reprochait comme un crime d'avoir été dupe de cette fable... Elle était allée s'agenouiller au cimetière sur la tombe de maman, et là, avait fait le serment de me rendre, envers et contre tous, à l'affection de mon père. Pour commencer l'exécution de ce dessein, elle s'en fut revoir M. Gérard (car elle lui redonnait le nom sous lequel il avait épousé maman) et lui apprit que, par ses soins, je savais maintenant n'être plus orpheline et qu'à cette révélation, je m'étais évanouie. Elle dit aussi combien Mlle Demène s'en montrait mécontente. M. Gérard allait-il, comme elle, la gronder ?

Non, M. Gérard ne grondait pas, il n'en avait ni la force, ni le désir. Il murmura mon nom et dit : « Ma petite enfant !... ma pauvre petite enfant chérie !... »

J'appris tout cela de Ninou elle-même, que je retrouvai dans ma chambre, préparant tout pour la nuit. Elle se garda bien de parler en présence de ma tante, elle feignit même de se retirer chez elle avant que Mlle Demène ne m'ait quittée. Mais j'avais à peine commencé à me décoiffer que ma bonne reparut ; elle entra furtivement, un doigt sur ses lèvres, et me fit à voix basse le récit de sa visite à l'Olympe. Elle me peignit si éloquemment l'émotion du malade que je me mis à pleurer comme elle.

- Ninou, je veux revoir mon père...
- Eh ! pardi, vous le devez, quoi qu'on en dise.
- Ma tante me le défendra.
- Elle croit bien agir, sans doute.
- Comment faire, Ninou ?
- Réfléchissez... Cherchez un moyen.
- Je la supplierai demain.
- Oui... Tachez de la convaincre, sinon...
- Sinon ?
- Dame, je ne sais pas, moi... faudra voir... Le « sûr et certain », c'est que vous n'allez pas laisser mourir votre pauvre papa sans l'avoir embrassé.
- Mourir, Ninou ? Mais il ne va pas mourir...
- Faut l'espérer... Pourtant s'il a le chagrin de croire que vous ne l'aimez pas assez pour vous rapprocher de lui...

Laissant à l'inquiétude à laquelle elle m'abandonnait le soin de m'entraîner à la révolte, Ninou disparut sans bruit comme elle était venue. Long-

temps je demeurai éveillée, tout à fait malheureuse, et tout à fait heureuse aussi : je ne puis mieux exprimer les impressions contradictoires qui m'agitaient. Hier encore je me croyais seule au monde. Ma grand'mère m'avait toujours été si étrangère ! Aujourd'hui, je me découvrais un père très tendre, une tante exquise ; mais le père, peut-être, me serait enlevé... et je ne pouvais courir à lui ! Et devais-je me tenir pour assurée que ma tante ne serait pas contrainte à s'éloigner de moi ?

Malgré mes préoccupations je finis par m'endormir... Quand je m'éveillai, la tête lourde, je vis Ninou devant moi, tenant le plateau de mon déjeuner. Elle m'annonça que Mlle Demène venait de sortir et qu'elle-même Ninou, à la prime aube, n'avait pu se retenir de courir aux nouvelles.

— Eh bien !

— La nuit a été mauvaise.

— Ah ! mon Dieu !

— Je vous dis... Tant que vous ne lui aurez pas donné la consolation de vous embrasser une pauvre petite fois... Après, eh ! après, on restera chacun de son côté, si c'est nécessaire encore un peu de temps.

J'attendis, on devine avec quelle fièvre, le retour de ma tante. Elle ne revint que peu de temps avant l'heure du déjeuner. Je la guettais, et descendis en hâte au-devant d'elle.

J'eus rencontrai dans le vestibule avec la marquise. Elle paraissait d'autant méchante humeur que la veille, avec cependant une nuance de triomphe dans les yeux. Je m'efforçai de prendre un air tranquille, mais que mon cœur battait !... La marquise allait voir rentrer ma tante... Comment prendrait-elle cette absence de mon institutrice dans la matinée, à l'heure des leçons ? car mes heures de classe demeuraient fixées aussi régulièrement que lorsque j'en étais à apprendre ma grammaire et la règle de trois.

— Où donc allez-vous, Bérénice ?

Je n'eus pas le temps de répondre, ma tante parut à l'entrée et sa vue en toilette de sortie ayant pour immédiat effet de rappeler à ma grand'mère les rapports policiers de Mme d'Orange, elle demanda tout de go, fort agressive :

— Venez-vous encore, Mademoiselle, de la maison de l'Olympe ?

Je me sentis défaillir... Ma tante posa son clair regard sur ma grand'mère et sans hésiter répondit :

— Je reviens en effet de la maison de l'Olympe.

Le visage de Mme de Ville-Vieux s'empourpra. Une victime s'offrait à point à sa mauvaise humeur. Elle respira longuement, la bouche entr'ouverte et les narines pincées.

— C'est fort bien, dit-elle. Je vois que vous restez fidèle à vos anciennes élèves. Mais vous voudrez bien vous souvenir que vous n'êtes plus « aux gages » de la famille Poissonnier, et que votre temps, qui appartient à Bérengère, ne saurait être employé à porter les messages — et quels messages — d'Ernestine Poissonnier.

— Oh !

Mon exclamation furieuse passa inaperçue. Ma tante, parfaitement maîtresse d'elle-même, continuait à regarder, et non sans ironie, la face contractée de la marquise; à peine avait-elle rougi au mot « gages » qu'on venait de lui lancer comme un soufflet. Je ne sais ce qu'elle aurait riposté si un nouvel acteur — bien inattendu — ne fut venu à ce moment se joindre à la scène. Mon oncle sortit de la salle à manger, si agité qu'il suffisait de le voir pour deviner qu'il avait tout entendu. Sans craindre de laisser lire en lui, sans prendre garde à moi qui entendais, ni à Octave que, par une porte entr'ouverte, je voyais aux écoutes, le marquis s'écria :

— Je suis certain que cela n'est pas. Mademoiselle, dites à ma mère que Mlle Poissonnier ne vous a chargée d'aucun message pour cet Américain, ce monsieur de Morient !...

— Mlle Poissonnier ignore que je sois allée à la maison de l'Olympe.

Je savais bien que ma tante répondrait ainsi; cependant, je fus épouvantée : qu'allait-il se passer, que voudrait-on savoir encore ?

— Vous voyez ! dit mon oncle. Je comprends comme vous, ma mère, que je ne puis, en l'état des choses, poursuivre certains projets ; mais cela ne fait pas qu'il ne me soit pénible d'entendre dire que cette jeune fille se... se jette à la tête du premier venu.

— Si ce n'est elle qui envoyait Mlle Demène, c'est sa mère... ou son père. Leur ruine les affole... Ils voudraient à tout prix marier cette pauvre Ernestine, fût-ce même à un rasta !

Mademoiselle répondit encore de sa voix tranquille :

— Personne ne m'a chargée d'un message pour la maison de l'Olympe... Personne, jusqu'ici — du moins, je le croyais — ne savait que j'y fusse allée. L'ami de ce M. de Morient, qui n'est pas un rasta, Madame, veuillez en être persuadée, est fort souffrant...

Ma tante s'arrêta, l'explication devenait difficile.

— Vous visitez les malades ? railla la marquise.

— En effet.

Il y eut un silence. Le marquis, ses petits yeux écarquillés, contemplait Mlle Demène. Il avait l'air tellement ahuri, la marquise elle-même semblait à tel point suffoquée que, malgré mon émotion, j'eus envie de rire. Evidemment cette démarche de mon institutrice allant s'installer au chevet d'un inconnu devait leur paraître plus qu'étrange. Je crois que ma tante s'amusa comme moi de leur stupéfaction. Enfin, elle expliqua un peu hautaine :

— Je connais depuis longtemps M. Jacques, l'ami de M. de Morient; j'ai cru devoir lui donner cette marque d'intérêt.

— Vous connaissez ces gens-là depuis longtemps ?

— M. Jacques, oui.

— Pourquoi ne me l'avoir pas avoué ?

— Je n'avais rien à avouer, madame, j'aurais pu vous l'apprendre. Je ne savais pas que cela dût vous intéresser.

— Vous vous trompiez, mademoiselle, les relations de l'institutrice de ma petite-fille ne sauraient m'être indifférentes.

Avec quelle majesté de chef de famille Mme la marquise de Ville-Vieux prononça ces mots ! Un témoin non averti l'eût admirée.

J'en suis confuse... Mais très irrespectueusement je prononçai à part moi le mot célèbre : « Comédiante ! » Ce m'était un allégement de savoir que la marquise, en somme, ne m'était rien. Combien de fois me suis-je reproché de ne sentir aucune tendresse pour la mère de ma chère maman ! Aujourd'hui, je m'en trouvais excusable, comme elle me paraissait plus excusable aussi de ne m'avoir jamais aimée.

Que trouverait à répondre ma tante ?

A cet instant, Octave eut un trait de génie. Il écarta les deux battants de la porte derrière laquelle

il se tenait aux aguets et annonça d'une voix de stentor : « Madame la Marquise est servie ! »

L'effet en fut vraiment admirable. Ma grand'mère se hâta docilement vers la salle à manger ; mon oncle Jean s'effaça devant ma tante qui, s'excusant d'un ton dégagé de déjeuner en tenue de sortie, passa, m'entraînant avec elle ; chacun alla prendre sa place comme si rien ne s'était passé.

Mais mon oncle, réjoui par la pensée que Nini n'avait pas fait faire d'ouvertures à son rival, fut seul à manger de franc appétit. Courte accalmie ! En se levant, la marquise pria cérémonieusement Mademoiselle de bien vouloir lui accorder quelques instants d'entretien. Je jetai à ma tante un regard éperdu. Elle me rassura d'un sourire, et je courus, en attendant le résultat de cette conversation, certainement décisive, confier mes angoisses à ma vieille bonne.

— C'est très bien, dit-elle ; que ça casse ! Après tout on étouffait. Vaut mieux que ça finisse.

Propos incohérents qui cependant me reconfortèrent, à cause de l'accent résolu dont ils étaient proférés. Oui, nous allions de toute évidence à la bataille. Au moins, y marcherait-on de bon cœur.

Le colloque fut assez bref. Quand ma tante vint me retrouver, elle était un peu pâle et je trouvai ses yeux plus brillants que de coutume. Elle s'efforçait de paraître calme ; mais ses lèvres frémissaient et ses mains aussi tremblaient.

— Restez, dit-elle à Ninou qui, en la voyant, s'apprêtait à s'éloigner, restez, ma bonne Ninou, je vais avoir besoin de vous. Bérengère, écoute-moi bien ! Il va te falloir de la raison et du courage.

Pour la première fois ma tante me tutoyait... je la remerciai en l'embrassant. Elle me garda serrée contre elle et j'entendais battre son cœur à coups précipités.

— Vous êtes très émue, tante Nora...

Oh ! que c'était bon de l'appeler ainsi !

— Oui, ma chérie, très émue, et je te demande d'avoir un peu pitié de mon émotion... Bérengère, je dois m'éloigner...

— Ah !

— Laisse-moi te dire, Mme de Ville-Vieux vient de prendre avec moi un ton que je ne saurais — que je ne dois pas supporter.

— Ça, ronchonna Ninou, on pouvait le prévoir.

— Cependant, reprit ma tante, je me contenais de mon mieux pour l'amour de toi; mais j'ai compris qu'on était résolu à me donner mon congé si je ne prenais pas les devants... Je les ai pris... J'ai dit que dès ce soir je partirais.

Ma tante s'arrêta, surprise de ne pas m'entendre éclater en protestations. Mais je me taisais; j'avais mon idée.

— Je prendrai soi-disant le train pour Nice; il passe à Pont-au-Bourg à onze heures. C'est on ne peut mieux. J'irai en effet à la gare; je me ferai délivrer mon billet. Ma malle partira seule, les domestiques de mon frère, prévenus, la retireront à Nice. Moi, je quitterai la gare avec une petite valise: l'automobile de M. de Morient m'y attendra... J'irai tout à l'heure m'entendre avec lui pour cela. A cette heure, Pont-au-Bourg dormira fort heureusement! Je reviendrai à la maison de l'Olympe, où je passerai cachée à tous, même à Rose-Rosette qui reste confinée dans sa cuisine, les quelques jours nécessaires encore pour permettre à mon frère de voyager. Dès qu'il le pourra, nous quitterons de nuit Pont-au-Bourg en automobile, et nous retournerons à Nice à petites journées, ton père préférant l'automobile au chemin de fer. Tu ne dois pas chercher à me revoir. Il ne faut pas non plus que Ninou reparaisse à la maison de l'Olympe; elle serait suspectée par la marquise d'y aller pour me complaire, et peut-être voudrait-on la punir en l'éloignant de toi comme on m'en éloigne; mais cela n'aura qu'un temps.

— Vraiment!

Je riais. Ma tante m'écarta d'elle et me regarda, sérieusement inquiète. Elle s'attendait à des larmes, des reproches et j'acceptais gaiement son adieu!

— Ainsi, repris-je, vous avez pensé que je vous laisserais repartir avec mon père, et que je consentirais à rester ici, avec ces gens qui ne me sont rien et qui me détestent?

— Mais non!

— Mais si! Et vous le savez bien, qu'ils me détestent! Pourquoi voulez-vous m'abandonner à eux?

— Je ne t'abandonne pas, Ninou reste avec toi; je te confie à son dévouement et, je te le répète, cette séparation sera temporaire. Mon frère, malgr

son grand désir de te revoir, ne peut oublier qu'il a donné sa parole d'honneur de ne pas se rapprocher de toi. Il a des remords déjà de s'être laissé entraîner par une première imprudence à manquer en partie à son serment. Mais quel que soit le coupable — s'il y a un coupable — le fait est accompli. Tu sais qui est ton père. Nul ne pourra donc t'empêcher, lorsque l'heure en sera venue pour toi, de décider de ta vie : s'il te convient de t'éloigner d'ici, personne ne pourra te retenir. Je ne te laisserai plus ignorer le lieu où je serai, tu viendras m'y rejoindre...

— Quand ?  
 — A ta majorité.  
 — Dans quatre ans.  
 — Ce sera vite passé.  
 — Je ne veux pas attendre.

— Tu le dois. Si tu m'aimes, si tu veux pouvoir un jour consoler ton père, il faut me promettre de te résigner à cette épreuve et la supporter courageusement, sagement. Ma chérie, je te semble impossible et j'ai le cœur brisé... Je t'écrirai, je te le promets...

— On arrêtera mes lettres.  
 — Je les adresserai à Ninou. Et tu m'écriras, aussi, longuement, chaque jour... Tu verras, ce sera presque comme si nous étions ensemble.

— Oui, presque !  
 Et je ris encore.  
 — Bérengère, tu me fais peur.  
 — Je veux voir mon père dès à présent !  
 — Cela non ! Ni lui, ni moi n'y consentirons.  
 — C'est bien.

Je nouai mes bras au cou de ma tante et, la tête appuyée sur sa poitrine, je pleurai longtemps.

Mais quand le soir elle partit, je ne pleurais plus. Ma résolution, ma folle résolution était prise. Pourquoi aurais-je eu du chagrin ? je me sentais plutôt triomphante.



J'avais eu un instant l'idée de passer la journée du lendemain dans ma chambre sous le prétexte d'une migraine, comme j'avais esquivé le dîner, la veille, et partagé celui que ma tante s'était fait servir chez elle. A la réflexion, je préférerais donner à

Mme de Ville-Vieux la surprise de me voir calme et souriante, indifférente en apparence au départ de mon institutrice. La marquise devait prévoir sinon des plaintes qu'elle savait bien que je n'oserais formuler, du moins des airs de victime. Et pas du tout ! J'écoutai sans broncher le petit discours qu'elle me servit lorsque j'allai lui offrir mon quotidien hommage ; j'appuyai de respectueux « oui, grand-mère » l'énoncé de vérités douteuses, en tout cas bien contradictoires avec celles en vigueur la veille encore.

Ainsi, moi qui ne pouvais sans dommage me distraire de mes études par de trop fréquentes visites au château, j'appris qu'à mon âge une jeune fille doit avoir terminé son instruction, et que la présence auprès d'elle d'une institutrice est parfaitement inutile. De sérieuses lectures achèveraient de meubler mon esprit ; la musique occuperait heureusement mes loisirs, et Mme d'Oronge, qui l'avait offert depuis longtemps, aurait la bonté de m'initier aux joies inépuisables qu'une femme sérieuse peut retirer des divers travaux de broderie, gloire de son sexe.

— Oui, grand'mère.

— Je suis satisfaite de voir que vous acceptez sans d'inutiles protestations le départ de votre institutrice... Vous êtes raisonnable, c'est bien.

Sur cette louangeuse constatation, Mme la marquise me congédia et j'allai retrouver Ninou, à qui je fis part de mes projets. Ainsi que je m'y attendais, elle m'approuva et promit de m'aider.

— Qu'est-ce que nous risquons si ça se sait ? Rien de rien. Nous pourrons toujours leur tirer notre révérence, à ces faux parents ; pour l'instant votre famille, la seule vraie, est à la maison de l'Olympe, voilà !

Le déjeuner et le dîner furent mornes. Le pauvre marquis avait bien pu sacrifier son cœur à son esprit pratique ; mais le sacrifice accompli lui était amer. Il ne parvenait pas à se faire, comme disent les bonnes gens, une raison. La marquise parlait politique et vitupérait contre le ministère. Ses diatribes restaient sans écho ; je n'avais, moi, aucune qualité pour y répondre et oncle Jean se souciait en ce moment comme d'une guigne des destinées de la France. Je savais par Ninou que la Poissonnière allait être vendue et que Nini et sa famille retour-

naiant à Paris non pour retrouver leur somptueuse installation, mais pour s'enfoncer, se perdre dans l'innombrable foule des besogneux humiliés, qui cherchent dans la grande ville l'anonymat pour leur misère.

Je rêvais de leur venir en aide « quand je serais riche... » Cette richesse, d'après ce que j'avais appris, ne pourrait être à ma disposition qu'à ma majorité, c'est-à-dire dans quatre ans ! D'ici là que deviendrait Nini ?

Après dîner, ma grand'mère me retint au salon.

— Vous pouvez, me dit-elle, faire de la musique.

Je pense qu'elle cherchait à distraire mon oncle. J'ouvris le vieux piano sur lequel maman, petite fille, étudiait ses gammes et préludait brillamment. J'étais très gaie, à peine émue. Sans prendre garde que je pensais tout haut, je déclarai entre deux accords : « Lorsque je pourrai disposer de mon argent, je m'offrirai un beau *Gaveau* comme celui de Nini.

— Quand vous pourrez... fit la voix devenue rauque de Mme de Ville-Vieux. Et de quel argent croyez-vous pouvoir disposer, s'il vous plaît ?... Serait-ce votre institutrice qui vous a donné ces idées ?... Votre argent !... votre argent !...

Ma grand'mère suffoquait. Je n'avais pas le moindre désir d'entamer une discussion, au moins inutile, sur ce sujet brûlant.

— Oh ! dis-je en haussant les épaules, si peu que j'aie, j'en aurai toujours assez.

— Etes-vous sûre même d'avoir quelque chose ? groagna oncle Jean.

Sans répondre, j'attaquai la *Marche Funèbre*, de Chopin, par taquinerie. Mon oncle ne la pouvait souffrir... Tant pis ! Elle bercerait les sombres pensées que devait lui inspirer le départ de Nini.

Après la *Marche Funèbre*, j'exécutai la *Sonate pathétique*. Il n'y avait pas de quoi rire.

Ma grand'mère, harassée, profita d'une accalmie pour me dire sèchement : « Vous pouvez vous retirer, Bérénice. » Je ne le lui fis pas répéter.

Au lieu de monter directement dans ma chambre, j'allai dans le jardin, voulant m'assurer de l'état du ciel. Il était d'une pureté admirable, étincelant d'étoiles. La Lune, ma féerique amie, ne se montrait pas cette nuit-là, et je le préférâi ainsi. Cependant un ciel trop sombre m'eût contrariée et j'avais

redouté la pluie. Tout s'annonçait bien ! Je remontai chez moi, où je trouvai Ninou très excitée.

— Le cœur me bat, ça fait peur, me dit-elle.

— Le cœur me bat aussi, mais de joie... Oh ! Ninou, ma tante sera furieuse... mais elle pardonnera... et lui, sera si content !... Es-tu absolument certaine qu'il ne sera pas déjà endormi ?

— Certaine, absolument. Depuis qu'il est malade, il ne peut pas dormir... alors son ami reste auprès de lui et quelquefois lui fait de la musique, très tard, cela calme monsieur... Et, ces temps derniers, votre M. Popfer y allait pour ça... C'est la seule personne qu'on ait voulu recevoir : il inspirait confiance, le brave monsieur.

— M. Popfer ?... Il ne m'en a rien dit.

— Par discrétion, faut croire... Mais, ma petite chérie, est-ce que pour nous contrarier, « eux » qui se couchent d'habitude quasi avec les poules, vont s'amuser à rester au salon ce soir *ad vitam æternam* ?

— Il n'est pas dix heures.

— J'en mourrai !... Vous m'entendez, mademoiselle Bérengère, j'en mourrai !

— De quoi, Ninou ?

— De tout... de tout !... Quand même, on aurait tort de s'inquiéter, parce que — cela se voit bien — le Bon Dieu est avec lui.

— Avec qui ?

— Avec monsieur votre papa... oh ! avec vous aussi ; la preuve, c'est qu'il a améné ici comme institutrice, justement cette demoiselle Demène qui se trouve être votre tante...

— Ecoute, Ninou... j'entends taper une porte... va voir.

Ninou sortit. Elle revint presque aussitôt, exagérant sa démarche de conspirateur.

— Les voilà, M. le marquis et Mme la marquise. Les voilà rentrés chacun chez soi. Ils se sont quittés en se chamaillant... La paix s'en va d'entre eux, mademoiselle Bérengère, la paix s'en va, je vous le dis... Mettez donc pas de chapeau... une écharpe sur la tête... et votre grande mante... elle est gris un peu clair, ça se verra de loin, c'est ennuyeux... heureusement y a pas de lune. — Y sommes-nous ?

— Que de précautions !

— Ah ! dame, qu'on vous voie sortir, et vous

entendez d'ici la musique!... On me chassera d'abord, et vous...

— On me mettra en prison.

— Non. En pension.

— J'aimerais mieux cela que de rester ici.

— Oui... Mais je ne vous verrais plus... oh! vous ne vous souciez guère de votre pauvre vieille bonne...

— Pour l'amour du ciel, Ninou, ne commence pas à pleurer, nous n'avons pas le temps. Partons!... Tu es sûre que Boniface ne s'éveillera pas?

— Boniface s'éveiller? Pas même au bruit du canon.

Nous sortimes de ma chambre après avoir éteint toute lumière. Tournant le dos à l'aile habitée par la marquise et son fils, nous gagnâmes une grande pièce servant de lingerie et le second escalier — l'escalier de service. Le plus dangereux était de passer au rez-de-chaussée, devant la porte de l'office où, malgré les gronderies de la marquise, la femme de chambre et la cuisinière s'attardaient parfois, la première — une lettrée — à lire des romans, la seconde à faire des *réussites*. Octave, lui, sitôt son travail achevé, remontait chez lui, ayant atteint cet âge où le repos semble le suprême bonheur.

L'escalier débouchait dans une sorte de vestibule servant aussi de resserre et ouvrant sur le jardin potager où nous fûmes bientôt. Ce qui simplifiait ici les choses, c'est que le soin de fermer cette porte et d'en retirer la clef avait de tous temps été confié à Ninou, comme à la plus raisonnable, la plus sûre des servantes. Elle referma donc, du dehors. Nous étions sauvées! Nous n'avions même pas à redouter la vigilance de Lutin: ses principes lui interdisant de passer la nuit à la belle étoile, même en été, il dormait dans la chambre du jardinier. Longer le potager jusqu'à la petite grille doublée de tôle qui la faisait communiquer avec une ruelle greffée sur la grand'rue ne nous prit que quelques secondes. La grille se verrouillait pendant le jour; le soir, Boniface y ajoutait une barre de fer. Ce fut un jeu de l'ouvrir. Une fois dans la rue je me sentis beaucoup moins sûre de moi. Cette équipée, si justifiée qu'elle fut par mon amour filial, m'apparut ce qu'elle était réellement, une audacieuse et un peu coupable imprudence. Je n'avais pas le droit de chercher à revoir mon père et ma tante malgré leur

volonté. Ils m'imposaient quelques années de patience ; mon devoir était de leur obéir, si dur, si difficile que cela me parut.

Mais il était trop tard pour reculer — du moins je me le répétais afin d'affermir mon courage, et pressai le pas, entraînant Ninou qui poussait de grands soupirs sous le capuchon couleur de muraille dont elle avait soin de voiler son bonnet.

Quel silence dans la sage petite ville ! Plus de vitrines éclairées, pas même celles des cabarets. Seul le Restaurant-Café du Commerce trouait la nuit de la blancheur crue de son électricité. Nous fimes un détour pour n'en pas approcher. Et puis ce fut un quartier plus sombre encore ; les rues devinrent des ruelles et des passages... Enfin, voici la maison de l'Olympe !

— Et si la grille est fermée ?

— Je sonnerai, voilà tout, me répond Ninou ; c'est le chauffeur qui viendra ouvrir.

— ...S'il ne dort déjà.

— Il ne dort pas avant que toute lumière ne soit éteinte chez son maître. Et, vous voyez là-haut ? La fenêtre est éclairée... c'est la chambre de Monsieur !

— Ninou, j'ai peur de m'évanouir.

— Il ne manquerait plus que ça... Vous vous évanouirez demain... Quand je vous le dis, que le Bon Dieu nous aide : la grille n'est pas encore fermée à clef... quelle chance !

— Oui, murmurai-je, c'est une chance.

Je n'e pensais point aux mots que je prononçais, une émotion qui n'était pas toute de joie me serrait le cœur à me faire défaillir. J'allais vers mon père ; mais je ne connais encore que « M. Jacques » qui m'a traitée en étrangère : et le fait de l'avoir vu ainsi rend pour moi plus impressionnante la démarche de ce soir. Je crois que sans la certitude de trouver auprès de lui ma tante je reculerais lachement.

Nous sommes dans le jardin. La porte de la maison est entre-baillée, on perçoit un bruit de voix, des pas. Quelqu'un descend l'escalier... et j'entends M. Popfer qui prend congé :

— Bonsoir, cher ami, je suis content, le malade est beaucoup mieux...

Je dis à Ninou : « Cachons-nous ! » et nous nous enfonçons dans un massif de rosiers devenus géants.

Il était temps ! La porte s'ouvre au grand large et je vois M. de Morient portant haut une lampe, afin d'éclairer les marches du perron où s'engage M. Popfer, son violon sous le bras.

— La musique, quoi qu'en prétendent les médecins, vaut tous les remèdes, proféra le bonhomme.

— Oui, répondit M. de Morient, vous l'aviez apaisé... J'en étais sûr. C'est pourquoi je vous ai prié de venir ce soir...

— Je reviendrai demain, très volontiers... Ah !... Ah !...

Et nous vîmes M. Popfer chanceler, puis remonter en hâte le perron et s'accrocher à M. de Morient.

— Qu'avez-vous ? demanda l'Américain.

M. Popfer secoua la tête, sa main tremblante se tendit dans ma direction.

— Là... là !... Je vous jure... il ne faut jamais plaisanter avec les maisons hantées...

— Vous avez vu un fantôme ? s'écria M. de Morient éclatant de rire au nez de mon professeur scandalisé.

— J'ai vu... quelque chose... une forme toute blanche sur le feuillage... on dit tant de choses sur cette maison...

Passant devant le pauvre homme, M. de Morient leva plus haut sa lampe ; la lumière me frappa en plein visage. Instinctivement j'appuyai un doigt sur mes lèvres. M. de Morient abaissa brusquement sa lampe.

— Ah ! vous avez vu ! gémit M. Popfer.

N'eût été la gravité de la situation j'aurais ri de bon cœur. Quoi, mon excellent M. Popfer croyait aux revenants ?... Mais n'est-il pas d'un pays de rêve et de légende, et comment, lorsque l'on connaît son éternelle jeunesse d'âme, la candide douceur de son esprit, s'en étonner beaucoup ? Les artistes parfois sont d'éternels enfants.

— Je vous assure qu'il n'y a rien, rien du tout... Rosé-Rosette aura oublié du linge étendu sur les buissons.

— Mais j'ai vu un visage... on a fait un geste...

— Vous avez rêvé.

Au moins dans son trouble, le pauvre bonhomme ne m'avait pas reconnue ! Je respirai. Ninou tout en noir ne s'apercevait point.

M. de Morient, plaisantant M. Popfer, le conduisit jusqu'au portail, tenant la malencontreuse

lampe de telle sorte que nulle clarté indiscrète n'en vint plus jusqu'à moi. Il laissa M. Popfer s'éloigner avant de me rejoindre.

Je restais collée au buisson, effeuillant sur moi des roses à chaque mouvement que je faisais.

De nouveau l'Américain éclaira mon visage.

— Mademoiselle de Ville-Vieux...

— Non, dis-je fermement, Mademoiselle Douve. Appelez-moi du nom de mon père et... menez-moi vers lui.

Il ne parut point très surpris. Sa figure énergique et joyeuse s'attendrit.

— Je savais que vous ne le laisseriez pas repartir ainsi. J'étais sûr !

— Et vous trouvez que j'ai bien fait ?

L'approbation de M. de Morient me donnait soudain une assurance magnifique ; je me sentais prête à convaincre la terre entière de mon bon droit.

— Oh ! non, répondit tranquillement l'Américain, vous n'avez pas bien fait. Vous avez tort. On a toujours tort d'accomplir des choses pas raisonnables, et c'est une chose pas raisonnable de venir ici, à cette heure, en se cachant. Si l'on s'en doute, on supposera... quoi ? Mais parce que mon ami sera si heureux, malgré lui, je suis content que vous soyez venue n'importe comment. Voulez-vous monter ?... Et voilà votre bonne qui vous a tout fait connaître ?... Elle aussi, elle a eu tort, mais grandement raison en même temps, à cause de la joie de votre père, qui a vraiment plus souffert toute sa vie que cela ne devrait être permis... Venez toutes les deux.

— Ma tante...

— Elle a dû revenir près de Jacques. Tout le temps de la visite de M. Popfer elle s'est retirée dans sa chambre. Personne ne l'a vue, Mlle Nora, nul ne sait qu'elle est ici.

— Voulez-vous la prévenir...

— Oh ! oui, si vous désirez... Et aussitôt elle descendra se mettre en travers de la porte, pour vous empêcher de monter.

— Elle en serait capable, grommela Ninou ; montez donc, mademoiselle, sans tant de cérémonies.

— Et si mon père en me voyant a trop d'émotion.

— Au fond, dit M. de Morient, vous n'avez pas beaucoup de courage.

Il avait raison ! Ce n'était pas l'émotion de mon père que je redoutais, mais la mienne.

— Allons, dis-je, allons !

Il me précéda, jeta un coup d'œil dans la chambre et cria gaiement :

— Je vous amène, Jacques, une visite...

Et, se reculant, il me fit signe d'entrer.

Ma tante était auprès du malade : elle se retourna, me vit et ne dit pas un mot. Je ne sais quelle expression avait son visage, je ne regardais que mon père... Des oreillers le soulevaient ; il ne semblait pas très malade malgré sa pâleur.

Je n'osais plus avancer. Un instant nous restâmes interdits, en face l'un de l'autre. J'avais tout bravé pour le revoir, et maintenant c'était pour moi « M. Jacques », un étranger en somme, vers qui je n'avais plus d'élan.

Mais soudain, je vis des larmes jaillir de ses yeux. Il tendit ses mains vers moi, murmurant :

— Ma petite enfant... ma fille !

Et le mauvais charme fut brisé. Je courus à lui... Mes lèvres d'elles-mêmes prononcèrent ce mot enfantin dont elles avaient toujours ignoré la douceur : « papa ». Ses bras m'enveloppèrent et, pendant quelques instants, nous ne pensames à rien autre qu'à l'infini bonheur qui nous faisait pleurer.

Discrettement M. de Morient s'était éloigné, Ninou, comme on le pense, sanglotait éperdument.

Ma tante enfin se pencha vers moi et m'embrassa.

— Je ne veux pas te gronder, me dit-elle, Jacques est trop heureux... Mais quelle folie !



Je repris ma vie de prisonnière. En disant adieu à mon père et à tante Nora, je m'étais, sur leurs instances, solennellement engagée à ne pas renouveler mon escapade ; j'avais pris cet engagement à regret, bataillant pour ne pas consentir. Aurais-je céde malgré tout, si M. de Morient rappelé par mon père, ne m'eût prêchée aussi ?... Oh ! quand je dis « prêchée », c'est une manière de parler : il prononça exactement quatre mots : « Vous ne devez pas ! » Mais il les prononça de telle sorte

que mon devoir d'obéissance m'apparut indiscutable.

Savoir mon père et ma tante si près de moi m'était un supplice, à ce point douloureux que j'en venais à désirer leur départ de Pont-au-Bourg.

M. Popfer, seul, me parlait de la maison de l'Olympe.

Ma grand'mère persistant à juger incorrect mon tête-à-tête avec l'excellent homme, ordre fut donné à Ninou de me servir de chaperon : elle se réfugiait près d'une fenêtre et tricotait en soupirant : la musique lui donnait la migraine.

La présence de Ninou ne pouvait gêner mes questions au sujet de la maison de l'Olympe, au contraire. Je devinai à l'arrêt des aiguilles dès que j'abordais ce sujet, qu'elle se retenait pour ne pas interroger, elle aussi, sur ce qui se passait là-bas.

Un jour, je me hasardai à demander à M. Popfer s'il croyait à la légende des revenants de l'Olympe. Il parut contristé, s'agita sur sa chaise et finit par me répondre qu'il n'aimait pas beaucoup causer de ces choses-là. Il paraissait si malheureux que je n'eus pas la méchanceté de poursuivre mes taquineries.

Par M. Popfer j'appris enfin que « M. Jacques » était reparti avec l'automobile ; M. de Morient devait le rejoindre par le chemin de fer. A cette nouvelle j'eus grand'peine à ne pas pleurer... Ma tante avait certainement accompagné mon père : c'était fini, je me retrouvais toute seule !

Je voulus tenir le promesse faite à tous deux d'être courageuse, et le lendemain, pour m'arracher à mes pensées, j'obtins l'autorisation de me rendre ce jour-là, escortée de Ninou, chez Mles de Priselin.

Je trouvai les deux sœurs en tête à tête dans leur petit salon, que la splendeur de cet après-midi d'été rendait plus triste par contraste. On ne voyait par la fenêtre ouverte que les murs lépreux de la maison d'en face, sur lequel le soleil jamais ne frappait. Une humidité de cave me saisit et j'eus froid au cœur aussi... Pauvre Mlle Sylvie qui ne pouvait plus contempler d'autre horizon que ce mur ! Quel soleil intérieur parvenait donc à éclairer son pâle visage, à mettre presque de la gaieté dans ses yeux ?

Ces demoiselles m'accueillirent avec une effusion

toute particulière, je compris bientôt pourquoi. Ayant appris le départ de Mlle Demène, elles pensaient à la peine que j'en devais ressentir... Aux premiers mots qu'elles m'adressèrent à ce sujet, je fondis en larmes, impuissante à me contraindre... Et moi qui pensais me distraire ! Mon chagrin les bouleversa ; cette sorte de réserve un peu gauche qui d'habitude les rend tout empruntées, fondit comme par enchantement. Je fus calinée, dorlotée, consolée avec un tendre empressement dont je me sentis touchée. Sans qu'elle se soient permis le moindre blâme sur la façon d'agir de la marquise, j'eus l'impression très nette que ma grand'mère en imposait moins qu'elle ne se l'imaginait à Mlles de Priselin. Elles la jugeaient autoritaire et assez sèche de cœur. Je ne saurais dire comment, sans paroles précises, les prudentes et charitables vieilles filles, bien à leur insu, me le laissèrent comprendre. Mon isolement entre ma grand'mère si sévère et mon oncle si bougon faisait grand'pitie aux deux sœurs. De me sentir plainte et comprise augmentait mes larmes, et Laure, toutes ses consolations restant vaines, parlait de me faire boire une infusion calmante, quand la sonnette d'entrée résonna. Je m'enfonçai dans l'ombre, me tamponnant les yeux, maudissant l'importune visiteuse qui allait être témoin de mon chagrin. Presque aussitôt, la porte s'ouvrit : c'était un visiteur... C'était l'Archange biblique... Je veux dire c'était M. Popfer. Ah ! le cher homme ! Devant lui je pouvais pleurer. J'étouffais ! Ces demoiselles lui expliquèrent la cause de mon désarroi. Il fut consterné ! Il bre-douilla des phrases incompréhensibles sur les idées fantasques et tyranniques de certaines gens. — Attrapez encore, Mme la marquise ! ma grand'mère, décidément, avait une mauvaise presse.

Mlle Laure nous quitta un instant, pour revenir chargée d'un plateau ; elle nous annonça avec une gaieté qui voulait être communicative certain sirop acidulé merveilleux et des petits gâteaux faits par elle... un régal !

J'essuyai mes yeux afin de lui complaire, mais les larmes y revenaient obstinées. Résolu à me rendre du courage, M. Popfer proféra que « tout s'arrange en ce monde ». Et, comme je secouais la tête, il insista, sans d'ailleurs soupçonner ce qui pourrait bien s'arranger pour moi.

— Tout arrive. Les choses les plus extraordinaires... les plus... les moins.. Ainsi, qui m'aurait dit que moi, je tenais le bonheur d'une famille en mon pouvoir !...

Il s'arrêta net, l'air éperdu, puis bredouilla encore quelques mots indistincts.

Au gré de sa conscience, il avait trop parlé, et se mordait les lèvres. Mais Mlle Sylvie, entrevoyant un récit capable de me distraire se fit pressante.

— Racontez-nous cela, monsieur Popfer, nous serons discrètes, soyez-en certain.

Une de ces demoiselles insistant pour connaître un secret, provoquer une confidence, quelle dérogation aux habitudes des deux sœurs, quel effort pour ces esprits timorés ! Elles étaient, les pauvres chères filles, galvanisées par leur désir de m'égayer, ne se doutant guère de ce qu'allait être pour moi le récit de M. Popfer.

— Oui, oui, racontez-nous cette histoire, appuya Laure. Taisez simplement les noms, si vous le préférez.

— Eh bien ! c'est cela, je ne désignerai personne.

Voici : J'ai fait la connaissance, il y a... enfin, un jour... j'ai fait la connaissance de... deux messieurs... Ils m'ont l'un et l'autre inspiré la plus grande sympathie. Eux-mêmes ont bien voulu me témoigner un amical intérêt... L'un de ces messieurs vient de... je veux dire est... enfin est loin ; il est loin. L'autre... j'ai vu l'autre... Je l'ai visité hier. Il achevait ses préparatifs de départ. Il s'en va, lui aussi...

Excellent M. Popfer ! que de peine vous preniez pour ne point être explicite, et comme la clef de votre roman était mal dissimulée ! Déjà ces demoiselles et moi avions compris de qui vous parliez ; nous n'en trahissions rien pour vous complaire et aussi, elles, parce que cela leur importait peu, et moi, parce que cela m'importait beaucoup et que je craignais à chaque mot de vous voir, vos scrupules reprenant le dessus, vous interrompre.

— Ce monsieur rangeait donc des objets ; il serrait dans une valise des papiers, et de ceux-ci, qu'il posa à mon entrée un peu trop vivement, une photographie s'échappa. Il la ramassa et me dit :

« — Ceci appartient à mon ami, c'est le portrait d'un misérable. J'ai voulu qu'il me soit confié, je le regarde souvent, avec l'espoir de me trouver un

jour face à face avec lui, et de pouvoir lui sauter à la gorge, le lâche !... Oh ! la photo est ancienne, mais, pour tant qu'ait changé le modèle, je le reconnaîtrai au premier coup d'œil...

« Machinalement, je jetai les yeux sur la photographie, et poussai un cri :

« — Serge Opolki !

« — Vous le connaissez ?...

« Aussitôt, je fus saisi aux épaules et secoué... Je crois que M. de... je veux dire mon ami, à défaut du malheureux Serge, voulait m'étrangler.

« — Lâchez-moi, dis-je, il est mort !

« Le fougueux jeune homme me laissa aller, il retomba sur une chaise, comme accablé, répétant :

« — Mort ! Mort !

« Je fus indigné.

« — Est-ce que vous teniez particulièrement, demandai-je, à le tuer de vos propres mains ?

« — Certainement, me fut-il répondu, parce que, ayant de l'exécuter, je l'aurais contraint à parler... Cet homme détenait l'honneur d'un autre homme et, d'un mot, pouvait le lui rendre... Il n'aurait pas effacé pour cela tant d'années de vie misérable, de souffrances, de persécutions, c'est pourquoi je l'aurais châtié, même après son aveu. »

Milles de Priselin, heureusement, ne me regardaient pas, sans quoi elles eussent certainement interrompu M. Popfer pour me faire absorber quelque drogue réconfortante. Je me sentais blêmir ; affalée dans mon fauteuil, je croyais voir le plafond et les murs se mouvoir... Qu'allait dire encore M. Popfer... que savait-il sur ce Serge Opolki ?

Les termes exacts qu'employa dès lors mon professeur, je ne saurais les retrouver, seul le sens me frappait... Oh ! mon esprit recueillit nettement le fond du récit. M. Popfer, dans sa jeunesse, avait connu Opolki malade, mourant littéralement de faim. Très pauvre lui-même, l'artiste trouva cependant le moyen de secourir cette détresse plus grande. Il hébergea durant plusieurs semaines l'étranger, bien qu'il le soupçonnât fort d'appartenir à une société secrète d'anarchistes dangereux. Puis le Russe trouva un gagne-pain et M. Popfer quitta Paris. Ils s'étaient perdus de vue depuis plus de vingt années, lorsque M. Popfer fut rejoint par une lettre venue de Pologne : c'était la confession d'un mourant.

Cette lettre, M. Popfer la résuma, mais pour plus de clarté, je la transcris ici telle que je pus dans la suite en prendre copie :

« Mon cher ami,

« La vie est rude aux uns jusqu'à la fin. J'ai eu pitié de ceux qui souffraient sans rien pouvoir pour eux. L'injustice triomphe. Je m'en vais avant le Grand Soir : luira-t-il jamais ?... Je meurs de n'y plus croire. J'ai agi suivant ma conscience. Le seul crime que je considère comme tel, je l'ai commis sans intention — par malchance — ou plutôt mon crime ne fut pas d'avoir causé la mort de l'homme qui m'employait... Vous avez peut-être à l'époque lu dans les journaux le récit de l'explosion où périt un savant chimiste ? On le trouva dans son laboratoire, la tête fracassée près du coffre-fort dans lequel il enfermait les résultats de sa plus récente découverte, un explosif effroyable à manier.

« On établit que le savant avait été tué de la main d'un cambrioleur, surpris par lui en train de le dévaliser : le cambrioleur, c'était moi. Je voulais l'explosif ; il nous le fallait, avec les formules que je savais enfermées là aussi. Je marchais pour d'autres, en service commandé. Vous savez que nous prêtons serment. Quand on nous dit : « Va », il faut obéir sans protester...

« Je pus m'échapper. Je dirais par un inconcevable miracle, si je croyais aux miracles. Un autre — un ami — fut soupçonné, accusé, condamné, une série de preuves, que j'avais amassées à dessein contre lui, l'accablant. J'avais toujours eu la volonté de faire porter sur lui les soupçons. Je pensais qu'étant le neveu de la victime il serait épargné. D'ailleurs, je n'allais qu'à un vol ; le meurtre, je ne le voulais pas. Le chimiste lui-même, en luttant contre moi, fit tomber un petit tube d'explosif... je fus à peine blessé, lui fut tué.

« Je disparus. Les camarades me cachèrent. Vingt fois, je fus tenté pendant les débats de me dénoncer, dans la honte de laisser condamner un innocent à ma place. Mais me dénoncer, c'était mettre sur la piste des autres : je n'en avais pas le droit. Et puis l'accusé ne put être arrêté. Ne voulant pas lui laisser la chance d'un alibi, je l'avais attiré le soir même hors Paris. Je lui parlai d'une affaire urgente dont

pouvait dépendre notre avenir à tous deux. Il courut à l'adresse indiquée. C'était celle d'une maison inhabitée. Il ne lui restait plus de train de retour jusqu'au matin. Il dut, avant d'être revenu à Paris, entendre parler du crime et prononcer son nom; car, tout de suite, grâce aux cartes trouvées dans le pardessus laissé par moi sur les lieux, on accusa Gérard Douve, — et il s'enfuit. Que de temps passé depuis! Je vous l'ai dit, je vais mourir. Le poids de ce secret m'opresse : à qui le confier? À la justice? Je hais la justice des hommes. Et puis, autour de moi, j'ai des amis, qui sont aussi des gardiens. Cette lettre adressée à vous qui fûtes bon pour moi, on la fera partir sans défiance. Adressée à un magistrat, même étranger — mais nul n'est un étranger pour nous, notre patrie est le monde! elle éveillerait les soupçons et on la retiendrait.

\* Que ferez-vous de cette confession, en admettant qu'elle vous parvienne? Rien, sans doute! Quelle apparence que le hasard mette jamais sur votre chemin ma victime — ma *vraie* victime — ou quelqu'un des siens à qui il puisse importer de laver l'opprobre ancien, de publier l'innocence du condamné par contumace? Si ce hasard se produit, moi qui nie les miracles, j'y croirai... mais non, je n'en saurai rien, car cette lettre, par ma volonté, ne vous sera expédiée qu'après ma fin. Je mourrai plus tranquille de l'avoir écrite.

\* Adieu, mon ami, merci pour le passé, et peut-être pour l'avenir.

\* SERGE. \*

Si bouleversée que je fusse, je conservais la nette volonté de ne pas laisser soupçonner à quel degré me touchait le récit de M. Popfer; mais on peut comprendre ce que je dus éprouver en apprenant que la preuve formelle de l'innocence de mon père existait et qu'elle était en la possession de mon professeur, ou plutôt qu'elle était déjà sans doute entre les mains de mon père; car le « jeune homme fougueux », ainsi que mon professeur désignait M. de Morient, sitôt qu'il connut l'existence de cette lettre, refusant tout répit à son visiteur, l'obligea à l'emmener chez lui pour la lui remettre à l'instant, et, brusquant ses préparatifs, l'ami de M. Jacques paraît le soir même.

Lorsque M. Popfer se tut, je courus à lui, et, à

la stupéfaction indicible des demoiselles de Priselin, sans prononcer un mot, je lui sautai au cou... oui, parfaitement ! Moi, Bérengère, jeune fille *bien élevée*, dans la plus austère acceptation du terme, j'embrassai sur les deux joues mon professeur de piano ! Il a su depuis à quel point il méritait cette effusion et mes vieilles amies elles-mêmes, quand elles apprirent le mot de l'éénigme, ont compris mon élan ; mais ce jour-là, ils en furent, je puis le dire, consternés tous les trois, d'autant plus que, sans leur laisser le temps d'une réflexion, je les quittai comme en fuite.

Ninou m'attendait dans la cuisine, en causant avec la petite bonne. Je l'appelai sans m'arrêter ; elle dut courir pour me rejoindre, encore retardée par Mlle Laure qui, sortie du salon après moi, la retint pour lui dire :

— Prenez grand soin de Mlle Bérengère, ma bonne... j'en suis inquiète, cette enfant n'est pas bien.

\* \* \*

Trois jours plus tard, Mme la marquise de Ville-Vieux me fit savoir qu'elle m'attendait au salon, où M. le Doyen désirait m'entretenir. Je descendis, le cœur battant. Je savais M. le Doyen au courant de tout le sombre passé, et je ne doutai pas qu'il ne vint me parler de mon père.

Quoique ne sachant pas de façon certaine si M. de Morient était bien parti au jour dit, s'il avait déjà remis la bienheureuse lettre à mon père, j'attendais à toute heure l'éclat, le coup de foudre qui détruirait l'injuste sécurité de ma grand'mère, en rendant à mon père tous ses droits... Comment se produirait cet éclat, d'où viendrait le coup de foudre ? J'étais convaincue, avant même de pénétrer dans le salon, que M. le Doyen allait le provoquer.

Au premier regard que je portai sur la marquise, ma supposition devint certitude. Je la vis, assise à sa place accoutumée, s'efforçant de se raidir dans sa pose hautaine ; mais quelque chose en elle venait d'être brisé. L'écroulement moral provoquait l'écroulement physique et se trahissait par la lividité terreuse du visage, la crispation des lèvres et le regard de bête aux abois qui rencontra le mien.

Elle tenait à la main une lettre déployée, de plusieurs feuillets, dont je reconnus aussitôt l'écriture. Malgré tous ses efforts, le papier tremblait sur ses genoux avec un léger crissement.

M. le Curé avait aux doigts l'enveloppe de la lettre qui lui était adressée, pour qu'elle fut communiquée par ses soins à Mme de Ville-Vieux. Je devinai bien le contenu de ce long message,

— Bérengère, commença la marquise...

Sa voix me parut si changée que j'eus pitié. Elle se tut, impuissante à continuer, et fit signe au prêtre de me parler. Je ne lui en laissai pas le temps.

— Je sais, m'écriai-je, ce que vous voulez me dire, monsieur le Doyen... Oui, tout ce que Mlle Demène vous écrit, et tout ce qu'elle vous avait confié, et aussi ce que vous avez appris des lèvres mêmes de ma chère maman à son lit de mort... Je sais tout cela depuis peu... Mais grand'mère, continuai-je plus doucement, ne soyez pas irritée, mon père n'a pas manqué à son serment; il ne me rappelle aujourd'hui que parce qu'il en a le droit, son innocence étant reconnue... Car il me rappelle, n'est-ce pas?

D'un accent lassé, la marquise répondit :

— Il n'a point à vous rappeler; il peut revenir ici, il y sera chez lui, puisque... Elle s'arrêta pour respirer longuement et acheva : puisqu'il sera chez vous... Elle se tut encore une seconde et poursuivit très vite :

— L'hôtel, comme toute la fortune du marquis, vous revient, sauf une rente viagère qu'il m'avait assurée par contrat et que vous n'aurez pas, je pense, à me payer longtemps. Il avait fait un autre testament en faveur de Jean... Il l'a détruit quelque temps avant sa mort. Mon fils et moi, nous allons partir.

— Grand'mère!

La marquise m'a fait beaucoup de mal dans l'égotisme de son amour maternel. Elle en a fait — ce qui m'est bien plus dur à pardonner — beaucoup à ceux que j'aime. N'importe! Je ne puis voir cette vieille femme si douloureusement humiliée, et vaincue et je vais à elle. Pour la première fois, j'ose une effusion de tendresse. Oui, à cette minute, toute ma craintive antipathie s'est dissipée. J'ai mis mes bras autour du cou de la marquise, je l'ai embrassée! Elle s'est d'abord laissé faire comme à regret,

toute raidie. Et puis, soudain, sa taille a ployé, ses bras m'ont enveloppée, elle m'a rendu mon baiser et je l'entendis murmurer à mon oreille : « Pardon... »

— Je crois être l'interprète des sentiments de M. Douve, dit le Doyen, en vous assurant, madame la marquise, que rien ne doit être changé ici pour vous.

— Oh ! certainement, grand'mère... Vous en aller, pourquoi ? D'ailleurs, je ne crois pas que mon père ait l'intention de se fixer à Pont-au-Bourg. Non, j'irai le retrouver plutôt, et vous continuerez à vivre ici, avec mon oncle. N'est-ce pas, monsieur le curé ?

— En effet, dans la lettre que je viens de communiquer à Mme la marquise, votre tante me charge de vous transmettre le désir de M. Douve, qui serait de vous voir partir, dès que vous le pourrez, pour Nice. Ninou vous accompagnera et Mlle Démène viendra au-devant de vous. Elle doit vous écrire, afin de vous donner toutes explications. Quant à monsieur votre père, il ne saurait être question pour lui, sans imprudence, de se remettre en route si tôt.

— Vous entendez, grand'mère !

Je pensais la tranquilliser en lui annonçant mon départ. Personne ne les générera plus, elle et son fils... Je fus surprise de voir ses yeux, jusque-là demeurés secs, s'embuer de larmes. Allait-elle me pleurer... m'aimait-elle un peu sans s'en douter ?

— Nous abandonnerez-vous tout à fait, ma chère petite enfant ? demanda le bon doyen.

Je protestai. Je reviendrais certainement... bientôt...

Et voilà que je sentis naître en moi le regret de la vieille maison maussade où j'avais trahi tant de mornes jours. Par quelles fibres secrètes nous retiennent les demeures où les nôtres ont vécu, souffert, espéré... où ils sont morts ?

— Oui, répétais-je très émue, je reviendrai... Si grand'mère le permet.

Elle ne répondit pas. Ses yeux ternis paraissaient regarder en elle de sombres choses...

Nice ! La grande mer d'azur soyeux, où l'éclatante lumière du soleil danse en mille reflets que rompt le rythme des vagues ! Et les jardins fleuris en

éternel printemps... Et les somptueux mimosas secouant au vent leurs grappes d'or, dont l'odeur aiguise la joie de vivre.

Voici plusieurs mois que j'arrivai ici éblouie, un peu effarée, n'osant pas encore me croire heureuse, tant mon bonheur avait été imprévu.

L'automne est venu et, paraît-il, l'hiver. L'hiver de Nice, avec ses jours glorieux attiédis de soleil. L'hiver, avec des roses sur les rosiers, des roses emmêlées aux grands ifs sombres des jardins, comme s'il fallait ici une note joyeuse en tout! J'ai des œillets sur ma table et, devant ma fenêtre, un mimosa fleuri froisse ses houppettes aux ferronneries de mon balcon.

Je pense aux hivers de Pont-au-Bourg, et j'évoque M<sup>les</sup> de Priselin, frileusement recroquevillées dans leur petit salon, où à quatre heures il fait nuit. Chaque semaine, un panier de fleurs leur parvient; c'est ma seule façon maintenant d'aller les égayer. Je sais que M. Popfer va souvent chez elles. Ils parlent de moi; ils évoquent, sans se lasser, cet inoubliable jour où M. Popfer m'apprit ma délivrance et fut, en récompense, embrassé de si bon cœur.

Mon père a ratifié les paroles du Doyen. Sans vouloir se souvenir des griefs anciens, il laisse à la marquise et à son fils la jouissance de l'hôtel jusqu'à la mort de ma grand'mère, et s'est engagé en mon nom à poursuivre, au bénéfice du marquis, la rente due à sa mère.

J'envoie à Boniface des plants de violettes, de rosiers, qui là-bas dépérissent très vite. En échange, il m'a adressé un géranium de mon petit jardin. Je l'ai planté non sans émotion. Il y a malgré tout un peu de moi-même, resté là-bas.

..

Quelques jours après mon arrivée, M. de Morient a quitté Nice, rappelé en Amérique par le soin de ses affaires et aussi par celles de mon père, qui a laissé des intérêts là-bas.

Nous nous entretenons souvent de M. de Morient; ma tante l'apprécie fort et mon père l'aime profondément.

— Ce fut, dit-il, mon seul ami. J'avais avant de le connaître rencontré beaucoup de camarades char-

mants, noué de très agréables relations mondaines ; avec lui seul, j'ai perdu mon étouffante impression de solitude. À lui seul j'ai eu le désir de tout confier de ma vie, afin d'avoir un autre moi-même, un cœur qui puisse me faire écho. Et cependant, il est si jeune... Si jeune auprès de moi ! Mais peut-être cette jeunesse a-t-elle resserré plus encore notre intimité : j'ai pu l'aimer comme un grand fils...

« L'aimer comme un grand fils ! » Je pense souvent à cette parole de mon père, et cela me gonfle le cœur d'une confuse espérance...

— Quand je reviendrai, m'a dit M. de Morient, je vous dirai quelque chose... une chose très grave... et il faudra que vous me répondiez...

Je crois avoir deviné quel aveu si grave me sera fait... Oh ! comme j'y répondrai vite en toute joie !... Mais, quand reviendra-t-il, le lointain voyageur ?... Bientôt, peut-être... Il nous écrit fréquemment et nous prévient qu'il ne s'annoncera pas. Il veut nous surprendre. J'attends !

..

La belle nuit ! Quelle splendeur ! Ce ciel si profond, ces étoiles si brillantes ! Et merveilleusement sereine, la lune blanchissant le zénith... Sa lumière inonde le jardin, où les fleurs apparaissent précises. Je me rappelle les vers jadis retrouvés par Ninou :

O pâle confidente, ô lune bienheureuse...

Je me suis accoudée sur le balcon... Le mimosa portait jusqu'à mes doigts, jusqu'à mes lèvres, ses bouquets enivrants. Soudain, je me suis sentie heureuse, heureuse à pleurer...

J'entendis un pas sur la route. Et voici que tout près, dans le jardin même, une voix railleuse et endre a chanté :

Bonsoir, Madame la Lune, bonsoir !  
C'est votre ami Pierrot qui vient vous voir !

Je me suis penchée, j'ai crié : Monsieur de Morient.

D'autres fenêtres s'ouvraient dans la maison. M. de Morient sortit de l'ombre d'un buisson, se mit en pleine lumière. Je distinguais nettement son visage levé vers moi. Il souriait.

— C'est bien de vous cette arrivée, lui cria mon père, apparaissant lui aussi.

Je cueillis une branche fleurie de mimosa et la lui lançai.

— Tenez !...

Et je pensais : « Tenez, ô mon Prince Charmant ! voici mon cœur aussi, et mon espérance... Voici toute ma vie... »

— Merci !

Et, à la vibration de sa voix, je sentis qu'il m'avait comprise.

FIN

# L'ALBUM DES OUVRAGES DE DAMES N° 1

donne, sur 108 pages grand format, le contenu de plusieurs albums : *LAYETTE*, *lingerie d'enfants*, *blanchissage, repassage, ameublement, exposition des différents travaux de dames.*

MODÈLES GRANDEUR D'EXÉCUTION

# L'ALBUM DES OUVRAGES DE DAMES N° 2

ALPHABETS ET MONOGRAMMES GRANDEUR D'EXÉCUTION

Il contient dans ses 108 pages grand format, le plus grand choix de modèles de *Chiffres pour Draps, Taies, Serviettes, Nappes, Mouchoirs, etc.*

# L'ALBUM BRODERIE ET OUVRAGES DE DAMES N° 3

Cet album contient, dans ses 108 pages grand format, le plus grand choix de modèles en broderie anglaise, broderie au plumetis, broderie au passé, broderie Richelieu, broderie d'application sur tulle, :: :: :: dentelles en filet, etc. :: :: :: ::

Chaque Album franco poste, 5 fr. 50. Etranger, 6 francs.  
Les Albums d'Ouvrages de Dames N° 1, 2 et 3 sont envoyés franco contre 15 fr. 50 ; étranger, 16 fr. 50.

# L'ALBUM DES OUVRAGES DE DAMES N° 4

contient

## LES FABLES DU BON LA FONTAINE

En carrés grandeure d'exécution, en broderie anglaise. La ménagerie charmante créée par notre grand fabuliste est le sujet des compositions les plus intéressantes et les plus curieuses pour la table, l'ameublement, ainsi que pour les petits ouvrages qui font la grâce du home de :: :: :: ville ou de campagne. :: :: :: ::

Prix de l'Album franco poste : 3 fr. 25. Etranger : 3 fr. 50.

Adresser toutes les commandes avec mandat-poste (*pas de mandat-carte*) à M. Orsoni, 7, rue Lemaigana, PARIS (XIV)



## LE PETIT ECHO DE LA MODE

est l'ami et le conseiller  
des jeunes filles  
et des maîtresses de maison.  
"Elégance" et "Economie"  
telle est sa devise.

Il ne coûte rien, grâce à ses  
primes.

Ses romans sont célèbres pour  
leur haute qualité,  
ainsi que sa rédaction, sa mode,  
ses courriers.

Abonnement d'un an : 14 fr. - Étranger : 18 fr.  
Six mois : 7 fr. 50 - Étranger : 10 fr.

Adresser mandat-poste à M. ORSONI,  
7, rue Lemaignan, Paris - 14<sup>e</sup>.